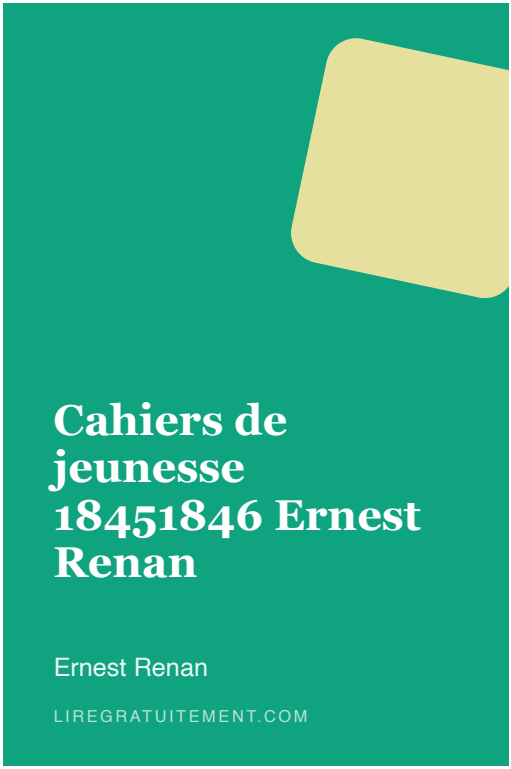

Cahiers de jeunesse 18451846 Ernest Renan

Ernest Renan

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cahiers de jeunesse 18451846 Ernest Renan

MissroN DE Phéxicœ. — Cet ouvrage comprend un volume in»A* de Dugeâ ac U‘xu\etuQ vDiumêiu-roiio, compose ae 70 piancnes, un r.ire h uno lablB üus Munehgg:

Formai grand in-i8.

Conférences d'Angleterre

vqI,

ÉTUDES d’histoire RELIOIBUSE

Vie de Jésus, édilioa populaire

Pages uI"I.'I»s

Edition iUustrée, format in-16jesuB.

Ma SŒCR flENRICTr»* i TOl,

En collaboration avec 51. VICTOR LE CLERC

Histoire uttiIaaire de u I rancb au xiv* siècle, 2 volumes grand in-8*.

l'ARIS

CALMANN-LKVY, ÉDITKURS

3, BUE AUBEH, 3

Droits de reproduction et do traduction ntsenès pour tous les [lays, y compris la Hollande.

AVANT-PROPOS

Les Cahiers de Jeim’sse, (que nous publions aujourd'hui, forment un chapiire tout à fait à j)art dans l’œuvre d’Ernest Heiian. Ils constituent un ensemble de neuf cahiers, de même taille, dont l’encre et le papier identiques montrent une composition presque simulhinée. Ces cahiers iwrtent des titres hébraïques et grecs, dont la signilication intime n’a pu être toujours précisée. Le quatrième, Xephthati, est mentionné et expliqué dans les Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse'.

Un seul de ces aihiers était daté, du 7 mars 1846. On a pu, dans la plupart des cas, retrouver la date des autres par les événements (sortie du séminaire, thèses, etc.l dont ils font mention, et les grouper dans un ordre satisfaisant. Le premier, « Moisson », semble inspiré par le cours de M. Le Hir, à Saint-Sulpice, et par des cours de philosophie, préoccupations écolières qui nous ont amenés à le placer antérieurement à la sortie d’Ernest

1. Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, p. 303-304, in-8", 1883.

AVANT-PROPOS

Hcnan du séminaire, l^s cahiers s'espacent donc sur un assez court laps de temps, de juin 1845 à mai ou juin 1816 environ. Ils sont, en dehors des correspondances, le premier ouvrage sorti do la])lume do Renan, alors ilgé de vingt-trois ans, et précèdent de deux ans à J5CU près ryliw!!/' de la Science. On trouvera plus d’une parenté de style et d’idées avec ce volume, bien que, dans

les sujets très divers touchés dans les Cahiers, exégèse, impressions, souvenirs, aucun ne se trouve traité de la même façon que plus tard. Ces notes quotidiennes d'un jeune homme écrivant seul vis-à-vis de lui-môme, sont donc, par leur date et leur nature même, d'un prix inestimable pour l'histoire de la pensée d'Ernest Renan et la connaissance de son âme.

La publication de ces Cahiers présentait quelques diHicultés. Les éditeurs se sont inqKisé la règle absolue de publier le texte dans toute son intégrité, sans sup[iressions, ni changements. L'orthographe et la ponctuation ont toutefois été rétablies. Ia'S mots par lesquels on a dé suppléer à une lecture tmp dilticile ou à une omission évidente ont été plact'?s entre crochets. Les passages en italique à la fin d'un grand nombre de numéros, rejirésentent les adjonctions, lignes écrites en travers, etc., (ju'on n'aurait i)u introduire dans le texte sans l'altérer. 1.0 mot note, en manchettes, a été ajouté par les éditeuis, en guise île renvoi, (juan taux notes placées au bas de la page elles contiennent quelques éclaircissements et appartiennent aux éiliteurs.

AVANT-PROPOS

Le début de ce premier volume contenait, outre les titres des Cahiers, beaucoup de passages en langues hébraïque et syriaque. M. F. .Macler, chargé de cours à ri'xole des Langues Orientales vivantes, a bien voulu surveiller l'impression et corriger les épreuves de cette partie, sous l'amicale direction de M. Ph. Berger, membre de l'Institut. >'ous adressons à tous deux nos meilleurs remerclments. .M. Jacques Maritain, agrégé de philosophie, a revu les passages philosophiciues. Nous exprimons également notre reconnaissance à M.M. Havet et Bédier, professeurs au Collège de France, Lebèguc,de l'Kcole des Hautes-Études,

jwur les savants renseignemcnls dont ils ont éclairé quelques |>assages obscurs.

Les Cahiers conslituant un véritable journal qui suit les différents courants de la pensée, et qui est d'une absolue sincérité, on ne devra pas s'étonner d'y trouvei' une liberté de style et même des négligences d'expression qui ne se retrouvent pas dans d'autres écrits d'Frnest Benan. On a pensé que cette sjwntanéité même faisait la valeur pour ainsi dire unique de ces dixuments, et leur caractère de confidences intellectuelles a été scru])uleuscment respecté.

PREMIER CAHIER

üpV

MOISSON

MOISSON

Je craindrais d'exagérer une idée vraie, en disant que la plupart des discours rapportés dans les premiers chapitres de la Genèse, jusque vers le temps d'Abraham et au delà, sont en vers, ou du moins dans ce style qu'on appelle parabolique ou sentencieux, et qui constitue la poésie hébraïque. Par exemple, les paroles d'Adam à la Note I. vue d'Ève {Gen., n, 23), n'oITrent-elles pas le parallélisme le plus frappant, au moins dans la première phrase? Ils ont de plus le tour mystérieux de toutes les poésies anciennes. — .\utres traces analogues dans les discours de Dieu à Caïn (Gen., iv, 7). Nul doute pour le discours

(le Lamecli ((jen., iv, âl-l), non plus que pour les bénédictions de Noé (Gcn., ix, 2ti). De plus, tout le récit de la tour de Dabel, même ce qui n'est pas mis dans la bouche des Ir.avail leurs, est empreint de cette couleur. Autres vestiges plus vagues dans le discours d'Abraliam à Lot {(ïen., XIII, 8). Quant aux vers isolés, rien de plus fréquent. Ce sont ces fréquents proverbes dont il est fait mention, par exemple celui de Nemrod (dm., X, 9), et tous les vers prononcés à la naissance Noie 2. des enfants, et qui font allusion à leurs noms. On y trouve au moins le jeu de mot, qui parait élément essentiel de cette poésie (V. Gen., iv, 1, et surtout Gm., xxi, (î, et aliln viullaties). Donc le genre humain a d'abord parlé en vers.

lia elinm John. //iFent. hitr

2. — U's ménws caractères se retrouvent encore dans le discours d'. Abraham (Gen., xv, 2). Il est plein de jeux de mots et d'archaïsmes, comme celui de Lamech et de A'oe'. Voyez encore le petit discours d'.Abraham (Gen., XVII, 17).

l'oiV n° 22.

Remarquez, sur le verset 2 du chapitre xiv de la Genèse, ces mots 'j'iz ' ; c'est un de ces

qui est Tsoar

endroits où l'auteur de la Genèse ajoute le nom moderne au nom ancien. Mais remarquez l'emploi du prénom léminin qui n'est pas familier à Moïse. Cela prouverait que ce nom et ses autres analogues sont des interpolations. Pourtant au verset 8 de ce même chapitre il y a nih.

Je remarque dans les pensées de Balaam beaucoup d'analogie avec les pensées de .Tob; ce dernier pourrait bien être de cette é|)oque ; ce fait de Balaam nous montre aussi quelle était la couleur des idées des peuples étrangers à Israfd par rapport au vrai Dieu; elle est très conforme à la veine de Job.

Le passage (E.r., xvii, li) dont on se sert pour établir l'authenticité du Pentateuque (V. Gl., Inlroil., t. 111, p. 14, P* édit.), est d'autant plus fort qu'il y a l'article à ■>???, dans le livre; c'était le journal que Moïse composait au fur et à mesure. On en parle comme de chose connue. Pourtant

ce qui suit... 'iiXr c'Ç", etc., est bien singulier et difficile à entendre.

Le passage {Nomb., xxxiii, 1) dont on se sert pour établir que Moïse a écrit le Pentaleuque est plutôt une objection contre. Car le morceau qui suit est évidemment le journal du désert, qu'on s'est contenté de copier ; l'antêchronisme le prouve. Or, il est surprenant que sur ce morceau on fasse comme une remarque intéressante, c'est que Moïse l'a écrit. Pourquoi dire cela, s'il a écrit tout le reste? Cela favoriserait l'hypothèse de ceux qui ne lui assignent que des fragments.

Le verset 17 du chapitre xv de la Genèse est remarquable : 1° il fait une sorte d'antéchronisme et coupe désagréablement le récit

; -2" il est empreint fortement de la couleur des visions prophético-chaldalques et apocalyptiques.

1. .Mol à mot : « et pl.(c<.‘ dans les oreilles de Josué », c'est-à-dire < fais entendre à Josué ».

MOISSON

Remarquez, dans le commencement du chapitre XVI de la Genèse, versets 4. le fréquent usape de cette locution Remarquez aussi que

rhistoire d’Agar et d’Ismaël est coupée pour Note, conserver Tordre chronologique de l'histoire d’Abraham. Cela est très fort pour prouver que la Genèse n’est pas une simple compilation ; car alors évidemment les chapitres xvi et xxi, verset 9, se feraient suite, comme partie d’un même monument. Cela prouve un dessein de composition.

Si par exemple te citapiire xvn était un monument séparé du chapitre xvi, comment se fait-il qu'il y est partout question d'Ismaél comme d’un fiersonnage connu et que l’on suppose les faits du chapitre xvi ?

Genèse, chapitre xvi, verset 8. Emploi de la locution comme en Job, chapitre n, ver-

set 2.

D’uù vieiis-tu

CAHIERS DK JEUNESSE.

Remarquez le rapport frappant qu'il y a entre (lenèse, xvi, 11, et Is., vu, 14. Comparez encore Cenèse, xvii, 19.

Évidemment Isaïe a calqué : pourtant cela pouvait être une formule. De plus, cette formule n'indique pourtant pas un enfantement futur, mais une grossesse actuelle par rapport à .\gar. Eccp uuru: gravida es... Cela affaiblit le sens messianique. — Que signifie ce ' à la deuxième personne du féminin? Enfin remarquez le rapport frappant des lettres de et

Tout cela est si singulier que je croirais volontiers que le pro[)liète ayant pris de la Genèse le premier membre : Ecce... a voulu aussi prendre le second en changeant un peu le nom.

Genèse, xvii, î>, cnnnN' n'était pas hébreu du

Abraliam

temps (Je Moïse, puisque, clans l'expliisilion étymologique, il l'oppose à '•

Au contraire, quand les deux mots sont hébreux, il a soin de les répéter dans l'explication : ainsi Genèse, xvi, 13 et alibi. Il faut donc dire ou que c'était un mot perdu du temps de Moïse, ou un mot tout étranger et faisant partie de la langue que parlait Abraham. Il est remarquable d'ailleurs que, quand Moïse rapporte un jeu de mots fondé sur un archaïsme, il conserve cet archaïsme; ainsi par exemple Genèse, xv, 2 (V. Preiswerk, /ntrod. gramm., p. xxiv).

11 est évident pour moi : 1” (jue le livre de Josué suppose les livres de Moïse, au moins le Deutéronome; 2“ que c’est du Deutéronome et non de toute la loi qu’il s’agit dans prescjue tous les endroits où la loi de Moïse est citée dans les autres livres. Non que j’entende je

sens de Deutéronome, mais bien de copie (V.

JJetU., XVII, J8; Jos., viii, 32). Ce qui prouve qu’il s’agit du Deutéronome, c’est qu’il est tou-

Un double

jours question des bénédictions et des malédictions qui y sont contenues. Or, ce trait est caractéristique par rapport au Deutéronome isolé, et ne l’est pas par rapport à toute la loi (V. Gl., Introd., tous les endroits cités dans les pages l.o, <), 1" édit.).

Ainsi Josias, dans la lecture du texte, n’a été frappé que de cela. Bien plus, il semble souvent ([u’on ne désigne sous ces noms (pie les derniers chapitres seuls du Deutéronome. — L’endroit de Josué, vin, dO, qui supfMse évidemment un [>assage de la loi de Moïse, s’explique bien mieux en le comparant au Deutéronome qu’à l’Exode, où la même ordonnance se trouve. — Il est vraiment dilficile de récuser l’authenticité du Deutéronome. Si l’on admet, par exemple, la fraude d’Helcias, il faut dire aussi que l’auteur des Juges: 1" est postérieur à Ilelcias; 2“ qu’il croyait bonnement ce livre de Moïse, etc. La collation des chapitres vni de Josué et xxvii du Deutéronome le prouve invinciblement, surtout la circonstance des malédictions qui suivent la cérémonie de

l’autel dans les deux textes, textuellement dans le Deutéronome et par allusion dans Josué. '

Remarquez que le pronom relatif qui se retranche en breton, comme en hébreu. En ini va, celui (qui) fait. Ils n’ont pas de mots pour qui, que.

En confirmation de l’étymologie mosaïque de " ■ rr', cf. (V. Léop.), (V. Gesenius).

Cf. insuper "^Ss^s^syriace à p.adem identica forma).

Preuve que la ponctuation de mn' est njn\ C’est la terminaison des noms propres enn; ou La première représente la seconde mn'.

Donc on disait laou; les trois voyelles primitives.

J’ai longtemps eu peine à découvrir l’unité du

Cercle, région environnante

4 . Azâzel, nom probable d'un mauvais esprit habitant le désert; cf. Lévitique, xvi, 8, 10, 26.

psaume NLsi DominuH irdificaverit, parce que je voulais à force subjuguer la deuxième partie à la première; mais je viens de découvrir que c’est au contraire la première qu’il faut subjuguer à la seconde; en entendant “J? dans le sens de (vdificare familiam comme en Kx., chap. i, versus fiiiem. — Alors la suite est parfaite. C’est une chanson pour la naissance des enfants. Le premier verset offre une métaphore suivie fort agréable, et (|uoi(]ue l’expres-

sion figurée fût passée en diction (iropre, on se permet d'y faire suite comme métaphore.

I Cor., XIV, 10. — Niltil sine voce esl ; cela est pris, je crois, du psaume Crrli enarraid, verset 3, que la Vulgate rend : Non saut loqueUr, etc. Cela .serait important; car saint Paul aurait rendu selon l'hébreu. Il faudrait voir les Septante.

Un fait bien singulier des peuples anciens, c'est que toutes les races historiques, par exemple, celles dont parle la Genèse, en arrivant dans le pays qu'elles ont ultérieurement habité, y ont

presque toujours trouvé une race antécédemment établie. Ainsi le rapportent les annales chinoises, indiennes, grecques. Ainsi, avant les Pélasges et les Hellènes, il y a les autochtones et les aborigènes. De même ceux qui occupèrent l'Arménie avec Haîg y trouvèrent déjà une race établie. Le nom d'autochtones que prenaient certains peuples ne signifie donc autre chose, sinon qu'ils n'élaient pas de ces races qui de mémoire d'homme s'étaient surajoutées à des races préexistantes, par opposition aux autres peuples. — Ce fait est difficile à expliquer, et ne peut absolument l'être qu'en supposant que la Genèse ne fait l'histoire que d'une partie de la race humaine, sans s'occuper de ce qui était en dehors, et sur lesquels le déluge a pu ne pas s'étendre. Ces races antérieures seraient alors antédiluviennes.

Rapprochez anp-'mna ' (Ps. DtJcU Dominus) ■ p: nnx*, etc., et la circonstance que les fils de David étaient il en résultera, pour le

Sacrificateurs

CAlIIEnS DE JEUNESSE.

l>ersonnage de David, une sorte de couleur sacerdotale, qui est juste ce que je demandais pour expliquer le Duit... D'ailleurs toute sa vie cadre avec cela. Poète, prophète, union de la royauté et du sacerdoce en Orient.

lit.

Un fait curieux à relater dans l'histoire de la philosophie : au milieu du xix“ siècle, l'emploi de la méthode p.sychologique a été taxée de prétenlioit à la profondeur et de néologisme ridicule, au séminaire Saint-Sulpice, à Paris. Il faut avouer que la circulation est bien lente dans certaines parties du corps humain.

Hemarquez l'attention de l'écrivain sacré à faire toujours ressortir l'opposition du nom de p'i'V'V avec ses différentes actions, par exemple. Genèse, xxvi, 8, et au commencement de l'histoire d'Lsaac, à son sèvrement, etc... Cela sent la légende orientile.

Isîiac

MOISSON

Voici, je crois, le sens de l'Sÿ-'?: 'nsiC ', etc., dans le Conserva me. 11 faut prendre et) dans le sens de devoir à... Tu dois mon bonheur aux saints habitants de la terre..., etc. C'est un prophète fidèle qui a résisté à tous ses concitoyens idolâtres (V. vers, suiv.), lesquels pour cela le persécutent, et il dit à Dieu que, s'il ne le

sauve, ce sera un scandale qu'il doit éviter aux saints. C'est cette pensée qui revient si souvent dans les psaumes. Me expectant justi, donec rétribuas... Cl non extendant justi ad iniquilatem manus suas, etc. 11 y a alors suite parfaite avec ce qui précède, et c'est identiquement la même pensée que Conserva me, quoniam speravi in te. Moi qui ai espéré en toi, ce serait un scandale, si... 11 n'y a plus de difficulté alors que pour expliquer qui semble être de trop. On pourrait peut-être rendre par nonnisi et faire jouer à comme deux rôles :

.Noii. Mon bien est ton affaire à toi seul, il te regarde loi seul (Cf. Jérém., Laincnt., O vos omîtes), tu le dois aux saints habitants ; cela ne me semble

t Je n'ai pas de bien au-dessus de loi. » l's. XVI

CAHIEKS DE JEUNESSE.

{}as trop dur d'un verset à l'aulre. La construction est comme changée. — Alors se cons-

truit avec ce qui suit, et; qui est urgent pour l'exactitude grammaticale. L'explication de Gesenius est impossible. Toutes les fois qu'il y a ainsi ejus ou un génitif sous-entendu, on met l'absolu, .\insi dans le AV.si Domimis ivdificawrit domutn : îî::n "JE pour n'iH' ou C'est à peu près le sens de M. Le Ilir, seulement il n'a pas l'idée de scandale, etc., laquelle est juive, et lui l'applique aux âmes des limbes, ce qui n'est pas juif. D'ailleurs, alors, il y aurait y'xn ^ et non 2 qui n'a pas ce sens ; surtout avec cela fait une lo-

cution comme consacrée, sur la tpire. On défie de trouver un seul exemple, où signifie sous la terre.

Cf. Tu sustentas natem incam, toutes])cnsées identiques.

Suite de la remarque I.

Remarquez surtout Genèse, xxvii, 23, et xxvii,

Sous la terre

MOISSON

27 et suivants. Tout ce morceau de Iténédiction dTsaac est en vers; on a tort de ne pas le rapprocher des autres bénédictions de Noé, Jacob, Moïse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est tous ces endroits traditionnels, des dictons, comme chez nous, certains dits de l'histoire (par exemple, tout est perdu, fors l'honneur, etc.). Cela complète la couleur légendaire.

L'esprit humain est d'une prodigieuse activité : c'est pour cela que c'est le faire délirer que de le resserrer dans un cercle trop étroit. Par exemple, les Juifs restreignant toute la science à un livre, ont dû extravaguer, car, n'ayant pas beaucoup en étendue, ils ont dù puériliser pour avoir de l'aliment, s'attacher aux lettres, aux signes, etc., pour s'occuper. C'est l'affamé qui, après avoir mangé tout son pain, en cherche minutieusement les miettes. Les subtilités de la scolastique ressortent de la môme cause; on n'avait que la théologie, et comment féconder sans subtilités un champ infécond'/ Les rêveries de certains mystiques, les Trap-

pistes, par e.xemple, de même. Et même les délirations de la vieille science, vu que chacun était exclusif en son cercle.

Le chapitre xxxii de la Genèse est peut-être le plus remarquable pour les étymologies singulières et les allusions nominales. Quand Moïse cite un nom propre, il semble qu'il veuille toujours y faire allusion par quelque mot du récit. Prétend-il donner ce mot comme étymologie réelle ? Je crois que, très orthodoxement, on peut dire que ce n'était pas là son intention pour tous, et en effet, critiquement, cela ne parait pas. Ainsi D'jqç', voyez l'attention continuelle à répéter dans le récit njnp r':n?. Ainsi surtout pi'J auquel il fait allusion par la racine p^x, employée en un sens si singulier exprès pour le jeu de mot.

(V. Gesenius à p 2 ' etpax). Ainsi encore Pxic''. Remarquez la coupe symétrique du verset 29 ; ce sont évidemment des vers (surtout le rejet de *). C'était un dicton légendaire. Rapprocher ce que j'ai dit au numéro 20. Voilà ce qui fait le curieux de ce livre.

Kt tu as vaincu

MOISSON

Comparez le tableau des usages de sauvages comparés avec ceux des Germains, donné par M. Guizot {Civilis. en France, I, p. 218, etc.), avec plusieurs traits des mœurs hébraïques. Par exemple, il parait que, chez les Hébreux aussi, ou plutôt en Orient, c'était le mari qui donnait pour avoir la femme. (V. Gen., xxxiv, v. Il et 12; V. Guizot, p. 220.) Comparez les mots in*: (rac. nnn vendre) et avec ce qu'il dit qu'on vendait les femmes. Com-

parez l'usage de la Guyane qu'il rapporte; c'est tout à fait le trait de .lacob chez Laban. — Comparez Tacite, Mœurs des Gcrm., chapitre xix, avec ce qui est dit de la femme adultère en Moïse, à laquelle le grand-prètrc démêlait les cheveux. (V. Not. sur Chiarini ', § de la connaissance interne du jud.) — Pour le Goël, comparez ce qui est dit en Tacite : Germ., chapitre xxi, et en Guizot, I, p. 222, et en mes notes d'Écriture sainte (Lcgisl. mosaïq.). — Rapprochez encore l'usage de la composition avec les parents du mort, la loi du talion, etc., lois aux-

1. Dans sa Théorie du judaïsme appliquée à la réforme deslsraé^ litês de tous les pays d'Europe (1830).

quelles s'appliquent parfaitement les considérations de M. Guizot sur ces lois primitives où tout est livré au droit individuel qu'a chacun de se faire justice, etc., etc.

Voyez aussi Ann. de Phil. Chrél., t. I, p. 192, versus medium, sur l'Uc de Tricopia en Oceanie.

2ij.

J'ai trouvé dans M. Guizot une pensée qui m'a toujours frappé ; c'est la tendance de toutes les législations anciennes à absorber l'individu dans l'État, à le saisir par tous les côtés, à ne lui laisser presque aucune liberté de développement. Idée (ju'on retrouve dans les politicpies modernes qui ont calqué les anciens ; Fénelon, Bossuet même (celui-ci par un autre motif, il a calqué la Bible). Voyez ce que je disais là-dessus en mes notes sur Cousin, Cours de 1818 (à propos de l'indépendance des arts). C'est des

Germains qu'est venue la tendance contraire dans les sociétés modernes, car eux exaltaient fort l'individu.

Échcvins vient de scabbii (nom qui paraît sur-

tout sous les premiers Carlovingiens), dont la racine est probablement saib ; (escabeau), scabellum eUmn n'est que le diminutif de scabuin).

Celt. Scabel = scainimin.

Solivi, pièce de monnaie du temps des Francs. De là, soldi, d'où solde (solder, soldai, soudoyer., breton soudard (nom du moyen âge) ; de là, sol = sou. Il a passé en cet état en soudoyer = soldoyer.

Il est dit dans la règle de saint Benoit (chap.Lviii) que les novices qui ne savent pas écrire doivent faire une croix, pour signature, au bas de leur pétition d'entrée. Comparez ce que dit Gcscnius au mot in'.

Saint Avitus, en son poème sur le Paradis terrestre, etc., place le paradis dans l'Inde, et y met aussi le Nil { 1 '^'?)^, etc. (V. Guizot, II, p. 70.)

1. La dernière lettre de Talpliabcl hébreu, qui, dans l'ancienne écriture phénicienne, a souvent la forme d'une croix. Dans Ezéchiel, IX, 4, le mot a le sons de croix.

Oihon

Je soupçonne qu'il y a un jeu de mot en ces paroles de saint Paul (Eph., v, 16). Rfdiinentes Ivmpux, à cause de la racine qui, en syriaque, signifie également einere, redimere et tempus, quoique la Peschito ne l'ait pas conservé.

La confusion du :: en 2 dans le verset 3 du })saume IV par les Septante prouve bien que le texte dont ils se servirent était écrit en alphabet carré et que, partant, cet alphabet est ancien. Car on ne trouve pas en d'autre alphabet une ressemblance si frappante de ces deux lettres, si ce n'est dans le maronite (syrien actuel), lequel n'est pas, je crois, bien ancien.

Voir 30.

Lises ceci.

Si les différents êtres individuels sont des subs- 1. Zban.

MOISSON

Noie, lances, comme ces êlres individuels ont une naissance, il faut donc dire qu'il naît des substances; ainsi des substances d'hommes, des substances d'animaux. On ne songe pas à cela. On regarde la génération dans les faits, sans songer à la substance. — Cela semble bien induire à l'unité de substance et à la multiplicité des phénomènes. Alors l'homme, etc., ne seraient que des faits, des productions sur un fond commun et un. On ne peut nier que cela ne soit plus philosophique. Car cette production de cette substance renverse nos idées. La production de l'embryon, en effet, n'est d'abord qu'un fait, lequel ne diffère en aucune façon de telle ou telle combinaison chimique; il faudrait donc dire qu'arri-

vé à un certain point, ce fait attire en soi, se forme une substance propre. — Cela se conçoit au contraire fort bien, en disant que c'est la substance une et universelle qui s'individualise là. — Il est bien sûr au moins que le corps de tel et tel homme n'est pas une substance individuelle : c'est un agrégat en perpétuelle variation. II n'y a pas de masse de matière que l'homme puisse se dire propre. Ce sont des molécules qui passent tour à tour à son service, et se casent dans un moule préexistant, mais non matériel.

— De là une conséquence importante : s'il n'y a dans l'homme que le corps, il n'y a pas d'in" dividualilé substantielle de l'homme; l'homme n'est qu'un fait sur la substance universelle. Donc, le panthéisme suit nécessairement, logiquement, du matérialisme. — Mais l'homme a la conscience intime de sa substance individuelle (voilà une théorie importante de psychologie à prouver ; et qu'on ne le croie pas prouvé du premier coup ; car il est é\ ident que l'homme a conscience de son individualité, mais de son individualité en tant que substance?). Je le prends pour prouvé. — Donc il y a en l'homme autre chose que le corps, en quoi réside sa substance. Donc il y a une substance spirituelle ou une âme. — Si on admet cette individualité de substance, il faudrait s'en occuper plus qu'on ne le fait, et de môme qu'il y a une science des faits et de leur production, de même il devrait y avoir une science des substances et de leur production. — Je regarde cette remarque comme un point de vue nouveau et fort important. C'est la seule induction scientifique selon moi à la spiritualité de l'âme (ou, pour bien formuler le problème, à l'existence de l'âme), encore reposet-elle sur une hypothèse. Aussi est-ce là une

question presque de pure spéculation. Voyez mon travail là-dessus.

l'oi/' «“ 3.‘).

Happroclw: ici les systèmes des anciens sur l’origine de l’âme (V. Phil. Lugd.).

Plan d’une analyse psychologique de l’acte libre.

L’examiner : 1” en ce qui le précède; 2“ en luimême; 3“ en ce qui le suit, ses conséquences. I. 1“ Besoin de l’aliment vital (désir du boulimique, Bautain ', Phil. mor., I, § 15) ; appétence vague de la volonté vers l’objet capable de satisfaire ce besoin ; 3“ action de l’objet sur le sujet, d’où résultent les motifs (cf. Bautain sur ces trois éléments. Cf. etiain, I, § 19 et alibi). — II. Puis vient l’acte pur, isolé (V. Guizot, Civil. en France, leçon sur le pélagianisme). — III. Puis les conséquences morales (imputabilité, mérite et démérite. V. Dugald Stewart). — Cette analyse n’est que la réunion de celle de M. Bau-

1. Bautain (ablté Louis K.), né à l’aris on 17%, mort en 1867, professeur à la Faculté de théologie de Paris, auteur de la Philosophie morale, Paris, 1810.

tain et de M. Guizot. Le premier ayant surtout considéré ce que le second a renfermé en général sous le titre de motif.

Note importante et bonne.

Je suppose un corps ; est-ce une substance?

.Non, car je le conçois coupé en deux; cela ferait donc deux substances au lieu d’une, ce qui est absurde. — Je prends l’atome ph^'sique, supjxjsé étendu, est-ce une substance? Non, car Dieu

pourrait le couper en deux de la même manière, par un miracle philosophique. — Donc, rien de ce qui est étendu et partant divisible, n'est une substance; sans doute, on doit dire : « Il y a là Note, dessous de la substance. » Mais ce n'est pas une substance individuelle. Donc, loule substance individuelle est simple. — Donc, si l'on veut conserver dans la matière différentes substances individuelles distinctes, il faut en venir à des éléments simples et réellement existants. — Seulement, je prétends qu'on ne les trouvera qu'au Ixjut de la division à l'infini (élément infinitésimal), car au bout d'un nombre fini de divisions, on n'arrivera jamais à zéro; car c'est un

théorème que la progression \/~2, 1/4, 1/8, I 16, 1/32 n'arrivera jamais à zéro qu'à la limite lie l'infini. D'ailleurs, comment composer de l'étendue avec un nombre fini de zéros d'étendue? Au lieu qu'avec un nombre infini de zéros, cela se conçoit par les principes mathématiques. — Ce seraient donc ces éléments infinitésimaux (|ui sont zéro par rapport à nous, mais non en soi, que je ferai les substances des corjis. — Les expressions zéro et infini ne sont pas univoques : il y a zéro ab.solu, c'est le néant, et zéro relatif, c'est l'infiniment petit par rapport au néant, lequel pourtant existe, et est infini par rapport à l'ordre inférieur. Ainsi dix e.st zéro devant , et pourlant dix est quelque chose de réel. — Pourtant tout cela s'explique mieux jiar l'unité de la substance, au moins de la substance matérielle. On y retombe p.ar tous les côtés, et en vérité, je crois qu'il faut y venir, si l'on veut se former une idée non contradictoire de la substance. — Alors tous les corps ne seraient que des faits sur le fond commun, ce qui ne contredirait pas le principe de substance (au contraire, c'en serait

1a haute réalisation), ni la perception des sens, puisqu'en effet on percevrait une substance. Cela expliquerait aussi pas

mal la multilocation : car un fait n'est pas fixé par sa nature à tel point de l'espace. Rien de contradictoire à ce que le môme fait identiquement se passe en plusieurs endroits à la fois.

Voir ;i0 et 55.

Comparez le])rincipe de Slahl, Bautain, l'iiil. nior., %2S.

Le vrai pronom personnel de la troisième personne en latin est h (i, æ, etc.). Iæ c de hic, hœc, etc., n'est pas essentiel, car il disparaît en hi, lue, horum, etc. Rapprochez-le en cet état de Nin, etc., des langues sémitiques, et cela est probablement de la langue primitive, car il élait naturel de désigner par l'aspiration non encore articulée. — D'où peut donc venir le c de //iV? La vraie forme est, je crois, hicce, d'où, par abrésviation, hic. Et ce n'est que le pronom démonstratif HT, T [chald.], etc., zé celtique, ce en français, de toutes les langues. (Le t = le c doux (les Français, suivant les grammairiens allemands.) Alors hic serait composé du pronom personnel de la troisième personne, et du pronom démonstratif : lui-ce. Or, remarquez que

celle composition est identique à celle du mot celui en français, seulement renversé, Ce U, ce personnage-là qui est lui.

Remarquez le mot pç en hébreu. Il signifie proprement habiter, et par suite marque l'habitude, la familiarité (V. Gesenius). — Même série de sens dans le mot wolmenen allemand. Habiter = être accoutumé à. — En français : habiter, habitué à, — un habitué (un familier), avoir habitude avec quelqu'un, appartiennent à

la môme racine. Et cette racine est habitus en qui se réunissent aussi ces divers sens.

Philippiens, ii, 6. — In formâ I)ei esset. — Cet in est probablement le 2 e-ssentiae des Orientaux (Deus est in potentatu, en arabe). Gela égale donc : Qui cum fornul Dei esset.

Psaume XVI, verset 4. Les Septante semblent

avoir lu 'l'çff pour H'CsN. Rapports du 3 et du D encore seuls possibles en notre alphabet, autrefois surtout où le 2 n'avait pas d'appendice. (V. not. de M. Le Hir sur Gen., ni, l.'J,

F. Il- 32.

Concept de la création. — Au commencement existe l'idée divine, simple fait de l'intelligence divine, concevant les êtres possibles, mais idée qui n'a encore nulle existence personnelle. — Puis la volonté, le fiai créateur se combine avec cette idée, et de cette combinaison naît l'idée réalisée, existante. — L'être réel n'est donc que le résultat du contact simultané de la volonté divine posant une affirmation et de l'idée divine qui correspond à son être. — Or tel est aussi ce qui se passe dans 1a production de l'acte humain ; il n'est que le résultat de la volonté en contact avec une conception.

A l'enfance des peuples, on fait peu de cas de la vie. On tue et on reçoit la mort sans cérémonie. Manières rondes sur ce sujet des premiers

Insidhri, «I par stiite broyer, «raser

MOISSON

hommes (Genèse), sous David, les Juges, Josué, couleur des guerres. Supplices des captifs. Peintures égyptiennes, gouvernement des monarques d'Assyrie, etc. (Dan., II). En général, ton des Orientaux qui a passé en leurs contes. Les cinquante Barmécides. — Indiens d'Amérique; on se tue en cérémonie. On y va froidement. Le moyen âge. Plus la civilisation avance, plus on tient à la vie. Philosophie de ce fait. C'est qu'alors le sentiment de l'individualité est peu développé, la conscience est faible ; la personnabilité est d'autant plus aiguisée que la civilisation progresse. De là l'égoïsme, le soin du moi, la concentration. Suivez l'induction de cette progression, et vous arriverez au commencement, au spontané de MM. Cousin et Bautain. — D'abord la conscience humaine dormait; puis peu à peu elle s'éveille. En un mot la loi du développement de l'humanité a été celle du développement de l'enfance ; il y a un temps où nulle conscience, on du moins si vague que nul souvenir ; on ne peut les ressaisir qu'a priori et par déduction. Aussi l'homme ne se souvient de lui-même que depuis trois mille ans au plus. Avant, c'était un enfant sans connaissance, presque animal. O qui mihi del ul dkam quod de nostrd origine sentio

Je crois bien que les démoniaques de l'Ëvangile n'étaient que des fous ordinaires. En effet: 1“ ils en [ont] tous les caractères, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on ait spécifié les principales espèces, les uns furieux, autres tristes, etc.; 2“ il n'est jamais parlé de fous proprement dits dans les malades guéris par Jésus ; or pourtant il y en a tant et on en fait des énumérations si longues et

faites si à dessein (par ex. Mallh, iv, 24, etc.), qu'il est impossible qu'ils eussent omis cette infirmité, supposé qu'ils eussent eu un mot propre pour l'exprimer, autre que démoniaque ; 3° le mot qui en syriaque signifie démoniaque,

en persan (et môme aussi en syriaque) signifie un fou; 4“ enfin cela était tout à fait bien dans l'esprit de ces temps. Des fous… On n'avait pas l'idée du phénomène naturel. Il y a là du surnaturel, et comme l'idée d'esprits supérieurs les dominait, [ainsi] de suite. Ce procédé est tout simple.

Tout cela est encore confirmé par le mot lunatique. Celui-ci désigne, je crois, non ceux qui subissent de prétendues influences de la lune, mais

bien les somnambules qui vont passer la nuit sur

les (oits, etc., à la belle étoile et sous la lune.

Probablement aussi qu'ils s'imaginaient que ces

gens faisaient cela par quelque attraction de la

lune, ou par quelque influence secrète de cet

astre. Ce qui confirme cette explication, c'est le ♦

tour (Mallh., IV, 24), ceux qui logent

dehors sur les toits, usité en syriaque pour traduire hinatkus. — Donc les démoniaques et les lunatiques sont les fous et les somnambules.

La Peschito {Malth., iv, 24) a rendu le mot grec :iapa/,u7;x&; par JLÎSikio = les déliés, les dissous, les relâchés. Éclaircissez par là l'expression hébraïque ; les liens de ses reins se relâchent, c'està-dire se paralysent. La paralysie était pour eux un relâchement des liens du corps, qui empêchait de les remuer.

Le mot pacifici de l'Évangile n'a pas exactement le sens que nous lui donnons. Mais facere pacem, en syriaque: en agir bien avec quel-

Mot à mol : le fils du toit

:H CAHIKIIS DK JKUXESSE.

qu'un. De même Dicere pacem (ieseiiius), parler bénévolement.

to.

L'idée de charité tendre pour les coreligionnaires et de répulsion pour les dissidents, si importante dans le monde moderne, nous est venue des Juifs. Cf. saint Paul qui en est empreint, les livres des Juifs, la réponse de Salanieli à M. de Sacy. Celui-ci lui avait dit: « .Min que notre manière de lire soit une comme notre cœur est un. » — Salameh répond : « Quant à ce que vous ajoutez en di.sant: Comme nos cœurs et vos ca-urs ne sont qu'un, sachez, mon frère, qu'un tel di.scours ne peut être tenu que par une personne qui observe notre loi, et qui ait la même croyance que nous. » Cela est très caractéristi(]ue.

Ihec est viiius Del quæ vocatur magna. C'est le Metatron, le grand qxsc que, selon Helaud, les Sadducéens et les Samaritains actuels entourent de certaines puissances de Dieu. Voir de Sacy, Mém. sur les Samaritains, des anges, etc.

MOISSON

Voici mon interprctalion du Scliilo: Nonrecedel xceplnwi (le Judil, ne hacidns legialatoriwi ex inter pede.s ejus donec venial populator ejm, cui subjicienlvr omnes (jeiiles. — 1“ Je soutiens que doit être considéré comme composé de et de l'affixe h. Ces terminaisons en h si fréquentes en ce morceau de Jacob et qui toutes sont des aflixes, forment une induction suftisante. Cela fiosé, comment entendre Sç*? Ce mot étant totalement inconnu, il faut en cliercher l'explication dans les racines voisines; or la racine de '?'ÿ‘ est h'p ou elle-même inusitée. La racine qui a le plus d'aflrinité avec ‘?îw est incontestablement par l'allinité des quiescens et défectifs de la médiante (^7Ç‘ a même cela de particulier qu'il se conjugue indiB'éremment comme venant de 77ç? ou de 7iü) ; il y a aussi atlinité avec et nbc' (V. Gesenius). Enfin, on trouve en Miellée, i, 8, le mot bb'Z' en clietliib jMJur 77‘w . Donc, je suis autorisé à identifier ces racines. D'après cela, h'p signifierait vnslalur, piipulator, un conquérant ; « Jusqu'à ce que vienne .son grand conquérant, le conquérant issu de sa race c, et auquel ^7i doit certainement s'en-

tendre aussi pour un relatif. — J'entendrais alors ce passage de l'allente du règne messiani(iue qui préoccupait les esi)rits à l'époque probable de la rédaction de ce morceau (temps de David et de Salomon). Je ferai observer que cette interprétation est

même indépendante du sens que je donne à C'est, pour la suite du sens et le fond de l'idée, celle de Cescnius, sauf qu'il rapporte 'i'?'! à Juda, etc. Mais traiKfiillikis ne va [>as aussi bien en son sens. Du re.sie il faut poser en pianci{)C que Scbilo, de (juelque manière que ce soit, désigne le roi-Messie. Seulement nos théologiens sont absurdes.

Oui, le sauvage nous représente l'état primitif de l'humanité, ses rêves, le sommeil de sa raison, ses idées de merveilleux. Comparez les croyances de l'Océanie à celles des peuples primitifs dans la Cenèse, par exemple. De part et d'autre, c'est l'enfance. Oui, l'humanité est née et a été longtemps à l'état d'enfance, rêvant le miracle et la prophétie, voyant partout le surnaturel, sans raison. Puis la raison est née en Grèce, etc. Mais par une précieuse circonstance.

MOISSON

cet état primitif est demeuré encore dans certains lieux : car l'humanité ne marche pas tout d'une pièce; il y a des peuplades qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au premier jour de l'apparition de l'homme. Cela disparaîtra; qu'on se hâte donc d'étudier ce précieux état primitif qui peut seul résoudre le problème de l'origine de l'homme. 11 y a là une science à fonder, et certes ce ne sont pas les faits qui manquent.

Dans son enfance, l'homme et l'humanité ne conçoivent pas la loi de la nature. Il voit par- Noio 1 . tout une action surnaturelle. Dieu partout. De là les religions, les croyances fabuleuses, les génies, les apparitions, le merveilleux eu un mot. — Dans son second état, il remarque par l'observation et l'induction la loi, alors il chasse Dieu du monde ; car il croit n'en avoir plus besoin . —

De là la philosophie athée; ses formes sont ; la nature substituée à Dieu, etc., néanmoins elle est plus avancée, quoiqu'elle se trompe plus. — Dans son troisième état, il conserve le résultat acquis dans le second, et qui est vrai; seulement il rattache les lois elles-mêmes à Dieu, cause

universelle, véritable effedeur. De là la vraie science, complète. Ses formes sont : L'être agissant suivant les lois les plus parfaites, et par conséquent suivant des lois constantes. — De bons esprits, quand l'esprit humain est parvenu au second état, consentent bien à rattadicr aux lois ce qu'ils voient assez clairement s'en déduire, mais les ditférenLs phénomènes qui, vu l'imperfection de la science, ne s'expliquent pas encore parfaitement de cette manière, ces bons esprits, par un secret attachement, qui en un sens leur fait lionneur, pour le premier concejtt, s'obsti-.\oif2. nent à les soustraire aux loin, et à les ap|ieler sunmlurcLs, parce qu'ils sont natinrllemrul nicoie ine.rplicables. Ainsi l'origine du langage, la création de l'homme, certains faits bistori(|ues singuliers, le christianisme, la conservation du peuple juif; M. de Donald, .M. de Maistre. — Cela est faux et petit: car enfin, si tout le reste s'explique bien par les lois, si à mesure que nous avançons, nous voyons se ranger sous les lois les faits qui auparavant y semblaient rebelles, c'est une invincible induction que les faits qui y échappent encore s'y soumettront, et que leur inexplicabilité n'est que subjective et un simple ell'et de notre ignorance. Cela est si vrai qu'on

entrevoit de plus en plus la lueur de l'explication lépale.

Ce sont ces vieilles lies merveilleuses, sur lesquelles le lointain conservait le brouillard d'un beau mystérieux, qui se dissipe en s'en approchant, et ne laisse plus qu'un réel semblable à tout autre réel. — Oui, il faut bannir du monde le Dieu à fantaisies qu'avaient rôvé nos pères. Pardonnons-leur leur simplicité. Dieu, depuis qu'il a créé les êires et leurs lois, n'a pas révoqué une seule fois le tours de ces lois, n'a pas mis une seule fois la main à son œuvre :

ç'a été assez pour lui d'en avoir préalablement calculé le mécanisme; et c'est par là qu'il y fait tout ce qu'il veut, puisque ce qu'il vent est ce qu'il a voulu, et que ce qu'il a voulu a été la donnée qui a servi à résoudre le problème du monde. — Oui, le monde semble au premier coup d'œil, n'obéir qu'à des lois aveugles et l'observation avec la plus fine induction ne peut arriver à la notion d'un être qui le gouverne intentionnellement, tel que le donnait l'instinct premier. Il est remarquable que cet instinct n'esl pas faux; ce qui cadre bien avec nos idées sur le spontané et le rétlexe. Aussi les philosophes qui n'ont fait qu'observer et induire, tels qu'il faut qu'il y en

ait au second état de l'humanité, lequel est exclusif, ont nié Dieu. Pardonnons-leur, comme Dieu leur pardonne. Dieu ne peut sortir de l'expérience; il est une conclusion métaphysique tirée de la vraie notion de cause efficiente : aussi bien est-ce une conclusion de prime abord. Les bons esprits dont je parlais s'effraient et voudraient replacer Dieu sur son vieux trône anthropomorphique. Non, non; nous autres aussi, nous avons notre Dieu, raison, faisant tout par des lois qui sont la raison. C'est nous qui sommes les vrais théistes, et vous ôtes encore anthropomor-

phistes, par une crainte peu fondée d'être athées. Malebranche avait déjà vu cela. — L'instinct voit Dieu partout et la loi nulle part; l'observation voit la loi partout (de là son ton moqueur et fier) et Dieu nulle part. La vraie philosophie voit Dieu partout, agissant librement partout par des lois invariables, parce qu'elles sont parfaites. — Voilà la vraie providence, plus belle, plus vraie, moins poétique peut-être que celle de nos pères, mais plus rationnelle, et plus digne de Dieu; je dirai môme plus agissante et plus vaste. — Les anciens, occupant Dieu de l'homme et de certaines grandes choses, l'éliminaient au moins dans le concept grossier des petits faits, qui semblaient pouvoir

bien se faire sans lui. Nous, nous le mettons partout. Il faut qu'il agisse dans le mouvement d'un atome. Agir! mot tout relatif.

1. — Ce premier état a duré jusqu'au xvi' siècle, le secorut a commencé là, et n'a acquis sa plénitude qu'au xviir. Sous y sommes; des individus peuvent avoir atteint le troisième, jnais les masses sont plongées dans le second et peut-être pour des siècles. Mais qui soutiendra l'humanité pemlanl ce temps? L'intérêt et la force. — Mais nos publicistes catholiques disent : Cela ne se peut, ces moyens ne sont pas moraux, logiques. Idiots! qu'importe? et ceux qu'elle avait auparavant, l'étaient-ils? L'humanité est condamnée dans sa marche à se nourrir d'illogicités, de contradictions, de misérables superficialités . — Mais elle se déchirera! Qu'importe? elle marchera tout de même. Qu'importe l'individu qui en est victime? oh! qu'il est peu de chose quand on voit l'ensemble des choses! — Il faut, dit-on, une doctrine qui donne un solide fondement à la vie humaine. Xon. L'humanité peut être condamnée à vaciller, à être sans logique et sans prin-

cipes durant des siècles, car rien ne peut avancer une idée qui n'est pas encore mûre. Cela est dur, mais c'est une nécessité de fer. L'homme n'est rien, l'humanité est tout. Elle se trompe nécessairement à certaines époques.

i. — V. Dupanloup ; Conférences sur le peuple juif.

ÜO.

L'homme a conscience de sa personnalité. Or le corps organique n'est pas une personnalité.

42 CAIIIEBS DE JEUNESSE.

■Noir. Nul corps ne l'est : il n'y a qu'une subslancc matérielle, existant sous des itulividus ; mais l'individualité matérielle n'est (ju'iin mode, un fait (v. n“ 30). A foidiori le corfis organique, (]ui n'est (|u'un agrégat transitoire d'atomes en passage. Nul n'appellera une ville, une maison une substance, on y aurait autant de droit qu'à appeler le corps humain une substance. — C'est un entonnoir, où passe de la matière. L'entonnoir [leut-il dire : cette eau est à moi, elle est de moi'." J1 n'y a (pCune forme, là est l'unité, la personnalité; et cela ne peut être matière {ex (lirlis). Donc il y a une âme immatérielle. — Pourtant qui sait si la perception dt? l'individu, l'âme, n'est aussi qu'un fait sur une substance unique, résultant de l'organisation de la matière? Nous ne le comprenons pas ; mais on n'oserait dire qu'impossible. Au moins il faut admettre la Sf)iritualité de l'âme ou être jianthéistc. line substance sur la(|uelle l'individualité apparaît comme un fait. L'âme, si elle existe, serait donc cette forme, ([ui sert d'entonnoir à la matière.

U II a lie la sultxlancc lii-ilessniis; mai.s ce ii'esl pan cm: substance.

Il est certain (ju'il y a cerlains devoirs, (jui ne sont pas suscepitibles d'une léfjilimation a |»iiori. Par exemple l'amour de la pairie, ljuand on envisat'C cela rationnellement, cela paraît un pur préjugé sans fondement, et même ridicule. Cela est vrai, il n'y a que le point de vue qui soit faux. Cela explique le ton railleur et superliciellement profond des philosophes du xviii* siècle là-dessus. Héritiers du faux de l'idée de Descartes, ils voulaient que tous nos devoirs cunscni raison; or cela est impossible à montrer de tous, et .dors ils les .sabraient. M. Guizot a beau dire, il y a plusieurs penchants en nous qui n'auront jamais raison, à moins qu'on ne dise que le seul fait de leur existence en nous est une rai.son suffisante, ce qui est le vrai. — Donc il y a des devoirs purement relatifs, fondés sur un simple fait [isychologique, et les Écossais ont rendu un immense service à la philosophie en ap|)renant cela au xviu' siècle. Ainsi l'amour de la patrie est un devoir et n'est j>as rationnel a [u-iori. — Mais n'y a-t-il pas d'autres devoirs en l'homme, susceptibles d'une légitimation a priori, par

exemple l'équité, la véracité, les devoirs envers Dieu? Les Écossais, suivant leur idée, ont dit : Non. Ces devoirs comme. les premiers sont fondés sur un fait psychologique. La question est diffi cile, car je suis porté à croire qu'aucune déduction rationnelle ne peut fonder un devoir, il faut pour cela une faculté spéciale. Néanmoins peutêtre faudrait-il distinguer deux classes de devoirs en l'homme : 1® Devoirs relatifs, fondés sur un simple fait psychologique et non susceptibles d'autre légitimation rationnelle que celle-ci : Il faut obéir au fait psychologique; 2° De-

voirs absolus, susceptibles d'une légitimation rationnelle a priori. — Les philosophes anciens voulaient tout faire rentrer dans la seconde classe; les Écossais ne reconnaissent que la première.

Rien ne montre mieux la manière dont l'homme primitif moulait le Non-Moi sur le Moi que l'application des genres masculins et féminins aux objets inanimés. 11 a voulu y voir aussi des sexes. Cette remarque est d'Adelung' {Introd.

1. Adolung (Johiinn Chrititoph), auteur d'un ouvragit intitulé : Milhridalei^ mltr allgemeine Spradtenkundey mil t/em « Vater unser * aU Sprachprobe in beynahc fùnfhunderi üprachen und A/undarUm. Berlin, Vos», 1800-1817.

Digilized by Coogle

au Milhrid.) qui prétend qu'il a été déterminé à cela, selon que l'objet était agent ou patient.

Le mot en hébreu, tout comme se prend pour moi-méine, etc. Ainsi dans la langue (les Kalmouks, pour dire : loi, on dit : ton corps. (V. Milhrid. d'.\delung, 1, p. 513.) Ainsi encore en Talmud cïy et oïl; ainsi surtout qu ; '«çu pour moi-même.

Les Tahitiens, comme les Grecs modernes, les .Vrabes, les anciens de la Bible, improvisent souvent en vers. Voyez-cu un exemple en Milhrid. d'Adelung, I, p. 634. Ils ont la rime.

Je ne sais si l'on ne conçoit pas un être étendu, qui soit substance, être individuel. 11 est vrai qu'étant étendu, il est divisible ; mais cette divisibilité ne tombe que sur l'une de ses qualités, et se réduit à dire qu'une substance peut avoir du

plus el du moins d;ins scs qualités, ce qui est ■Note, évident. — Voilà une molécule étendue et que Dieu a faite substance; Dieu ne la conçoit pas divisée el existante; ce serait une contradiction. Dieu la conçoit bien divisée, mais alors elle est anéantie. — Mais Dieu conçoit une autre substance, qui n'est que la moitié de son étendue. De même je conçois une mémoire double d'une autre, el pourtant 1e sujet de la mémoire est bi(m sin)ple. En un mot. Dieu conçoit la qualilé-étendue divisible et un autre être (pii n'en ail (]ue la moilié; mais il ne conçoit pas la substance restant substance divisée quant à son étendue. S'il la conçoit, il conçoit que [)ar là elle perdra .son litre de substance.

Je ne crois pas beaucoup à tout cela ; je viens même d'éprouver en moi un fait singulier, cl qui me caractérise bien ce que fait la dispute dans la recberche de la vérité. Je craignais de pous.ser trop loin mes idées, de jKîur de voir crouler mon château. C'est (pie j'ai eu la sottise de disputer là-dessus avec M. Le Hir, et le hasard m'a amené à soutenir ceci. o Dieu, tu sais que cela ne fait pas coutume en moi el que je resi^ecte le vrai.

Mais il suicrait de ce concept, ou que la substance est comme un être spirituel surajouté an corps, ce qui irait à

tout composer de. corps et d'àme; ou que ce. n'esl qu'une abstraction cl alors tout ceci croule par le fond. Kit vérité, nous ne comprenons de substance individuelle que sous la condition d'être inétendue, ou il faut dire qu'il n'y a qu'une substance et

alors toutes les substances individuelles ne sont que des phénomènes, des résultantes.

C'est une hypothèse singulière, mais séduisante, •Noie 1. que celledeStahl, adoptée et exposée par M. Hautain {Phil. moral., I, p. I lo). L'érne, cause organisatrice, agente de l'organisation du corps, sans en avoir conscience. A ce point de vue, la spiritualité de l'ilme ne me répugne plus ; car ce (]ui me blesse en cette doctrine, c'est l'union de ces deux substances; cela m'a l'air des hypothèses fautives où on suppose plus d'agents qu'il n'en faut, par ignorance. Mais ici ce n'est pas proprement une union; il n'y a qu'une substance en l'homme, c'est l'Ame ; mais cette âme se fait une forme, se symboli.se dans le monde, etc. Ajoutez que cela est parfaitement d'accord avec ce que je crois avoir démontré sur la substance en l'homme, qui en aucune façon ne saurait être le corps. (Cf. supra, n"‘ et SO.) Il n'y a pas alors un corps et une âme ; il y a un corps de l'âme (V. Hau-

Nolo 2.

lain, I, p. 117.) Je viens de trouver ce que je cherchais depuis longtemps, et la spiritualité de l'àme (ou plutôt rcxislence de Tàme) a un sens pour moi. Mais je tiens toujours mon principe, auquel j'avais raison de tenir : il n'y a qu'une substance en l'homme. J'avais raison, mais je viens de découvrir que le corps n'est point une substance. C'est une forme transitoire, et en flux perpétuel de molécules qui s'échangent dans le moule où l'ùme les fait passer. — L'ûme informe le corps, ou plutôt assemble des molécules, qui ne lui appartiennent pas, mais dont elle se sert en [lassant, pour se faire une forme extérieure. La seule difficulté

qui me reste, c'est sur la naissance. Car alors la conception d'une âme serait une création de substance, et non un simple fait matériel organique, comme on l'a toujours supposé. En effet on a toujours pensé que l'embryon commençait; puis qu'à un moment quelconque l'âme y venait. Cela m'a toujours paru absurde. Mais l'autre, la naissance de la substance est aussi bien bizarre. Celte hypothèse de Stahl, etc., entendue comme j'ai dit, supposerait, je crois, l'éternité des âmes, pour être bien satisfaisante.

Du reste, le but de cette formation du corps par l'âme, ne serait pas seulement de se manifester

MOISSON

extérieurement, mais encore de développer sa vie, de se créer des moyens nécessaires d'action ; sans cela l'empire de fait qu'exerce l'organisme sur l'ilme serait inexplicable ? L'ilme se forme un corps, mais c'est qu'elle en a besoin, et, quand [ilj vient à lui manquer, tant pis pour elle. Elle pourra bien n'être pas détruite pour cela, mais elle retombera dans l'état où elle était avant que son corps pùt encore la servir convenablement, c'est-à-dire perdra la conscience. Ainsi donc on pourrait induire de là, au moins négativement, l'immortalité de la substance de l'âme, mais non l'immortalité de sa conscience.

Pareille explication devrait s'appliquer à tout ce qui a vie, animaux, plantes. Tous réaliseraient par une forme extérieure l'idée de leur être; et en eux tous serait un principe actif. Ce serait là une explication générale de la vie, partant de l'idée divine, et se terminant aux manifestations réelles et extérieures, homme, animal, plante, etc. — Fidèle à sa théorie, M. Bautain voit dans les instincts et mouvements organiques, indépendants de la volonté,

des actes de cÆtte force secrète de l'àme, qui agit sans conscience. Ainsi les besoins naturels ne sont que des expressions de ces instincts. Celte manière de voir est belle et sédui-

sanic. Du reste la preuve de cola dépend de la physiologie. C'est à elle à nous dire s'il y a dans la vie organique quelque fait auquel ne suffisent pas les simples lois mécaniques et chimiques de la matière. Dites-en autant des instincts conservateurs, médicateurs, de M. Daiitain (V. §33, etc.). De là aussi sa manière de placer toujours l'idec avant l'organisation dans la constitution morale de chaque être, en quoi il a raison (V. p. 133). — D'après cela, la définition de l'homme serait : Un être se manifesüint, agissant et se développant sous et j>ar une forme matérielle. Cet être ne peut être lui-même un corps ; autrement la question recommencerait; Je l'appelle donc un esprit.

/. — fAses tout le t; 2S de Bautain, c'est le plus remarquable du livre.

i. — .)/. Bautain le suppose lui-même page 122 au bas : mais c'est une grosse contradiction ou inadvertance; la vieille manière de parler l'a séduit et lui a fait oublier que cela n'avait plus de sens en son hypothèse.

M. Bautain a des idées lumineuses sur certaines branches de recherches à créer dans les .sciences. Voir par exemple page 121, page I i7, etc. Voyez

surtout page KVl. Là il donne l'idée d'une vraie science nouvelle à créer, science dont j'avais aussi eu l'idée. C'est une pliysii-

pie générale, une physiologie du monde, s'occupant non de l'analyse des éléments, mais de leur synthèse dans le monde, qui serait à la physi(]ue et à la chimie telles qu'elles e.\istent ce que la physiologie est à l'anatomie. — C'éhiit le point de vue des anciens ; il les a conduits à faux, car il ne fallait pas commencer par là ; mais nous devrons maintenant finir par là. En un mol, il y a un rafiport du composé comme il y a un rapport du simple; la chimie étudie le rapport du simple; la ph}'sique les rapports des composés; mais celle dont je parle, parlerait de rapports des composés de composés.

DEUXIÈME CAHIER NOUVELLE MOISSON

« A la lumière nous voyons la lumière. »

(Ps. XXXVI, 10.)

NOUVKLLK MOISSON

Ufiixit-mo cahier

Li fondation de la société et de la famille a évidemment sa raison psychologique dans la constitution de l'homme. En est-il de même de la fondation des nalions'i Sans doute il y a des facultés de l'homme qui n'acquièrent leur plein développement que moyennant cette forme de société. Pourtant le fait primitif de sa fondation ne me semble pas avoir été un résultat de cette constitution psychologique, la forme nécessaire de la réalisation d'un besoin. Voici comme je

I. Ren.in a iiililiili' le [iiemicr laliier ■Jf'?; Il emploie le même mot pour le lili-e ilu deuxième caliier, mais transcrit en caractères svriacpies, et il ajoute, en 6yriai|ae, la mention Deuxième cahier, signiliant voluinen, codex, rouleau.

CAHIERS DE JEfNESSE.

conçois son origine. La famille existait primitivement. Dès lors les intérêts des diverses familles durent se contrebarrer. Or, dans cette lutte, il dut nécessairement arriver que plusieurs familles par le fait de leur voisinage, et aussi par suite de leur parenté, eurent des intérêts communs à défendre contre d'autres familles qui avaient aussi un intérêt commun. De là l'union des familles, les nations. — Ce fut d'abord une fédération, où chacune était libre : mais dans telle expédition, telle extrémité, un homme par sa supériorité avait été porté au pouvoir ; il le garda, de là la monarchie, la centralisation. — Ainsi la société n'aurait pas eu dans l'origine une raison psychologique, quoique cette raison existât dans la nature de l'homme. (V. Dugald Stewai't,)i<'scio uhi, nul Th. Reid, qui xecuiidu)ii pmwlum ostendiiut, et Hautain, Phil. mor., I, p. 206)

Voici pourquoi les vieillards sont maintenant si Note, peu respectés. Cela aura lieu à toutes les époques où l'humanité marchera vile. — En effet, le vieillard ne marche plus (V. Daulain, Phü. mor., § 39). J'ai soixante ans en 1840; je serai encore

NOrVKLLK MOISSON.

pour les idées de 1840 quand j'aurai quatrevingt-dix ans en 1870. Or, en 1870, le siècle sera énormément loin de 1840, en sorte que je serai de deux ou trois siècles d'idées en arrière : or cela impatiente la jeunesse de voir ces cippes-là vivants : on se

résigne volontiers à pardonner aux morts : même il y a dans ce pardon une certaine vanité philosophico-pédantesque qui plaît beaucoup, et où notre siècle excelle d'une façon tout à fait comique (resjiect pour le passé I nous sommes des géants, nous autres ; pardonnons à ces pauvres idiots; ils n'étaient pas cause de n'avoir pas tant d'esprit que nous ! Les éclectiques excellent surtout en ceci). Mais les vivants impatientent.

lbi> Jouffroy, Cours de Droit Naturel. Du sceptk-ismr actuel [18.'1I-18H3].

Autrefois j'ai été souvent choqué de voir l'homme venant au monde, et soumis à telle ou telle destinée, telle ou telle loi civile, etc., sans qu'on l'eût consulté et demandé s'il y consentait. J'aurais même trouvé juste (quoique le bon sens pratique me lit juger du premier abord la chose impossible) que ceux qui ne veulent pas parlici-

per à la vie civile, eh bien! on les laissât libres, ne participant ni aux avantages, ni aux inconvénients; ce que, je le répète, je percevais contradictoire de fait ; mais enfin, me disais-je, si c'était possible, ce serait juste. — En vérité, c'est un enfantillage. C'est le Contrat de Rousseau. — Il faut en tout cas admettre que l'homme soit coarelé par bien des nécessités auxquelles il ne peut se soustraire. Nul ne trouve mauvais d'être né, d'ùtro né homme, ni avec telle loi intellectuelle (il y a bien ici une différence, car ces lois intellectuelles sont absolues, et ne pc'uvent être autrement). Nul ne trouve mauvais d'avoir des facultés afl'ectivcs, etc. Or la société est-elle moins dans la nature de l'homme que tout cela ? Si vous ne vous plaignez pas de la constitution de vos facultés, ne

vous filaignez pas de la société. Il faut se j)rendre tel qu'on est. Or, on est sociable.

L'idée de .M. Bautain sur le p(H:hé originel {Phü. mor., 1, p. Î2Go) est parfaitement d'accord avec la théorie de M. Icard, et avec la raison. Suivant M. Bautain, l'homme ne liait pas méchant (malice jiositive), il naît animal, avec les instincts

el les penchants de ranimalité. Or cela est un désordre, et ce désordre est le péché originel, qui n'est jîar là rien de positif.

Le procédé de l'Église, toujours raflinant, au pratique surtout, chargeant de scrupulosités ce où la primitive Église marchait droite et simple, et cela par des procédés en afiparence fort logiques (ces généralités correspondent, dans mon esprit, à certains faits, par exemple : arguties scolastiques, ressortant fort nalurellement en apjiarence du fond du dogme, du moment où on le moule à nos concepts, et auxquelles pourtant les anciens ne pensaient pas, scrupules pour la messe, la confession, etc., etc., qui bien sùr n'auraient {VIS eu de sens du temps de Clément d'Alexandrie et des Pères [ihilosophes, etc., etc.), ce procédé, disje, est identique à celui qui engendre mes scrupules intellectuels. Je pars d'un point de vue juste et bon; mais je veux le trop préciser, le catégoriser, prévoir tous les cas, en éliminer tout l'inexact, et alors cela devient faux et gênant. — Cette identité m'apparalt avec un jour étonnant. Mais qui peut commander à

son esprit? Je comprends bien comment les hommes, surtout ceux qui sont peu intellectuels, sont malheureux sans savoir

pourquoi. — L'esprit humain est une machine trop compliquée pour qu'un homme puisse le bien gouverner, il en est embarrassé, et d'une fausse direction prise par les facultés nait nécessairement de la fièvre. Voilà l'utilité de la psychologie.

On se moque de la science rabbinique, et on a raison. Mais en vérité en quoi dilTèrent-ils do nos théologiens? Je trouve (|u'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. — Mêmes habitudes intellectuelles. N'attacher de prix qu'à leur science, tout le reste ne signifie rien; tous le.s non-théologiens sont des hommes superficiels, qui n'y entendent rien. Rien n'égale un bon théologien {un bon talmudisle, disent les autres), qui sait bien argutier. — Je crois voir M. üallet, type du théologien, un rabbin catholique. — Et en Note, vérité, quelle différence entre ces questions sur la matière des sacrements, etc., et certaines questions du Talmud ? Ajoutez que les commentateurs catholiques que les théologiens acceptent pour

leurs frères sont de purs talmudisles. Cornélius a Lapide', qui pourtant a écrit à un siècle où la raison était plus développée, est un pur rabbin. — Oui, toute la différence est du plus au moins.

Ajoutez que la forme est identique, formules scolastiques du Talmud et des rabbins. (V. Not. sur Chiarini.) Sans doute, il est arrivé que, par aventure et comme par accroc les théologiens ont touché la philo.sophie, et alors ils ont trouvé du beau et du vrai. C'est que telle est la nature de la philosophie que de force on la retrouve partout, et qu'on y est ramené par toutes les recherches, même les plus puériles. Mais on peut en dire autant du Talmud. Il y a des pages fort belles. Du plus au 77ioitts, je le répète. — Ceci

du reste ne s'applique qu'aux petits théologiens classiques; les grands ont été philosophes, mais ce qu'ils ont de beau appartient à la philosophie. Je ne parle pas non plus des Pères philosophes.

[tt-ma/r/iiez aussi l'emploi siiigulie/' de certains mois de part et d'aut/-e, le jeu de mots dogr/ialique, par exemple Nîn la coti7-oime pour la fj)i; Raptismus fluminis, flaminis, etc.

1. Cornélius a Lipide, on Corneille de la Pierre, jésuite tliéo* logien, né en Belgique en 1506, mort en 1639.

2. Tagga, mot irorigine |>er«ïne, souvent eniplové dans le Talmud, ilésignant une couronne, une tiare, et les couronnes ou ornements des lettres hébraïques.

Il y a deux manières de concevoir l'homme.

1° En vertu de certaines lois physiques se forme dans un .sein de femme un être organisé qui [lar des degrés insensibles et inscrutables acquiert la vie, et parvient peu à jieu à la conscience de son individualité et de sa vie. La liberté et la pensée sont alors des faits résultant de l'organisation. C'est un mystère, mais en tout cas, il en faut admettre un. — L'iionime alors est un corps orgaiii.sé qui (iruduit ta pensée et la liberté. — l'n être un, substantiel, indivisible, existe, mais sans conscience de lui-même. En vertu (les lois (pii le n'gis.sent, il se manifeste sous une forme .sensible, en s'appropriant successivement des molécules sous une certaine forme, qui s'ap|)elle le corps. C'est jiar celle manifeslation, sous cette forme, que cet être parvient à son plein développement de pensée et de liberté. L'homme alors est un être qui .se développe sous et par une forme sensible.

La jiremière de ces hypothèses exige qu'on admette un fait inconcevable; c'est comment la matière par son organisation peut produire la conscience d'une identité, la liberté et la pensée.

NOrVKI.I.i: MOISSON.

Mais elle est plus scientifique, car l'homme est alors un pur effet de lois, et non une création dans le temps. L'individualité n'est alors qu'un fait, la subslance une, et par conséquent le panthéisme est la conséquence de cette première hypothèse.

La deuxième est plus psychologique, plus concevable ; mais elle exige une donnée inscientifique, c'est la création d'une substance dans le temps ou bien qu'on admette la préexistence des :\mes, ce qui est au moins gratuit. Oui, cela ré|iugne aux notions de lois, la formation de l'homme serait un miracle. En tout cas, l'homme n'est qu'une substance ; dans le premier cas, il est corps, dans le second, esprit; mais non corps et esprit, ce qui est à la fois inconcevable et inscientifique. Voir cahier 1, versus fmem.

Une difficulté m'a longtemps arrêté dans ma cosmogonie; la voici, et comment je la lève. — Je répandais d'abord des atomes pondérables dans tout l'espaoî; séparés par d'immenses distances, leur attraction devait être très faible, et l'éther répandu entre eux devait avoir une prépondérance considérable, en sorte que tout était à l'état

CAHlEnS DF. JF.UXESSE.

gazeux. Puis, par des diminutions successives de la force expansive de l'éther, j'expliquais le rapprochement des atomes pondérables, dont la force attraclivc augmentait par là. De là, la for-

mation des systèmes nébuleux, solaires, planétaires, globes, etc., et sur chaque globe, des corps solides, liquides et gazeux. Mais une difficulté m'arrêtait. Comment expliquer cette diminution successive de la force de l'éther? Il faut bien aussi lui donner une cause. Or, s'il remplissait uniformément l'espace, en vérité, on ne la conçoit pas.

Voilà comment je lève cette difficulté, en modi- Noto. fiant le système ci-dessus énoncé. Au lieu de concevoir le monde premier dans un état de grande expansion, je le conçois au contraire dans un grand état de concentration, en sorte que les atomes pondérables et toute la masse d'éther fussent d'abord comprimés dans un fort petit espace, ce qui devait produire un prodigieux dégagement de cîilorique. Du reste, il suffirait de suppo.ser l'éther seul ainsi comprimé dans des bornes au sein de l'espace. On peut pourtant supposer que les molécules pondérables l'étaient aussi, et que ce serait par la force expansive de l'éther répandu entre elles qu'elles se seraient écartées dans l'espace occupé par le système

pondérable de l'univers, non par le choc de l'éther, puisqu'il n'a pas de masse, mais par la force répulsive.

Tel fut l'état natif du monde, mais l'éther en vertu de sa force e.xpansive dut immédiatement chercher à se répandre dans l'espace environnant. De là une grande diminution de calorique et le refroidissement successif. C'est donc par le rayonnement de la chaleur dans l'espace ou par la diffusion de l'éther que j'e.xplique ce refroidissement. Ce refroidissement continue donc encore et continuera à l'infini, puisque l'espace est sans bornes, et que

l'éther avec sa prodigieuse vitesse n'en atteindra jamais les limites. Mais ce refroidissement qui d'abord dut s'opérer sur une échelle fort rapide, a dû par la suite beaucoup se ralentir. D'abord parce qu'en se répandant, sa force expansive a diminué, comme la vapeur d'eau perd de sa force plus elle se répand dans un grand espace. De plus, cette expansion s'opère maintenant sur une circonférence immense, en sorte qu'un accroissement prodigieux de cette circonférence, par exemple celle qui aura lieu en mille années, fera moins d'effet sur le tout que celle qui dans l'origine s'opérait en quelques secondes, en sorte qu'au centre du système,

occupé par les globes pondérables, celte diminution sera à peu près insensible. C'est à ce moment que l'homme naquit.

Néanmoins, ce refroidissement continuant toujours, il arrivera, au bout d'un nombre inimaginable de siècles, que la force de l'éther perdra le degré d'élasticité nécessaire pour faire équilibre à la force d'attraction moléculaire. Alors cette force, libre de s'exercer, rapprochera les molécules pondérables et comme elle va s'augmentant en raison inverse du carré des distances, il s'ensuit qu'elle rapprochera les molécules Jusqu'au contact parfait; alors, elle deviendra infinie, et les molécules ainsi unies seront jihysiquement inséparables. De là, une molécule composée de deux autres, et qui aura une force attractive double, attirera par conséquent les antres, et ainsi toute la masse pondérable s'a^lomérera en une masse solide et pleine, une seule molécule; l'éther au contraire devenu impuissant remplira l'espace. Que si de plus l'on admet l'hypothèse dynamique de la constitution des corps, qui fait de chaque molécule un simple centre dynamique, il s'en-

suit que celle jonction de plusieurs molécules en une ne sera que leur destruction quant à l'étendue. Donc alors toute

étendue pondérable disparaîtra, et il ne restera que l'éther. Tous les corps pondérables seront réduits à un point mathématique, faute de force expansive qui contrebalance la force attractive des différents centres.

Voir n“ 40.

On conçoit qu'il n'eat pas nécessaire de supposer une force comprimante à l'origine. Ce fut la simple fait de ta création. Im masse moléculaire fut créée en un espace restreint ; scs bornes étaient sa seule force compi'imantc, et son expansion commença immédiatement.

Il y a beaucoup d'éléments dans l'humanité qui ne sont que restrictifs, destinés à arrêter son mouvement. Ainsi plusieurs parties gouvernementales, etc., etc. Or pourtant, il ressort de l'analyse de l'humanité qu'elle est faite et organisée pwur le progrès. Comment expliquer cela? C'est qu'en effet elle irait trop vite sans cela, elle n'approfondirait pas assez chaque point de vue. Le mode de sa marche est celui-ci. C'est de s'attacher exclusivement à telle ou telle face des choses, pour le travailler de son action ; le mâcher, le digérer, s'en assimiler tout ce qu'il contient de bon, et en

éjecter tout ce qu'il y a de mauvais ou inutile. C'est le phénomène pur de la digestion. Or si elle ne gardait pas assez longtemps le même point de vue, elle ne prendrait pas le temps de faire son analyse à loisir. Or pourtant elle est très remuante; elle

veut toujours passer à autre chose; car le point de vue où elle est l'ennuie sitôt qu'elle y est; elle court à un autre. 11 est bon qu'il y ait là quelqu'un pour lui mettre des entraves et ralentir sa marche, ou même pour lui couper les ailes, sûr qu'il est qu'elles repousseront plus fortes. Grâces donc à l'inquisition, aux institutions du moyen âge, etc. — Je pense même que le progrès de notre siècle n'est pas pour cela de bon aloi. Il n'approfondit pas assez, il marche trop vite, et peut-être sera-t-on obligé de revenir par la suite à ce qu'il aura mâché, digéré et jeté; car jeté trop vite, il y a là beaucoup de nutritif qu'il n'a pas pris le temps de s'assimiler. Or cela est un grand mal, il serait bon qu'on le mit un peu au constringent. — Oui, il ne faudra pas renoncer à l'idée du progrès, supposé que dans cent ans on en revienne au point où nous en sommes, car, je le répète, nous digérons trop vile. Grâces donc à toutes ces attaches qui nous tirent en arrière, au clergé, à la scolastique, etc. C'est

NOUVELLi: MOISSON.

un vilain rôle, mais il est utile. Ces hommes sont détestés, mais ils rendent un vrai service.

Rapporter au u" S.

Une chose importante à noter dans la formation des divers systèmes, c'est que tous se sont probablement formés par des masses abandonnées sur l'équateur d'une sphère primitive. Ainsi les satellites, et l'anneau des planètes qui en ont, les planètes autour du soleil, tous les corps de la voie lactée en forme de meule aplatie : telle est la figure de toutes les nébuleuses. Toujours les corps situés sur un môme plan.

Il y a deux manières dont les peuples ont envisagé la religion : 1“ Tolérance universelle. Toutes les religions sont bonnes, chaque nation a la sienne, dieux locaux, seulement il y a des dieux plus forts les uns que les autres. On ne s’élève pas encore à l’idée d’un être pur et supérieur. On va môme jusqu’à des dieux de famille.

— Toute la llible en est empreinte ; les peuples étrangers aux Juifs le professent naïvement, et les Juifs eux-mômes en ont bien quelque teinte. (Le Dieu de Jacob; seulement le leur est celui qui a fait les deux et la terre, ceci les distingue ; ils ont un Dieu particulier, national; mais ce Dieu, c’est le grand Dieu.) On trouve ce sj'stème chez tous les peuples sauvages (Océanie, etc.), et en général il a dominé jusqu’au christianisme, et encore aujourd’hui là où règne le fétichisme. 2“ Religions exclusives. Il y a une vraie religion, et les autres fausses. La première apparition de ce système a lieu chez les Juifs, à l’époque de la captivité, il se fortifie et apparaît dans toute sa force sous Antiochus. Le christianisme le porte à son plus haut point, et aujourd’hui il domine toutes les religions régulières, christianisme, judaïsme, islamisme, bouddhisme, lamaïsme, etc. L’ancien système était bon et simple, plus moral et plus aimable. (Voir Krummacher, Le saint nom de Dieu, le Parsi, le Juif et le Christ, etc.). Le second témoigne des idées plus fixes et plus avancées. Un Dieu ferme et vrai ; non cette fluctuation polythéiste. — Une idée souveraine et absolue de la vérité, qui est ou n’est pas, une vue ferme et dure, scolastique, scientifique, demandant oui ou

non, et déclarant sans flotter que deux contradictoires ne sont pas vraies en même temps.

Cela fait honneur à ces temps, car ils sont préoccupés de la vérité. Les autres n'y pensent pas; le réflexe a succédé à l'instinct là aussi.

Voir n" (3.

J'ai trouvé (fin de •jp'?, Moisson, cahier 1) qu'il n'y a de substances que les substances inétendues, je viens de trouver qu'il n'y a de forces que les forces libres. Toutes les autres Note 1 . sont des causes occasionnelles. L'homme est une cause efficiente, une force réelle; mais la force matérielle n'est qu'un à propos de quoi Dieu agit. Essayez de la concevoir autrement; vous serez forcé de la concevoir libre. — .\ppliquez cela au système dynamique sur la constitution des corps. — Il faut alors opter en ce système ou entre faire les centres dynamiques des êtres libres; c'est alors la pure monadologie de Leibnitz; ou entre les faire pures causes occasionnelles, à projK>s desquelles, autour desquelles la force de la nature (l'efficient des lois. Dieu) attire. Alors il n'est pas nécessaire de faire de ces centres des

substances ; il suflit d'en faire des points mathématiques; âes jmilions dans l'espace, autour des- Note2. quelles s'exerce la force de la nature. Le corps n'est alors qu'un pur phénomène, et il n'y a réellement nulle substance matérielle, ce qui bouleverse, et mène au scepticisme. Donc la monadologie n'est pas si absurde. — O Dieu! quand pourrai-je éclaircir mes vues sur tout cela? Là est la clef du monde. Les mots substance et force.

/. — L'erreur des occasionnai istes est d'm'oir appliqué leur spslème à l'homme. Lui commence le mouvement,

C'e.^1 Dieu qui fait continuel Icmenl le corps

Voir 71" H.

'2iuitc du n" //.)

Cette difl'érence tient à ce que nulle religion avant la Judaïque et la chrétienne ne s'est dite révélée d'en haut. C'étaient des cultes instinctifs, non réguliers, chacun faisait son Dieu et son culte à sa manière, suivant son tour d'esprit. Mais depuis la captivité, on les envisage autrement; c'est une révélation de Dieu. Ce point de vue est donc juif; et depuis il a été essentiel à

toutes les religions, et ç'a été par leur révélation qu'on a cherché à prouver leur révélation. La question adressée à leur fondateur a été : Prouve ta mission. Cela fait donc deux époques bien nettes dans l'histoire des religions : Première époque : religions instinctives, ne se donnant pas pour révélées, ni exclusivement vraies ; cet esprit règne seul jusqu'à la captivité et s'est continué depuis parallèlement avec l'autre système; aujourd'hui on ne le trouve que chez les peuples sauvages. Deuxième époque : religions réfléchies, se donnant pour révélées et exclusivement vraies. — Cet esprit commence vers la captivité chez les Juifs, s'élargit par le christianisme et devient loi universelle pour toutes les religions nouvelles des peuples réflexes. Ainsi le mahométisme, les religions modernes. Ces deux souches de religions se distinguent encore à d'autres caractères ; par exemple à ce que les premières ont admis le polythéisme, ce qui se comprend; c'était le culte spontané. (Voir Cousin, Cours de 1818.) — Toutes

les secondes ont pour base l'unité de Dieu, et c'est du moiiient où ce dogme a été profondément coiH'u par les Juifs que leur religion a pris cette couleur; car auparavant elle se teignait fort de l'esprit général. — Mais pour classer les reli-

gions, il vaut mieux les classer par le caractère de leur méthode que par leurs dogmes. — Cela servirait de base à un ouvrage précieux sur 17d'.sloire des leliijions. Que de recherches inapf)réciables d'importance, grosses d'induction, sont enfouies par l'inapplication de notre siècle!

Il n'y a pas de milieu. Ou faites l'atome cause occasionnelle, et alors il n'y a plus de substance matérielle, ou faites-le cause efficiente, et alors Note, c'est la jiure monade de lÆibnilz. Or, la première hypothèse me semble inadmissible. Car nous voyons dans l'univers une gradation de causes ; l'homme... l'atome. (Ici mon raisonnement sur les dégradations. Voir travail sur la spiritualité de l'âme.) Donc aussi à l'intérieur, il y a une cause qui va en diminuant de conscience et de liberté, jusqu'à l'atome, où sa conscience est tout à fait obscure. — De plus, que devient dans la première hypothèse la notion de substance? Je dis à la vue d'un corps, il y a là une substance ; non, en cette hypothèse, il y a un fait produit par la cause universelle, qui est alors la seule substance en dehors des âmes. Il est vrai pourtant

(]ue ce n'est pas le scepticisme sur l'existence des corps, car il y a encore en celte hypothèse une réalité extérieure en dehors du moi. Mais ce n'est qu'un fait. — Alors aussi la substance serait vraiment la force; c'est le principie de Leibnitz, de Maine de lliran, etc., dont du reste nous sommes partis, pour arriver à ce

point, posant qu'une substance qui nagii pas n'est pas une substance.

En un mot. In question est de savoir si l'atome est cause ou simple occasion d'un fait. Xeirton avouait hautement que par son attraction, il n'entendait exprimer qu'un fait, non une cause, pour éviter les qualités oa-ultes. Ces qualités occultes étaient en ejfet ridicules; car ce n'étaient ni de simples faits, ni des causes efficientes; or, il faut l'un ou l'autre.

lu.

(Suite du précédent.)

En somme, je trouve le système de Leibnitz plus probable; il faut faire vivre et agir l'atome. 11 y a des perceptions et des voûtions obscures et toutes spontanées, comme l'embryon dans le sein de sa mère. — Cela change toutes les idées que je m'étais faites sur la force et la cause dans le

monde physique. J'imaginais tout le physique comme cause occasionnelle, et la cause (extranaturelle) en dehors. (Dieu .sans doute), ayant tout l'effectif, et agissant suivant les lois. Maintenant je vois la force, la cause dans tout atome (Dieu n'en a pas moins tout, comme créateur). Cela explique mieux le mélange de l'organique et de l'inorganique. Car enfin, l'homme est cause, l'animal est cause, et, par les dégradations, je suis amené à dire que la plante aussi, en un sens, est cause, et pourtant je n'y vois que du physique. Donc, le physique n'exclut que la liberté et non la causalité intrinsèque.

IG

Mille faces du monde, mille points de vue, mille tours de science, également vrais, mais non également beaux. — Le jx)int de vue ancien, non analyti(pie, voyait l'ensemble du monde, le point de vue scientifique moderne voit tout sons forme de loi. C'est exact et scientifique ; mais non beau. Le fait, dit-elle, est tout. Pur exemple, dans le corps, il y a l'étendue; cela suffit. Mais qu'est-ce? Ouel est le sens de ce mot? Qu'y a-t-il d'être làde.ssous? qu'importe? le fait seul importe. En un

sens, notre science est un peu subjective. — Les molécules s'attirent : fait. Mais, qu'est-ce qui est cause de ce fait? Qu'importe? — Il est vrai que ces questions ultérieures sont transcendantes, c'està-dire non résolubles par l'expérience. Néanmoins, elles sont abordables. De là deux sciences, ou plutôt deux faces de la science unique, celle du monde; science des faits, science des causes et des substances. Celle-ci est la philosophie au sens restreint, ou la métaphysique.

Il me semble que, pour discuter la possibilité de l'amour pur, il faut distinguer deux sortes de motifs à l'amour : i“ Je suis un être aimant, et il Note, y a des raisons en moi pour que je le sois; ainsi, motifs de l'existence en moi de la faculté d'aimer. — 2° J'aime telle ou telle personne, et j'ai des vwtifs de l'aimer. Ainsi, il y a les raisons pour lesquelles j'aime en général, et les raisons pour lesquelles j'aime telle ou telle personne, ou telle ou telle idée, chose, etc. — Les seconds motifs jicuvent, je crois, être désintéressés, en tant que motifs ; car le moi trouvera toujours sa

part dans l'amour, mais sa place peut n'ôtre pas dans le motif. Les premières raisons ne le sont pas. Ce

qui fait que je suis aimant, c'est le besoin de ma nature, cherchant à s'assimiler ce qui lui manque, à se compléter. (V. Hautain, Phil. mor. t. I, § (>9, iiiUio.) En un mot, cette faculté a une cause finale dans le moi. Si l'homme avait été fait par suite d'une volonté spéciale et séparée du tout, je conçois qu'on pourrait trouver en lui des facultés isolées, n'ayant d'autre cause finale qu'ellesmèmes. Mais il n'en est pas ainsi. L'homme s'est fait par le développement des lois du tout ; dès lors, toutes ses facultés sont une résultante du reste de sa constitution. Voilà une veine de recherches immenses qui s'ouvre ; tout consiste dans le progrès philosophique à ouvrir de ces veines nouvelles : tant qu'on reste au même point île vue, on ne voit rien de nouveau à trouver. Mais il faut changer de point de vue (Écossais, l>hilosopliie allemamle moderne), découvrir dans le reste de la constitution humaine la cause finale de chaque faculté spéciale. — Dans le cas actuel, je le répète, la cause finale est intéressée, en sorte que si j'aime, je suis spontanément intéressé (ex ilicti.s) ; mais ce qui m'engage à aimer telle ou telle personne peut être désintéressé.

f>juivoque de raison et molil', la penxée est bonne néanmoins.

NOUVKLLE MOISSON.

Bonne analyse d'un fait psychologique négligé.

On donne comme propre aux affections bienveillantes un sentiment agréable qui les accompagne, — et aux affections malveillantes un sentiment désagréable. Il semble pourtant au premier coup d'œil, qu'il y ait aussi des affections malveillantes qui soient accompagnées d'un sentiment agréable. Par exemple, on

se plaît à la lecture d'un discours, qui excite la haine, l'indignation. C'est là un des motifs des plaisirs du théâtre. Il m'est arrivé souvent d'être préoccupé! d'une pensée d'antipathie, de haine, d'indignation contre telle personne ou chose, et de ne pouvoir m'en débarrasser quand je le voulais, et cela parce que j'y trouvais du plaisir, j'y trouvais du goût, j'en étais comme friand. J'explique pourtant ce plaisir, non par l'affection malveillante elle-même, qui avait bien quelque chose de désagréable, mais par le sentiment de justice, sur lequel cette affection malveillante s'appuyait, en sorte qu'il y avait là, dans la racine, comme une contrepartie bienveillante, qui produisait le sentiment agréable. Ainsi, dans l'indignation contre un

tyran, il y a l'affection malveillante avec son sentiment désagréable; mais le motif de cette indignation est l'amour de la justice, le zèle pour l'opprimé, etc., affection bienveillante, accompagnée du sentiment agréable. De plus, il y a le plaisir de se trouver généreux, qui, au fond, se confond avec le sentiment agréable susdit, et en est, en tout cas, la racine.

Voici comment j'explique le plaisir qui accompagne le .sentiment de la pitié. Les Écossais se contenteraient du fait; mais il a sa raison, et le psychologue ne doit pas se contenter de poser des faits les uns à côté des autres, il doit, autant que possible, les dériver les uns des autres. — Dans la pitié, je me mets à 1a place de celui qui souffre, je crois soulTrir comme lui. Puis par un retour expérimental, qui suit immédiatement le premier fait (et en effet si l'on s'arrêtait à ce premier fait, il n'y auraitque du pénible dans la pitié), je reconnais l'illusion, et j'éprouve la même chose que dans le passage du malheur au bonheur, c'est-à-dire un sentiment des plus doux. Tu as un analogue parfait dans le réveil d'un

songe pénible. Alors le principe de ce sentiment agréable de la pitié serait le même que celui par lequel le passage du malaise au bien-être est doux, combiné avec une illusion sympathique. Alors aussi ce sentiment serait tout intéressé, un pur retour sur le moi ; une congratulation sur soimême. — Je crois pourtant qu'il y a quelque chose de plus, savoir la joie de se trouver bien fait, généreux, etc., et autre chose encore. Oui, tous ces faits ne sont pas de simples juxtapositions faites par le créateur, comme les Écossais l'ont envisagé. En fait, cela est vrai ; cela n'est pas arbitraire quant à la cause, comme iis ont semblé le penser. Ils ont bien senti et bien développé la cause finale, mais, outre la cause finale, il y a la cause d'existence, et celle-là est encore en l'homme (voir n" 17). — Ils ont eu tort, s'ils ont cru qu'elle n'existait pas; ils ont eu raison, si en attendant que la science y amène, ils se sont arrêtés au fait, attendant qu'il engendrât l'hypothèse, et s'ils ont eu horreur des causes insuffisantes (comme cellesque j'énumérais) qu'on cherche à assigner. On peut dans ces cas-là assigner telle ou telle cause; mais le mal est de dire : voilà tout. La machine de l'esprit humain est trop compliquée pour qu'on puisse parler ainsi.

Cela est bien, disent les Écossais, qui est en la nature. Or, les affections malveillantes, la haine, la colère, etc., sont tout aussi naturelles, aussi psychologiques que les affections bienveillantes, l'amour des parents, par exemple. — Donc cela est bon ; les Écossais sont forcés de l'admettre, et de chercher à montrer, en effet, comment le mal ne naît que de l'abus. — Au moins cela est important à signaler comme fait : d'après le système éco.ssais, la colère, la haine est tout aussi bonne que l'amour. Le christianisme

seul a détruit cette haine naturelle, qui semble licite. En cela sa doctrine morale a dépassé la nature. — Los anciens, en effet, ne blûmaient pas la vengeance, plusieurs la regardaient comme une vertu. Les peuples primitifs, sauvages, anciens Germains, etc., de même. Faire du bien à qui fait du bien; faire du mal à qui fait du mal, voilà Véqniié, la morale naturelle, psychologique, l'égoïsme pur. (Voir Bautain, Phil. mor., t. I, § 81 et § 82, p. iVr).)

Le ridicule seul ne prouve rien. Car ou il naît

de l'opposition de son objet au sens commun, ou au sens particulier. (Voir Bautain, Phil. mor., t. I, p. 408.) — Dans le second cas, la chose est évidente; dans le premier il faut prouver que celte opposition existe, et pour cela entrer dans l'intrinsèque de la question, sans s'en tenir à l'écorce extérieure du ridicule. Avec d'autres preuves, il vaudra ; seul il ne dit rien. Donc, quand le ridicule n'est que dans la forme, c'està-dire quand des preuves réelles sont traitées sous forme de ridicule, elles valent, mais non par le ridicule. — Les catholiques protestaient d'abord contre le ridicule (xviii' siècle), car ils ne savaient pas en faire. Maintenant on a trouvé le fin mol, on sait que cette arme est pliable en tout sens, et ils y appellent. De là le ton ridicule de ces jeunes superficiels.

La connaissance spontanée a pour objet le positif. Puis, par la vue antithétique du négatif, on passe au réflexe, qui ne consiste qu'en cela. J'ai vu d'abord l'infini, mais obscurément, car spontanément. — Puis j'ai vu le fini, et par là j'ai connu clairement l'infini. — Les empiristes triom-

phent à montrer que ceci est primitif. Ils ont raison; car ils ne parlent que de la connaissance claire ou réflexe. Mais le spontané a précédé. (Voir Bautain, Phil. mor., I, p. 472.) Pourtant il y a certaines idées où les deux termes antithétiques ont toujours été et seront toujours en antithèse, sans progrès, par exemple cause et effet ; substance et phénomène.

Chose bizarre que Dieu ne puisse ressortir de la psychologie. J'ai des facultés pour mes semblables, pour les idées supérieures, etc., mais je n'en ai pas pour Dieu. (Voir tamm Bautain, p. 500.) — Dieu est métaphysique, et ne peut ressortir de la pure expérience. — De là résulte ou le panthéisme auquel même ceci donnerait une sorte de vérification psychologique, qu'il n'a guère encore, ou la nécessité d'une révélation ; car, en vérité, la simple nature ne dit rien, et la métaphysique, ah ! qui y croit?

23 bix.

Logiquement et psychologiquement parlant,

NOUVELLE MOISSON

nous ne pouvons être que reconmissanl'i envers Dieu (et par conséquent pas d'amour pur) à raison de ses bienfaits. Repassez tous les motifs d'amour de Dieu, ce ne sont que des motifs de reconnaissance. On naime réellement que ses semblables. De là la nécessité de V Homificalion de Dieu, supposé qu'il voulût se faire aimer. — L'excellence de la personne (que fait si fort valoir Fénelon pour l'amour pur, et qui en effet serait en dehors de la reconnaissance) n'est pas vraiment un motif d'amour, mais d'admiration.

Très imporlanl, vraie découverte, je croLi.

Explication de la différence intrinsèque des corps et surtout de la cristallisation dans le système dynamique. — Il faut supposer une polarisation de la force dynamique, comme dans la lumière. Elle acquiert des pôles, par exemple.

Noie, s'exercera suivant un hexagone ; les atomes s'orientent entre eux. — Le rayon a des côtés, disait M. Arago. — Alors deux sortes d'atomes : ceux qui ne polarisent pas, ce sont ceux qui forment les corps ordinaires, qui ne cristallisent pas, et ceux qui polarisent, et forment les corps cris-

tallisants. — La cristallisation est alors un résultat de la polarisalinn des forces dynamiques, et non de l'atome.

Voir II" 2(i.

Celle polarisation serait un fait primitif du em-ps, résultat de ses perccptions-voidions; deminw qu'il y a des ftres qui se développent en arbres de telle sorte, de même eeux-là se dévelopjient en telle forme. Ils tirent dans ee sens-là, par leur instinct secret.

Pourrait-on rapprocher ([lâle) de (de syr. désirer), comme en '1?? sens de pâleur et de désir; car on pâlit de désir.

Suite du n" 21.

Tu diras : cela suppose des côtls dans l'atome inétendu; donc de l'étendue. — Non; les divers diamètres d'un cercle ont bien une position relativement au centre, et pourtant le centre n'est pas étendu. — L'atome n'est pas étendu; mais ses effets, sa force se développant dans l'espace sera obligée d'avoir des positions par rapport à lui.

NOUVKLLE MOISSON.

puisque lui-mème a une position dans l'espace. Du reste je n'admets pas cette polarisation comme constante dans les corps pas plus que dans la lumière; seulement elle peut s'y manifester sous l'empire des circonstances. Seulement plus facilement en tel corps qu'en tel autre. Car la cristallisation est un fait accidentel de tous les corps (du plus au moins), et non un fait essentiel de la constitution de certains corps.

Dans le système de l'atome dynamique, l'action de l'homme (je dis l'homme et non l'ùme, car cela est mieux), sur le corps, se conçoit sans plus de difficultés que l'action de deux atomes l'un sur l'autre. Deux atomes en présence s'attirent par leur force. De même l'âme, étant force, meut la matière.

Difficulté contre la spiritualité de l'âme, ou l'existence de l'âme. — L'analogie de l'univers montre que l'homme est un simple produit de ses lois se développant dans le temps. Il apparut, quand le monde en fut mûr. Or, en cette hypo-

thèse, ce serait son corps qui aurait été ainsi formé, avec sa vie végétative et peut-être animale. Mais s'il y a une autre substance qui préside à la vie intellectuelle, et qui [soit] jointe au corps, cette substance n'existait donc pas auparavant; elle a été créée alors. Or cela répugne aux analogies du monde. Il faut admettre que l'homme fut le résultat des lois du monde, sous des causes occasionnelles singulières, et que la pensée, etc., est aussi un résultat de ces lois. 11 n'y a pas de milieu entre ces deux systèmes: Note, ou admettre la création de l'homme avec son âme longtemps après celle de l'univers, ce qui répugne au système des lois, — ou admettre ce système, et expliquer l'origine de l'homme par la simple physique. — Cela dégrade l'homme, dit-on. — Non, je vous le jure; les faits n'en sont pas moins distincts.

V. Bautain, l'hil. mor., t. II, p

Vraiment non, je ne puis approuver les psychologues qui font l'homme parfaitement bon en naissant. Et pourtant je n'admets pas (in meo

NOLVKLLE MOISSON.

philoxopho) la théorie chrétienne, au moins dans son exposé cru et dogmatique. Il faut dire que l'homme va en s'améliorant. Toujours l'erreur de considérer l'humanité comme un sujet identique, comme si les premiers hommes et ceux qui existent maintenant étaient le même être, au point de vue du fait psychologique.

Voyez en M. Bautain {Phil. mor., t. II, p. 79 et suiv.) une excellente idée sur la distinction de la perception dans l'homme, et dans les autres êtres de la nature, qui peuvent avoir des perceptions. — Deux regards de l'intelligence ; 1“ regards hors de sot ; on voit l'objet dehors ; 2' regard en soi; on se réfléchit, là on analyse, on acquiert Note, la science. Le premier est le spontané de M. Cousin ; le second son réflexe. Or l'animal, etc., aurait la première vue, et non la seconde, propre à l'homme, et cela car il est l'image de Dieu, qui se réfléchit en son verbe. (Voir p. 80.) Celte vue est excellente.

Voyez encore Bautain, même volume, page 159, une même distinction pour l'activité des animaux.

En un sens, le philosophe ne reçoit rien de l'autorité. Non sans doute que les autres ne lui apprennent-, mais c'est en l'amenant à voir-, ils sont causes occasionnelles de sa vue philosophique. —

Au moins pour les faits historiques, direz-vous, il reçoit. Non; car c'est sa philosophie qui lui ordonne de croire de tels témoins.

Les théologiens dans la question de la transubstantiation ont tout à fait confondu le sens philosophique et vulgaire du mot substance. En vulgaire, on dit : la substance du pain, mais en philosophique, cela n'a pas de sens. Il n'y a de substance que dans l'atome simple et individuel. — Or les théologiens ont pris substance au premier sens, et ils brouillent tout avec cela, en raisonnant comme au second sens. Tant ils sont grossiers en philosophie, même en métaphysique.

Principe métaphysique que je crois vrai. —

NOÜVELLE MOISSON.

Dans un être actif, mais non libre, et non développable en faits successifs, comme l'atome primitif, tout ce qui y est, toutes propriétés appartiennent à l'essence. Car cette essence est roide et ne peut briser sans changer. Dans l'être libre, ou développable en faits successifs (la plante, par exemple), une modification succède à l'autre, la substance reste. Dans l'autre, non ; le changer, c'est le briser. Car tout ce qu'il est, il l'est par nature et immédiatement par nature, et non en vertu du développement de cette nature. Tout est premier en lui, rien de conséquence. La nature est tout; le développement rien, car ce développement par hypothèse n'existe pas. Or ces deux choses seulement font les diversités des êtres.

Je concevais l'atome simple comme force, en tout actif, aussi bien dans sa force indéterminée, que dans la détermination de cette force (supposé qu'elle soit polarisée, voir n“ 24), à tel ou tel sens; mais je crois qu'on pourrait peut-être restreindre son acti-

vité à la première force, et regarder la détermination comme pcissive, et déterminée de Dieu dès l'origine, par un fait unique.

et persévérant par l'effet de l'inertie. Alors cette détermination ne serait pas l'effet de l'essence (ou de la volition nécessaire) de l'atome, mais l'effet d'un fait extérieur persévérant. Alors tous les atomes seraient identiques quant à l'essence. Voir plurn de his, et de n" 24 apud D. Billion, ut qui simul hœc elaboravimus.

Voici mon principe fondamental de vie intérieure religieuse. Le religieux n'est pas une faculté à part, une case à part dans l'homme (comme semblent le faire Cousin, en l'étouffant sous les autres, et Bautain, en étouffant le reste sous lui), mais c'est une face de tout, de tous les devoirs, de tout exercice de faculté, etc. Si on admettait le premier point de vue, il faudrait la théorie de nos plus durs mystiques, M. Olier, etc. Couper, trancher tout dans l'homme, et ne laisser que le religieux. Car tout le reste n'étant pas le religieux, et le religieux seul ayant une valeur réelle, le reste est futile, et il n'y a que des superficiels qui puissent, en admettant ces principes, cultiver la science, l'esprit, prendre intérêt à la vie, etc. Les mystiques les regardent en

pitié, et ils ont raison ; car cela augure en eux une tôle bien faible, peu de rigueur de conséquence, une modération flasque. Mais, dans l'autre principe, il faut conserver et cultiver tout l'homme, ne renoncer à rien, mais tout élever au religieux. A cette limite, le sacré et le profane disparaissent. Distinction qui n'a de sens que pour les esprits bornés. Tout est sacré par une face, par toutes mêmes, si l'on veut, profane par une autre. (Voir

Cousin, Cours de 1818, versus finem.) La science des faits pourrait correspondre au profane, et la philosophie au sacré, mais mieux vaut dire que ces deux mots n'ont pas de sens, comme tous les mots qui expriment des distinctions non réelles.

Le littérateur, le philosophe, l'artiste, le savant, disent tous que leur partie est le tout; tout est pour eux littérature, philosophie, art, science. Ils peuvent n'avoir pas tort, et les grands génies qui, parmi eux, ont dit cela, n'avaient pas tort, certes. En effet, ces différents mots désignent non des matières différentes intrinsèquement ; leur matière commune, c'est

l'ôtrc (le monde, l'homme et Dieu) ; mais des points de vue différents; en sorte que le grand littérateur, le grand philosophe, le grand poète, etc., sont universels quant au sujet de leurs travaux, et ils peuvent fort bien dire que leur art est tout. Mais les petits en ces divers genres ne l'entendent pas ainsi, et restreignent, en effet, leur matière, non seulement leur point de vue. Le sublime serait d'embrasser le tout à tous ses points de vue. o Dieu! donne-le-moi, et je souffre tout. Mais le désolant est de n'êlre {>as sûr ; et le serait-on de soi, peut-on l'être du dehors?

Ce qui caractérise l'apparition d'une nouvelle école de philosophie, c'est moins une nouvelle manière de résoudre les anciens problèmes, que l'apparition de nouveaux problèmes. L'esprit humain est une mine inépuisable, qu'il s'agit d'explorer. C'est la philosophie qui l'explore.

Chaque école y pousse une mine, une galerie en son sens. L'école suivante entrera-t-elle par l'ouverture de sa devancière, et

cherchera-t-elle à pousser sa mine un peu plus loin ? Non ; mais elle en ouvrira une autre ; ce qui en somme est

plus profitable pour l'exploration de l'esprit humain. Ainsi, l'école écossaise ne cherche pas à résoudre les problèmes du cartésianisme, mais ouvre une nouvelle veine de problèmes. Transportez ce concept en théologie. Les Pères ont vu des problèmes à leur guise dans le dogme chrétien. Les scolastiques en ont vu à leur guise. De là cette forêt de questioncules dont sont hérissés les scolastiques, et dont on ne trouve pas trace dans les Pères. Quel ridicule de s'y arrêter ! Cela était bon de leur temps. Mais il serait temps d'ouvrir une nouvelle veine. Et le fonds tout de même serait unique, le dogme chrétien ; comme en la philosophie l'esprit humain ; ce qui n'empêche pas la variété des veines des problèmes. C'est là un point de vue d'orthodoxie raisonnable; quant aux vieux scolastiques, il n'y a rien à en faire.

Ces orthodoxes m'indignent avec leur mauvaise foi scientifique. Ils rient des solutions de M. Glaire', de M. Garnier^ contre les mythologues,

1. (ilaire (l'ablé .loan-Baptiste), no an 1798. mort en 1879, de-|)uis 1841 doyen de la Faculté de Tlirélogic de Paris.

2. Adolphe (Jarnier, né en 18U1, mort en 1364, avait succédé à Jouffroy é la Sorbonne.

ils haussent les épaules, ils auraient honte d'y faire attention, ils lisent la brochure pendant ce temps. Ah! superficiels!... Ils se ferment les yeux là-dessus, ils appellent cela des antiquailles, et Dieu sait s'ils ont raison. Mais ne voient-ils pas que c'est leur

dogme? Oui, mais ils s'en font une affaire de parti. Que cet état du clergé français est remarquable ! Il se ferme les yeux sur des parties essentielles de son dogme ; ainsi il m'est scientifiquement évident que l'explication orthodoxe de l'Écriture est insoutenable. Mais ces superficiels ne regardent pas cela, ils sont làdessus d'une ignorance honteuse, et ils crient contre les rationalistes et les mythologues.

Quelques-uns d'entre eux ont étudié ces matières, et pour être orthodoxes, ils sont obligés de passer Noi.'. par d'affreuses petitesses. Leurs confrères s'en moquent, ils leur imposent l'orthodoxie, et quand les autres, pour être orthodoxes, sont ridicules, ils s'en moquent, et s'ils ne sont pas orthodoxes, ils les diffament, les déchirent, déclament en généralités contre eux. Ils se figurent par exemple, qu'on pourrait donner de meilleures réponses. o sottise! ô ignorance! Oui, du jour où on étudiera sérieusement la Bible en France, il ne restera plus à la vieille orthodoxie que ces esprits avortés.

nouvelle moisson.

qui n'ont pas le sens critique à son plus infime degré, de vrais talmudistes. Car en vérité, nos exégètes et les rabbins, c'est tout un. C'est là où il faut les battre. Il y a là une horrible mauvaise foi, une superficialité, un tour d'esprit horrible, un crime ou une ineptie.

\oHà leur ton, des généralités déclamatoires, là où il faudrait de l'analyse, un sol a priori, décidé à ne im céder à toutes les difficultés qu'on lui montrera. O Allemagne! qui t'implantera en France! Mon Dieu, mon Dieu, pourrai-je fairece que je veux? moi

si faible, si pauvre, isolé là au monde, ne connaissant personne? Mais Luther a été comme moi. Jésus, soutiens-moi.

Il y a deux classes d'hommes parmi les orthodoxes ; les hommes qui n'analysent pas, mais se tiennent à certaines généralités vagues et inexactes, qui envisagent le christianisme comme une action et un moyen d'action. Ainsi nos évôques, les acritiques (Dupanloup, Combalot', etc.); 2» ceux qui l'analysent, nos théologiens non exégètes, (|ui y voient une sorte de science (Garnier, Glaire, etc.). La position de ces deux classes

1. Coml>alol (Thcodore), né en 1798, mort en 187.7, prédicateui et [Kili'miste. '

•Vote 1 .

Nüti- i.

vis-à-vis l'une de l'autre est bizarre. Les premiers imposent aux seconds l'orthodoxie, qui est nécessaire pour leur action, et dont ils ne voient pas les inconvénients. Les seconds, fort timides, car ils dépendent des premiers, sont orthodoxes, et tombent pour cela dans d'inconcevables petitesses, alors les premiers s'en moquent et soupirent a])rès de plus grands hommes. Ils font des projets magniflques, de faire revivre la science t'cclésiastique, etc., etc., de hautes considérations, (mais la critique toujours de côté), ils appellent des hommes et ne voient pas que ces mi.séres sont le défaut des dogmes et non des hommes, que les réponses de nos exégètes sont aussi bonnes (jit'elles •peuvent être. .Mon Dieu, mon Dieu, rends ma jMinsée pour moi, ou donne-la-moi aussi bien rendue que tu me la donnes forte et vraie! .Mais ces superficiels sont décidés à ne pas critiquer. Ils ne voient pas qu'ils veulent deux choses contradictoires, un esprit

haut et philosophique et l'orthodoxie. Ils trouvent mauvais qu'on ne soit pas orthodoxe, et mauvais qu'on soit petit.

Expliquez-moi, |«ir exemple, .Monseigneur, l'histoire de Samson d'une façon orthodoxe, et sans faire rire. Vous y prendrez garde. On laisse ces cho.ses-là sous un voile respectueux. Autre tour

qu'ils prennent pour ces choses, et qui est le plus impayable de tous, c'est de dire : ces difficiilli'slà ont été cent fois pulvérisées. Puis on renonce à Guénin et Bullet, dont on se garde bien de Notes, citer les misères, qu'on ne voudrait pas copier, de peur de se couvrir de ridicule. On renvoie à des auteurs dont on se moque, sûr que le lecteur n'ira pas à la recherche. O mauvaise foi ! û superficialité ! Oui, il y a de ces choses sur lesquelles on convient de dire : Ah ! c'est une difficulté cent fois terrassée, quoique jamais on n'y ait répondu ; et on traite d'esprits rétrogrades ceux <jui y reviennent. Bien ne m'exas|>èrc plus contre les oi'thodoxes que ce [irocédé. Car c'est eux qui sont nécessairement et logiquement rétrogrades, et ils Jettent aux autres le titre qui leur convient, par un de ces tours d'hommes superficiels qui se reposent sur la superficialité des autres. Kemarquez ces derniers mots; [cela] peint tout un état intellectuel de ces hommes. Jésus, je t'ai [lourtant reçu ce matin, mais ceci est pour ma partie rationnelle.

Dim.incli(î 20 juillet 1S45.

Encore, par exemple, si quelqu'un s'avisait, au

jourd'hui, de faire des difficiittés là-dessus, on verrait ces cures exaspérés, fanatiques, déclamer, se moquer à oidrance, crier à la renaissance du xviii' siècle, ce qui est une injure, et c'est leur dogme.

,3. — Je n'exagère pas : Guénin et liullet étaient forts contre des auteurs de leur temps, mais contre Eicbhorn et Ewald!

Ce qui s'est passé en moi, en écrivant les deux numéros précédents, me montre typiquement comment on peut passer par des degrés insensibles d'un point de vue vrai au faux, ou au non pur. — Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on ne peut abandonner un point de l'orthodoxie, sans les abandonner tous. — Oui, désormais il n'y aura plus que des superficiels, des acritiques qui analyseront le christianisme. Car tous les autres y perdront la foi. Et si je ne me montre, le mouvement rationnel et scientifique qui se manifeste dans quelques parties du clergé, et à la tète duquel est M. .\ffre, aboutira à une nouvelle forme du christianisme.

Autant l'individu est humble en soi, au point

de vue individuel, dans le catholicisme, autant le corps est orgueilleux. Il n'y a pas d'orgueil à comparer à la fierté religieuse du catholique; M. Le Hir, par exemple. Celte intolérance méprisante; nous seuls les élus! De là leur fureur, quand ils ne régnent pas ! de se voir soumis à un ministre des cultes! Quoi I on nous met de pair avec ceux-là I

Si l'on admet que tous les êtres vivants, plantes, animaux, l'homme, ont un principe d'individualité, simple et actif, qui se forme cette figure corporelle extérieure, suivant l'idée de Stahl, il faut admettre l'éternité de ces principes ; car on ne conçoit pas cette formation dans le temps, amenée par des faits. Considérez que la formation des corps est un fait amené par des causes occasionnelles. Et ce seraient ces causes qui amèneraient la création d'une âme. D'abord ceci ne serait plus un simple fait, comme nous l'entendons; car fait n'implique jamais création, mais mouvement et changement. D'abord on ne peut admettre qu'il y ait création dans le temps, les théologiens eux - mêmes le reconnaissent ; et

CAHIEItS UE JEUNESSE

d'ailleurs s'il y avait création, il est à peine croyable qu'elle fût amenée par de telles causes occasionnelles. Donc ou les âmes sont éternelles, ou l'individualité n'est qu'un fait. IjSl théorie vulgaire est inadmissible.

Cinq innùi rT intervalle. — Vacances.

Sortie du Séminaire.

Fait bizarre, qui montre comment c'est par la mémoire de l'intérieur que nous mesurons le .Note. temps. Quand j'entends parler, quand j'assiste à un cours j)ar exemple, que le professeur s'arrête, et que mes réflexions poursuivent vivement quelque objet pendant son court silence, qu'il recommence ensuite à parler,

il me semble un réveil, et qu'il a été fort longtemps en silence: je mesure aux pensées qui ont rempli l'interruj)tion…

C'est une consolation pour moi de remarquer qu'au milieu des cruelles actualités qui me tourmentent, j'ai assez de courage et de foi à la science fMjur poursuivre si froidement ma ligne spéculative.

Cf. f/3cke et notes du cours de M. Garnier.

NOUVELLE MOISSON

Tours de points de vue où les anciens devaient complètement différer de nous. Par exemple, on ne conçoit pas que ces Grecs étaient pour la plupart artisans ou cultivateurs, et qu'alors ces monuments, ces trophées, etc., appartenaient à des cultivateurs et à des artisans. 11 n'en est pas de même chez nous, où la nation est représentée par Note. une certaine classe, le peuple ne regardant pas les Tuileries, par exemple, comme son œuvre; tout cela n'a pas de sens pour lui.

C'est bien là l'esclave desherilë de la rustion.

Toutes les littératures ont eu leurs écoles grammaticales antagonistes : littérature grecque; écoles d'Alexandrie et de Pergame. Littérature hébraïque : écoles de Tibériade, de Babylone, de Sora, de Nehardea, de Poumbeditha. Littérature arabe : écoles de Coûta et de Basra. (V. Comment, de Hariri, p. 537.)

Ces siècles-là ont alors dans l'actuel une valeur critique. En un sens, la critique est supérieure à la composition, car elle est science et philosophie plus réflexe et plus analytique. Jusqu'ici la

critique s'est tenue humblement en servante et pedis seqita ; peut-être serait-il temps qu'elle se comprît, et s'exaltât elle-même au-dessus de ceux qu'elle juge. Ainsi ce siècle est peu composant en fait de fictions originales classiques; est-il inférieur? Non, car il est plus philosophe.

Voici, je crois, le fait tel qu'il se passait dans la tête de ces barbares, et ce qui leur fit naître l'idée que le pape disposait des couronnes. Nous sommes tous des voleurs; or, pourtant, il y a une justice; car, au fond, ces peuples avaient de la probité, de la conscience, bien plus que les nations anciennes, par exemple, qui prenaient, ne trouvant rien au monde de plus simple, et ne voyant rien au delà. Celles-ci, au contraire, songeaient qu'il y a un droit, un supérieur qui investit, un grand suzerain là-haut. Or, nous autres voleurs voudrions bien posséder légitimement. Il serait bien commode si quelqu'un pouvait nous

procurer cela. Qui le pourra? Oh! bien sûr, ce grand prèlre (jui esl là-bas, ce saint homme qui porte croix, tiare, etc. C'est Dieu; qu'il nous investisse, et alors nous serons contents. Pas de scrupules, c'est chose convenue. Et comme les simples sont très portés à s'en tenir ainsi sur tout à une décision extérieure (Cf. ce que tu voyais au séminaire où ces idiots demandaient en tout des textes bien nets et qu'il ne fallût pas discuter), on trouva cela fort commode. Ainsi les IS'oÊ-mands à Naples, Robert Cuiscard, le pape qui envoie la couronne à Etienne I'" de Hongrie, etc. Iaîs voleurs trouvaient cela fort commode, et les papes aussi. Et ils dormaient tranquilles après, et puis, une couronne de ce saint homme! Rapprochez la joie das .sauvages quand ils ont reçu un petit présent de nous autres. Ils le portent deux ou Irois jours à leur cou, tant ils s'en trouvent honorés. Jugez combien on

consentait volontiers à la vassalité après cela. Étienne I", par exemple, une couronne apostolique qui vient de là-bas, loin, du saint homme!

E. Souvestre dans son livre : le Monde tel qu'il

NOUVKLI.K MOISSON.

•sera, a parfailement saisi un des vices du tour intellectuel et pratique de notre siècle, savoir la inécanicité. On croit trouver des moyens mécaniques et artificiels même pour la psychologie la plus pure. On prétend, par exemple, améliorer l'homme mécaniquement, comme on mûrit des fruits, ou on améliore le vin en cave. Ces prisons cellulaires, par exemple, ce sont des serres à moralisation. Oh î quel monstre! des recettes |K)ur rendre bon!

loir «“ St.

Exemple de la cire de Descartes pour faire comprendre la permanence de la substance sous le flux de la qualité. Mais en vérité, en entendant la substance comme Descartes, pourquoi dire que la cire fondue est la même substance que la cire solide? Je coupe une pierre en deux; cela fait doux substances pour lui, et ma cire fondue, si je la mettais en deux vases, cela ferait deux substances. O inintelligibilité! Se peut-il qu'un homme qui réfléchit ne voie pas cela du premier coup? Et M. Garnier qui n'en est pas frappé! Voyez les notes de ses leçons du 10 et 20 jan-

vier 1846, où il répondit à une lettre que je lui avais adressée.

fil.

Suite de iO.

C’est par un fait analogue que, dans toutes les branches administratives, l’individu est circonvenu de règlements qui ne lui laissent la liberté d’aucun membre. On veut que tout marche par mécanique et par règlements, et que l’individu intelligent soit pour le moins possible, de sorte qu’un homme de bois en fit tout autant, si on pouvait le styler à la manivelle. Ainsi, par exemple, dans l’instruction, le professeur sera si bien délimité par ses règlements, qu’il ne pourra aller ni à droite, ni à gauche, en sorte que les différences des hommes deviennent par là peu importantes. Bon, mauvais, médiocre, c’est tout un. Il y a en tout cela du bon et du mauvais, et cela tient à la grande horreur que nous avons conçue de l’arbitraire. Voilà aussi contre quoi (cet esprit délimiteur, artificiel, de plâtrage humain) M. de Maistre s’impatientait si fort.

NOUVELLE MOISSON

Première visUe rendue à M. Garnier (21 jatmer IS'iO).

Correction à faire aux idées de Th. Reid. l°Sur la perception et la conception. La perception n’est qu’une conception à laquelle la croyance est jointe. Erreur, car alors la perception ne serait plus un fait simple et primitif. 2“ Distinction des qualités secondes n’est pas réelle : toutes les sensations, odeur, vue, etc., nous font percevoir un extérieur. Vue. Ne percevons l’étendue que par la couleur. M. Ampère seul a dit : « ... Dans toutes les langues, la couleur s’objective. Le son de même... L’enfant entendant le son, cherche à le palper. Le son se localise, on distingue d’où il vient ; il s'exerce suivant telle direction. Une voix pleine, celle qui remplit l’espace, une voix perçante, celle qui s’exerce suivant un sens. — « Donc il y a là une réalité extérieure. » — Je lui répondis : « J’avais toujours cru en effet que l’ouïe, etc., nous faisaient

connaître quelque chose d'extérieur, mais non pas un corps. — Je me suppose, par exemple, privé du sens du tact, et n'ayant que l'odorat. L'odeur me ferait conclure une existence non-moi, mais ne me ferait

pas conclure un corps. » — Il me ré|)ondit :

« Sans doute, si vous appelez corps quelque chose d'étendu, ces sensations ne donnant pas d'étendue, ne vous donneront jias de corps. Cela dépend des habitudes de langage. »

La conversation roula sur Kant : M. Garnier l'apprécie peu. Ce qu'il a de bon est loi't commun et fort ordinaire. Il ne se distingue que par une terminologie nouvelle. Il n'a pas été plus loin que Hume.

M. Cousin. Caractère de sa philosophie, toute fragmentaire, de beaux aperçus sur une foule de sujets philosophiques, mais pas de système formé. 11 travaille actuellement à un giand ouvrage en six ou sept volumes, où il résumera toute sa |)hilosophie. (Son cours de 1818 est un cadre assez exact de ses idées ; c'est pour cela que Je me chargeai de le rédiger'.) Lorsque je me trouvais à l'École iS'ormale, on me demanda plusieurs fois de rédiger un ensemble de ses i<lées. Cela me fut impossible. Contradictions entre les diverses parties. C'est une âme ardente, un esprit prompt, une imagination riche qui saisit avec feu tout ce à quoi elle pense sur le moment. M. Cousin

C’esl M. üarnicr qui parle dans toul ce passage

NOUVELLE MOISSON

d’abord à l’École Normale. .M. de La Romiguière, condillacicn. Puis, M. Royer-Collard, Écossais, il ne parle que de méthode exacte, etc. Puis l’invasion de l8L'i. Les idées étrangères. Madame do Staël prononce jx)ur la première fois le nom de Kant. M. Cousin prend un maître d’allemand, s’enthousiasme de Kant, grandit cette figure. Il fallait un poète comme M. Cousin pour rendre intéressante une jihilosophie si sèche. Puis M. Maine de Biran. M. Cousin adopte de premier abord son idée fondamentale ; le moi est dans la volonté, ce que [je] n’ado[)te pas. Kn d’autres endroits, il semble poserai! contraire le moi dans la volonté, l’intelligence et la sensibilité, comme tous les philosophes. Ainsi, son caractère est de s’enthousiasmer des idées avec lesquelles il est en contact.

Sensibilité, mot mal fait, qu’il faudrait bannir de la [ihilosophie.

Le grand conseil qu’il me donne, c’est de lire et de relire les anciens et les modernes philosophes.

Il me parle de M. Üupanloup. Il ne l’a pas trouvé assez grave, un peu trop mondain (c’est son expression). Il me parle entre autres de son cours, l’endroit où il parla des affiches.

;J2 bis.

Dans les époques de décadence littéraire, le critique se mêle toujours au compositeur. 11 pense à ce qu’il dirait, s’il avait tel su-

jet à analyser. De là ces expressions : nature m'em-

porte, je pleure... etc. Pourquoi le dire? Ck;s époques de décadence sont fortes en critique, souvent même plus fortes que les grands siècles, mais par là même elles sont faibles en composition ; car celle-ci ne se fait pas par critique, mais la critique est postérieure. A cela il n'y a pas de remède, car, une fois qu'on s'est mis au point de vue critique, plus moyen d'en sortir. Les efforts ne font qu'y enfoncer plus profondément et il n'en résulte qu'un raffinage pire encore. (Voir leçon de M. Saint-Marc Girardin sur la Thébaïde de Stace, ce qui m'a donné occasion de former ce concept.)

Les époques analytico-critiques ont un grand désavantage littéraire et moral. Car pour aller naïvement aux effets de la nature, il faut n'en

voir pas les ressorts ; croire que tout cela vient on ne sait d'où. Or, quand les rouages sont mis à nu, tout parait mécanique. Le psychologue me montre l'affection comme un appendice attaché à toute perception ; cela me fait craindre qu'en m'y livrant je ne sois jouet d'une machine; or, de cette idée, on passe vile, quoique faussement, à celle de dupe, et comme on n'a horreur de rien tant que de paraître dupe, on se décide à ne pas se laisser loucher. l)e môme, en littérature, il ne faut pas procéder par analyse de rouages. Mais cette analyse est postérieure. (Voir la pensée précédente.) — Après cela, je crois que ceci tient à l'époque de transition, et que viendrait l'époque du plein de l'analyse et de son enthousiasme.

La poésie épique se plaît davantage à peindre les grands caractères, et la poésie tragique les grands caractères (sic). (Cf. Saint-Marc Girardin, p. 97.)

TROISIÈME CAHIER

IIOATXPHSTA

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

11 y a deux espèces de littératures : l'une toute belle, toute spontanée, naïve expression de tout ce qu'il y a de poétique dans l'humanité, toute vraie, sans retour sur elle-même, ne songeant qu'à exprimer l'idéal qui la possède, exhalation de l'humanité. Homère, les cantiques bibliques, Job, notre littérature chevaleresque. Une autre, réfléchie, calculée, qui voit l'effet et y vise, qui veut le beau, qui se sent, qui étudie. Celle-ci, naturellement, cherche à induire des moyens de l'observation des autres, elle est critique et plus elle marche, plus elle tend à la critique, jusqu'à ce qu'elle s'y absorbe. — La première n'est pas

CAHIERS DF. JEUNESSE

une composition ; aussi tout ce qui nous en reste est traditionnel et non un ouvrage d'un tel. Ce sont des idées préoccupant l'humanité à une époque, qui se moulent en telle forme, s'agglo-

mèrent autour de tel noyau ; mais chacun a la sienne, il n'y a jias de cadre écrit; telle province chante Roland de telle manière, telle autre de telle autre. Ces palmes marchent; tel siècle cliante Roland de telle manière, tel autre de telle autre. Où est l'unité? c'est en Roland. Roland est le |)(5ème, mais ce n'est pas tel composé de quatre mille vers, ni plus ni moins. Chaque fKjète le chante, en se moulant au thème reçu. Il en est ainsi, mutatis mtUaudis, des poèmes homériques, et même des plus anciens cantiques bibliques. (Voir mes idées sur ce sujet dans mes travaux bibliques, et la leç'on de M. Gerusez sur Roland, qui m'a suggéré ces idées.)

Cf. «■> t.

Voyez dans mes notes du coui's de M. Egger ad Odyss.., vers .j 2 et suivants jusqu'à 62, des notions fort importantes sur la mythologie ancienne. Ce sont exactement les procédés hébreux pour la for-

mation des mythes et surtout la légende étymologique qu'il a caractérisée d'une manière si exacte, sans songer à l'hébreu, que je souffrais indiciblement en voyant ma pensée ex[]rimée hors de moi et sans moi (car en |^)assant, ceci me lait beaucoup souffrir ; je ne souffre pas d'entendre du beau, quand cela ne tombe pas juste dans ce que je dirais; mais je souffre quand c'est mon bien que je vois là hors de moi). — Par exemple, la légende étymologique d'Odysseus. Comme il dit fort bien, on n'a pas attaché à cette source de mythes assez d'importance. Le mythe d'Atlas me paraît avoir une origine analogue. Ce nom était celui de hautes montagnes, de là on leur fait porter le ciel, par l'étymologie de leur nom. On a tort de croire en une foule de cas que c'est le nom

qui a suivi et résumé le mythe, c'est le nom qui a ‘précédé et produit le mythe. Oh ! que j’ai d’idées sur ce sujet. Ah ! s’il avait su l’iiébreu ! Je prendrais volontiers ce seul sujet [>our sujet d’une thèse de Note, docteur. Cela aussi chez les Indiens et les Scandinaves. Trace de mythologie étymologique en Virgile, Énéide, I, 267-268. Une des lois de ces mythes, c’est que l’étymologie soit philologiquement fausse, et d’ordinaire lé faux vient de vouloir expliquer les mots en mots composés, au

expression de l’homme qui s’empreint hors de luil Et l’arrangement de ces poèmes n’est pas moins à remarquer que leur production. D’ordinaire, la légende poétique n’a d’unité que dans le héros ou le fait autour duquel elle se groupe, la guerre de Troie, Ulysse, Roland, Charlemagne. Puis un homme vient qui réunit tous ces membres épars, met avant, après, ce qu’il juge, et fait le corps. C’est l’Homère. Ainsi donc, dans l’épopée, la grande épopée, non celle qui est une création artificielle et individuelle, mais celle qui peint une nation, qui est son expression, son empreinte en poésie, son excitament et sa gloire, qu’elle s’identifie comme une part de sa nationalité, l’épopée, dis-je, existe avant d’être faite. Le peuple fait ses membres, le poète la met en corps, et le peuple sanctionne, car lui ne saurait pas faire cela. Il trouve bien que tel le fasse pour lui.

Ah! ne me jiarlez pas de ces éjxipées plâtrées, que tel esprit du xvin' siècle a commues quelque soir dans quelque .«alon, où il veut artificiellement tout tirer de sa tète. L’épopée nationale est à mon sens quelque chose de saint, comme la religion des .Noie I. ancêtres, c’est une sorte de Capitole pour la nation, qui enflammera dans les âges à venir le courage et la vertu.

Pourquoi donc n'en avons-nous pas? Ah I c'est que nous avons renoncé aux sources d'où nous pouvions la tirer. Il faut deux choses pour l'épopée, les membre.s légendaires, ouvrage du génie national, le poète collecteur. Les premiers, nous les avions abondamment. Roland, Charlemagne, la Pucelle, autant de noyaux incomparables autour desquels se groupait tout cet ensemble d'héroïsme, de merveilleux, d'amour, de religion, d'idéal en un mot qui fait l'éix)|x;e. Ajoutez l'éloignement convenable. Mais le poète a manqué. Car ce poêle a besoin d'un langage formé; or, du temps où furent créées les légendes, on ne l'avait pas. Et quand on l'eut, on méprisait ces traditions respectables. Quel poète du temps de Louis XIV eût osé emprunter les membres de son poème à ce.s vieux cycles j>oétiques? Soyez sur (ju'uue bonne satire de Boileau, assaisonnée d'une tirade dans VArl poétique, eût üincé de la bonne sorte ce poète ignorant.

Qui df tant de héros alla chercher liolami.

Et quand au xvni' siècle, le [>oète du jour voulut traiter le plus pur, le plus ravissant, j'ajouterai le plus original et le plus unique de

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

ces sujeis, la Pucelle, il ne sut que l'humecter de sa bave. Ah 1 infâme ! et sans cela nous eussions eu un poème qui n'eût ressemblé à aucun autre, un poème qui eût chanté une héroïne, etc... Ce qui est tout à fait neuf et beau.

Mais on ne songe pas assez qu'en tout cela Note 2. l'homme est i^eu de chose, et l'humanité est tout. Le collecteur même

n'est pas en une telle œuvre un personnage de grande apparence. 11 s'efface. Et les auteurs des fragments légendaires, ils sont presque toujours inconnus. Ah! que cela est significatif! Les érudits regrettent beaucoup qu'on ne sache pas leur nom en toutes lettres et syllabes, leur pays, leur condition, s'ils étaient mariés ou non, riches ou pauvres, etc. En vérité, j'en serais fâché parce qu'alors on dirait très positivement l'Iliade d'Homère, le Roland de Turol, etc. Ce qui serait surtout insupportable, si ces poèmes étaient piorfaitement délimités, et qu'on Note 3. pût dire : » Turol composa telle année un poème de quatre mille vers. » Alors on attribuerait ces poèmes à un homme, et cet homme y a été pour si peu. Ce serait une fausseté historique. C'est l'esprit rie la nation, son génie, si l'on veut, qui est le véritable auteur. Le poète n'est que l'écho harmonieux, je dirais presque le scribe qui

écrit SOUS la dictée du peuple, qui lui raconte de Note 4. toutes parts ses beaux rêves. Et comme toutes ces poésies primitives se ressemblent! (Elles ont souvent d'abord la forme de l'ode. Car la forme épique est particulière à la Grèce. Ossian, nos Note 5. troubadours, les chants primitifs hébreux sont lyriques.) Comparez, par exemple, le chant des Escualdunac' sur leur victoire à Roncevaux; c'est absolument le cantique de Débora, pour le dramatique, l'enthousiasme, etc. En vérité, j'aurais Notes6et7. presque envie de prendre ces poésies primitives comparées pour sujet de ma thèse. Hébreux, Francs, Germains, Grecs, Scandinaves, Indiens, etc., etc. Les Romains sont les plus pauvres; car peu de nations ont moins de chants à leur berceau; il n'y a que des prêtres, des soldats, des magistrats. La légende même n'est pas héroïque.

1. Les Escualdunac sont les Basques, et Renan fait allusion au chant d'Altabiscar, poème en langue basque, qui célèbre la défaite infligée par les Basques en 778 à Charlemagne. On a cru longtemps à l'authenticité de ce |)oéme, qui était censé avoir été composé (leu après 778. Il a servi A étayer les idées de Wolf et de Uerder sur la « poésie primitive », et Victor Hugo y a pris plusieurs traits du début d'Aymerillot. Far malheur, ce chant d'Altabiscar est une mystification de l'époque romantique, de la même espèce que les faux de Mérimée et de Hersart de la Villemarqué. L'auteur du chant des Escualdunac était Garay de Monglave, qui le composa en 1828; la supercherie fut démontrée en 1866 par J.-F. Bladé. (.Note de .M. Bédicr.)

UTILE A BEAUCOUI* DE CHOSES

Il y a des traits de courage héroïque, mais prosaïque; Décius môme n'est pas épique, et Scipion, etc., le malheureux Silius' l'a prouvé.

J'ai désormais mes idées arrêtées sur le développement de la littérature française au xvi'et au XVII' siècle, et je regrette qu'en se polissant pour la forme, elle ait rejeté la tradition où seulement elle pouvait puiser force, vie et surtout sainteté. 'Voyez, notre littérature n'a rien de saint; elle est une affaire de salon, de coterie, d'académie, elle rit, plaisante, niaise, fait des phrases. Mais la conception haute des choses, Homère et la Bible, Hamann et Gœthe, Ilerder et Roland, le vrai, le haut, le beau où l'on ne pense pas au ridicule, où sont- ils? Le saint nous manque; car tout est plâtrage, travail individuel, on réfléchit, on se Note 8. bat les flancs, Boileau s'e.\citant à l'enthousiasme pour l'ode sur la prise de Namur, Voltaire, Fontenelle, etc., et le Dieu, où est-il?

Ne croyez pas que j'entende l'Apollon classique. J'entends l'Apollon d'Homère.

/. — L'épopée de Virgile n'est pas une de ces épopées natives, faites par le peuple. Ce n'est pas une épopée nationale, bien qu'elle ait pour sujet la nation. C'est une œuvre artificielle et individuelle.

CAHIERS DE JEL'NESSE

— O.V idecx sont merveilleusemenl d'accord avec celles de Ikrder. « La poésie n'esl pas la propriété individuelle de quelques hommes distingués, mais un don inné dans tous les peuples de. la terre. » (Cf. notice de madame de Carlovits, p. syi.j

3. — Même manière aussi d'envisager le poème national, épique si l'on veut. Une forme que se crée char/ue nation, pour lui représcnler l'idéal. C'est son Dieu, sa vertu, sa morale. Donc essentiellement religieuse et légendaire. (Cf. l'oés. hùbr. [Herder], p. t2.)

1. — Ixs airs nationaux non plus n'ont pas de noms d'auteur. Ils ont été faits par tous, modifiés par chacun, comme les rythmes des danses sauvages. C'est la nation s'exprimant en sons, comme en poésie la nation se peignant par des mots rythmés.

3. — Appliques les mêmes obseiTations à la composition fragmentaire, commune, sans nom d'auteur, des légendes du Renard, au moyen âge. (Cf. leçon de M. Gerusez sur ce .sujet.) Cette compo.silion e.st même plus frappante en lui que dans les autres,

puisque nous en possédons cinq ou six rédactions fort différentes. Lui, représente le côté satirique et rieur de la nation, car uiw nation ne se peint pas seulement jmr son côté moral, héroïque, épique; l'humanité a plusieurs faces; le sublime moral en est une; une autre, c'e.st rire et se moquer ; or toutes ces faces ont leur peinture dans la poésie primitive.

6. — Applvptez aussi ces idées aux poèmes arturiens. Cf. en mes notes ce. qu'en ont dit .MM. Ozanam et surtout Gerusez.

7. — (Cf. M. de Durante, I.itt. du xvm' siècle, p. 96 et suiv. Édit, de 1332. Cf. aussi M. Villemain, sviié' siècle, à pro/)os de la Henriade.)

UTILE A BF.AUCOÜI' DE CHOSES

8. — Voyes aussi la ressemblance dam la manière de Iraüer ces conceptions légendaires. Édition critique, Diaskevaste. (Cf. de his omnibus, notes du cours de .1/. Cerusez, passim dans les notes du cours du vendredi et de l'explication des textes, le samedi.)

Voyez l'accord parfait de ces idées avec celles de M. Fauriel. (Cf. l'article de M. Ozanam, pp. 12 et suie.) Rappi-ocher des exemples susdits l'épopt'e espagnole du Cid. (Cf. l'article d'Ozanam, pp. 22 et 28.)

Voir n° 13.

Singulière époque que la fin du xviii* siècle (1760-1789). Ce qui m'y frappe surtout, c'est que le siècle se censure lui-même, se porte avec une incroyable activité à ce qui est son contraire. Le grand seigneur n'aime à entendre parler que de bienfaisance, de soin du peuple, etc. (Cf. le tableau de M. Michelet dans son Prc-

ci.s, et notes de M. de Loménie, sur l'impression que produisit Figaro. Ce dernier fait est caractéristique.)

Rien ne prouve mieux combien la Grèce avait le sens du fini et manquait profondément de celui de l'infini, que la conception de ses dieux, limités, finis de toutes parts, supérieurs les uns aux autres.

CAHIEItS DE JEU.VESSE.

ayant des spécialités, des départements à part, et Jupiter même comme un grand suzerain, mais lui-même ayant ses limites, ayant des avantageJi, mais rien que cela. 'Rapprochez de cela le Dieu de Job et des Psaumes.

Peut-être que ceux qui prennent le moral à plein et catégoriquement en absolu n'embrassent qu'une forme transitoire, qui tend à se transformer en une autre plus avancée, dont nous n'avons pas d'idée. 11 y aura eu alors nécessité d'une transition, et les futurs nous jugeront comme placés de force dans l'alternative ou de se reculer sur le cher passé, ou de se tenir en un vide affreux. On donnera alors raison et tort sur un point aux hommes spéculativement moraux et immoraux (les pratiquement immoraux seront toujours horribles, infâmes, haïssables); mais on aimera et exaltera les moraux, l'intérêt se déversera sur eux, d'autant plus que de beaucoup ils auront été le plus près de la forme d'alors, ou de la vérité plus avancée. C'est pourquoi, sainte morale, je t'aime, je t'embrasse. Ah! mon cœur sera toujours pour toi, quand mon esprit te répu-

(lierait, ce qu'il ne fera pas. Je serai pur, bon, aimant, chaste comme tant de belles âmes que lu as formées et épurées. Que mon âme, à les voir en moi-même, s'exalte! .\h! elles me font aimer encore l'humanité. Ma mère et ma S(jeur, que j'aime comme un enfant, épureront ma vie. Car l'amour est vraiment pour le cœur ce que la science est pour [resj)ril], il le forme, l'élève, l'agrandit, c'est son éducation.

La théorie des .songes fournil une frapjjanle confirmation du système de Maine de Biran, sur le moi résidant dans la volonté. — En effet, je prends pour accordée la théorie de Dugald Stewart sur les songes et le sommeil, en sorte que le sommeil plus ou moins complet ne serait qu'un retrait plus ou moins complet de la volonté. Ceci posé, ob.servez que la conscience dans le sommeil est exactement en raison inverse de la profondeur du sommeil, laquelle est elle-même en raison inverse du reste de la volonté. Donc la conscience du moi est en raison directe de la volonté, et, quand la volonté cesse entièrement, le moi cesse entièrement.

CAHIERS UK JEUNESSE.

Hien ne prouve mieux la théorie de Dugald Stewart sur les songes que ce fait qu'il a, je crois, omis, quoiqu'il le suppose, à savoir qu'après un sommeil profond les idées se rattachent immédiatement à celles de la veille et cela de degré à degré, en raison inverse, au lieu qu'après un sommeil léger, on est sur un tout autre terrain. C'est qu'on a marché durant le sommeil. Les pensées ont suivi leur filière, et on se trouve loin d'où l'on était en partant.

Pourquoi Dugald Stewart n'a-t-il pas résolu aussi la difficulté grave qu'il se pose contre sa théorie, difficulté tirée de la mémoire des songes, laquelle suppose attention, et par conséquent volonté? Cette mémoire n'a lieu qu'après le sommeil partiel, car après le .sommeil complet, bien que très probablement il y ait eu des songes, il n'en reste aucun souvenir. Cæ fait concorde merveilleusement avec la théorie. Car là où il y a un reste de volonté, il y a un reste de souvenir, là

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

OÙ il y a oblitération complète de la volonté, il ne reste nul souvenir. On eût dû môme le conclure a priori de l'hypothèse. Cette réponse me paraît pourtant si simple qu'il est évident que Stewart l'eût donnée. Je suis fâché de n'avoir pas le texte sous les yeux, pour y voir de plus près.

Envisagée à un certain point de vue, la mythologie antique est belle et pure. Elle n'est que la consécration allégorisée de tout ce qu'il y a dans la vie de l'homme de suave et de saint. C'est un énoncé poétique de belles vérités morales. Par exemple, Jupiter Xénius, Vesla = 'Ecrîa = le foyer domestique, le feu, auquel on rendait hommage par une libation avant le repas. (Cf. Virgile, le morceau sur l'origine de Phalerne.) C'était l'expression poétique et concrète de deux beaux sentiments de l'homme, la religion de l'étranger et du suppliant, la religion du foyer domestique. Ainsi entendu, il y aurait peu de religions plus pures de toute concrétion, n'étant chargée d'aucune révélation, ne se composant que du culte de ce que la nature de l'homme élève et sanctifie.

CAHIKIIS DE JEUNESSE.

Mon Dieu ! que la critique littéraire est petite qui admire trop l'homme et pas assez les choses et riiumanilé dans les (puvres littéraires. On veut toujours faire la jiart de l'individu, et chercher ce qui est de lui, tellement que s'il a tout reçu de l'humanité, on lui refuse le mérite. Ah! que m'importe le mérite de l'homme! le vrai mérite est que cela me peint les choses et Dieu. (îœtho et Herder sentaient bien cela dans leur discussion sur Ovide. (Cf. Notes sur Herder en tète de la traduction de la Poésie des Hébreux, par madame de Carlowilz.) Voyez aussi dans le second Faust la scène d'Homunculus, où la différence des Grecs et des romantiques est mise supérieurement dans les idées *les peuj)les. Homère, par exemi)l(i, où est son mérite'? Dans une diction belle et harmonieuse, [)eut-ètrc, mais celui-là m'importe peu; le beau est dans ces p(.'inturcs cycliques du monde, formes si belles de l'humanité. Là est le vrai beau, et celui-là n'est pas du poète. Ovide de même. .\h! malheureux rhéteurs qui allez aux mots et à l'artificiel !

UTILE A BF.AUCoU1- DE CHOSES

M. Ozanam a parfaitement développé dans sa leçon d'aujourd'hui, ce c|ue je disais (n“ I et 4) sur la création des poèmes nationaux. Arthur et Merlin sont des exemples absolument analogues à Roland. — Il a aussi parfaitement mis au jour le caractère fondamental de ce genre de littérature, c'est d'être tout national; une nation qui s'y peint, qui fait elle-même spontanément son portrait. Comparez la (X>mposition de ces œuvres par exemple à celle d'un ouvrage de Fontenelle, vous serez frappé sûrement du caractère tout individuel qui frappe; d'un cùté, un homme fait tout; de l'autre, une nation fait tout; aussi l'homme se met-il avec une juste modestie de a'ité.

Voir II” 22.

Le principe littéraire de M. Saint-Marc-Girardin, qu’il répète sans cesse dans scs leçons et ses ouvrages, à savoir la prééminence de l’émotion dans toute œuvre littéraire, ou plutôt l’unique

valeur de l’émotion, est faux en tant que partiel. Car il y a encore une autre loi des œuvres littéraires, à savoir l’intérêt, fort distinct de l’émotion. Ainsi il est certain que le théâtre antique émeut tout autant que le théiUre moderne, mais il intéresse moins, à cause de son extrême simplicité. Ainsi se résout la question par un sage éclectisme. I^aharpe a raison en un sens, et M. Saint-Marc en un autre.

On se contente d’ordinaire dans la biographie des grands hommes d’écrire leur vie terrestre, mais il faudrait d’ordinaire y ajouter une autre vie, bien plus intéressante encore, dans le point de vue de l’humanité. C’est leur vie d’outretombe, leur influence sur le monde, leurs diverses fortunes, le tour qu’ils ont donné aux esprits, le fanatisme enthousiaste ou hostile qu’ils ont inspiré, le mouvement qu’aux diverses époques leurs écrits ont donné à la pensée. Ainsi par exemple, Platon, Aristote, saint Augustin, Descartes. — Les chrétiens ont bien compris cela qui disent que toute l’histoire de l’figlise est l’histoire de Jésus- Christ continuée. C’est très vrai, quoique quel-

quefois on ait été bien loin de l’auteur premier. Mais le genre était là.

Remarquez que la pauvre théologie moderne est tout à fait éclectique. Rappelez-vous-en les types, M. Icard, M. Carrière, etc.

Quelle était leur méthode? chercher de nouvelles hypothèses comme Suarès, etc? Non. Il semble que le temps en soit passé, et que la lutte soit close; mais c'est combiner, modiüer ces hypothèses l'une par l'autre, prendre des milieux en homme sage qui pèse tout et prend garde de s'attacher à telle ou telle école. N'est-ce pas exactement la manière de nos éclectiques, proclamant qu'il ne s'agit plus de créer de nouvelles hypothèses, mais de travailler sur les anciennes? De part et d'autre en un mot, le forgeur de nouveaux systèmes serait mal vu, à moins que ce système n'ait pour objet que quelque questioncule peu importante.

Le fait de ce peuple juif, tout sacré, ne pensant, ne vivant que par Jéhova, mêlant Jéhova à

CAIIIRRS DK JEUNKSSK.

tout, et cela sans aucun spiritualisme ou mysticisme, mais par ce concept simple qui attribue tout à Dieu, et le voit comme cause de tout, serait inexplicable sans le peuple arabe, et ce qu'il est encore aujourd'hui. Mais là c'est identiquement le même fait. Toujours Dieu fait tout, Dieu précède tout, la religion embrasse tout. C'est donc là un caractère de race et de climat. Par exemple cette habitude de ne jamais nommer Dieu, sans la doxologie, etc., etc. Là e.st aussi le no-ud du rabbinisme et du mahométisme, nœud qui est fort étroit. Le ton des moralistes arabes est absolument celui des rabbins, sauf le bon sens que ceux-ci n'oht pas.

Comme le beau dans la poésie hébraïque a une forme tout à part ! Elle n'est pas dans un ensemble produisant un effet, mais dans un trait vif, sublime en lui-même, une image admirable et qui ravit prise à part. Par exemple Jérémie, ch. IV ; les deux ver-

sets Id et lî) sont incomparables, présentent une sublime [et] ravissante image. Mais c'est en eux-mêmes.

UTILK A ItEAfCOUP DE CHOSES.

Il y il mie foule de fail.s dans la nature qui semblent indiquer volonté et choix dans la nature inorganique ou végétale, pai‘ exemide l'électricité prenant le plus court chemin, la plante se dirigeant vers la lumière, vers l'eau, vers la terre, etc. (l'arbre sur le rocher, comment savait-il qu'il y avait terre près de lui ?). Expliquer cela par une volonté animale, c'est peu probable. Il semblerait donc qu'on serait amené à considérer le choix animal comme un résultat de lois telles que celles qui gouvernent la plante et l'inorganique. Cela rapprocherait de l'unité et n'avilirait pas, si au lieu d'abaisser le premier au second, on élève le second au premier.

J'ai observé ce soir de curieux faits de songe. M'étant couché préoccupé de mes pensées de grammaire hébraïque, et après m'être fixé, comme cela m'arrive souvent, deux ou trois choses (jue je devais écrire le lendemain matin sur mes memorialia, mon sommeil en fut tout rempli. Je com-

binais des shevas. des daguesch', je découvrais des règles nouvelles, je me les marquais encore bien distinctement pour les écrire le lendemain matin ; je m'éveille, car mon sommeil était fort léger, Ifs pewiées plus falicpiées (pC elles ne rauraienl été après des heures de tramil. (Ceci est le fait important pour l'explication scientifique.) Je cherche à me rappeler ces règles si précises, que je voulais écrire le lendemain, impossible; ce n'étaient que des formes des choses qui m'occupaient. Pareille chose m'est souvent arrivée pour les mathématiques. Je découvrais en rêvant

la solution d'un problème, une démonstration; au réveil, je n'en puis découvrir la suite; ce n'était rien de logique. Autre remarque importante : c'est que ce premier sommeil me parut immensément long; lorsque je me réveillai, je croyais être tard à me lever; je regarde, tout est obscur. J'entends sonner une heure et je m'étais couché à onze heures et demie. Ce dernier fait est encore de la plus haute importance ; je n'ai pas besoin de dire combien ces faits confirment ma théorie qui est celle de Dugald Stewart sur le sommeil et les songes. — Cf. ma lettre à M. Carnier sur la mesure de l'étendue, etc.

Points diacritiques en hébreu

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

Fait de la critique hellénistique tout analogue à un autre tout semblable de la philologie grecque. C'est le recueil de gnomiques, vers sentencieux, extraits de grands poètes, tragiques surtout, et auxquels on faisait quelques petites variantes, qui s'introduisent ensuite dans le texte premier. Rapprochez cela du fait tout semblable des citations liturgiques des versets de la Bible, qui a introduit bien des variantes. Par exemple, dans les bénédictions de Moïse, regnavii n li<jno, etc. Cf. note M. Rossignol ad Oresiem, Eurip., vers 28‘i et 309, etc.

M. Gerusez vient d'expliquer merveilleusement en sa séance d'aujourd'hui, par de nombreux Note, exemples, mes idées des numéros 1 , 4, etc. ; comment dans nos vieilles légendes héroïques étaient les germes d'une vraie poésie nationale, par suite

négligés et restés dans le domaine du vulgaire, qui, lui, n'abjure jamais sa nationalité, mais qui

décolore et trivialise ce qu'on lui laisse. Ainsi les quatre fils d'Aymon, Ogier devenu le valet de caries, tombant dans la bibliothèque bleue, tandis que les grands esprits vont chercher leur inspiration dans la mythologie païenne. Oui, ce fut malheureu.x, mais ce fut nécessaire ! (Voir supra n'" 1, 4, etc.)

hrons sur le poème de Gérard de Vienne, Emerij de \a /'bonne et ies f/nal/'e fils d'.Upnon. Cf. h:i'c.

Rien ne prouve mieux combien les chrétiens au moyen ûge sentaient la supériorité des Sarrasins pour la civilisation matérielle que les récits merveilleux qu'ils en faisaient, et les travaux qu'ils leur attribuaient. Voyez par exemple la mise en scène du poème d'Emery de Narbonne, les choses fantastiques qu'on leur attribue. Il y a là vingt mille Turcs, c'est tout dire, on les suppose presque invulnérables. Puis trois souterrains qui vont jusqu'à Saragosse et Orange, etc. On ne craint pas de leur attribuer les choses les plus merveilleuses, car on les croit capables de tout. 11 est vrai que l'éloignement et la vague connaissance, joints aux récits grossissants de ceux qui faisaient

le voyage d'Orient et qui devaient forcément rapporter de l'extraordinaire, purent contribuer à cette opinion, autant peut-être que la réalité. Il y a dans cette question historique, un nœud psychologique fort délicat, et c'est un exemple de la nécessité pour l'histoire de la fine psychologie.

Je repousse entièrement ce point de vue qui blême comme oisifs tous ceux qui ne se mêlent pas à la vie active, ne fou! rien, comme on dit, pourvu (|u'ils spéculent et contemplent. On reproche par exemple aux ordres monastiques de favoriser l'indolence et la paresse. Il faut s'entendre. Embrasser une vie tranquille pour ne rien faire, ou jK)ur faire des choses qui ne sont pas travail est honteux sans doute. Mais mépriser le travail pour s'élever aux choses d'en haut, pour contempler, c'est s'ennoblir. A bas les manœuvres 1 Soyez, il est vrai, plutôt maçon, si c'est votre talent. Mais c'est triste tout de même d'être maçon. Or tous ceux-là sont maçons qui ne contemplent pas, banquiez's, mécaniciens, industriels, etc., tous en un mot excepté les -savants, les philosophes, les poètes, les fzenseurs, et l'homme

moral et pur, qui sent. Car un beau sentiment vaut une belle pensée. Revenons donc aux moines. L'institution fut sublime, et la philosophie la désirera toujours. Saint Benoît à ses yeux est bien au-dessus de tous les industriels modernes, qui appellent cela mort de la société. Pour la pensée, saint Benoît est au ciel, et l'industriel dans la boue. Après cela, vinrent les hommes; des paresseux, pour bien dormir et bien manger, s'en mêlèrent, et ne firent rien, et ne spéculèrent pas. Oh ! ceux-là sont dégoûtants, mais que me font-ils? Ils ne sont pas de ma casle. — Tous ceux-là sont de ma caste qui ont creusé le supérieur, sous quelque forme que ce soit. On est .sot aujourd'hui : on n'apprécie ces institutions que par leurs services matériels, leurs défrichements, par exemple. Idiot, ne vois -tu pas que ceci pour eux n'était rien, ils faisaient cela accidentellement, sans l'avoir [lour but, parce qu'il fallait faire quelque chose; et d'ailleurs en soi, c'est peu de chose.

Un des traits caractéristiques de La Fontaine, qui le distinguent et lui font un rôle tout à part

Digilizia bxCîpogle

ITILE A BEAUCOUP DE CHOSES

dans la littérature du siècle de Louis XIV, c'est que lui se rattache aux vieux auteurs français, il est fils des conteurs et pour le fond et pour le style. Voyez sa sédulité à recueillir les vieux mots et vieux proverbes, provinciaux, gascons, picards. Il n'est pas, lui, exclusivement de la cour, comme Racine, etc. Il est Champenois, vieux provincial, il regrette les vieux mots français, comme eugeigner, etc. 11 se rattache à la vraie tradition de la littérature française, tandis que les autres vont se fourvoyer en Grèce ou à Rome. C'est le fils du vieux Renard.

Aussi il est remarquable qu'il n'obtint rien de Louis XIV, et que Boileau n'en a pas fait une seule fois mention. Il n'était pas de leur espèce.

11 y a, il faut l'avouer, dans nos vieilles épopées romantiques, des choses qui font rire, qui ne paraissent pas dignes, des épithètes de remplissage, etc. Mais en vérité, Homère en a bien plus, voyez ses choses risibles, ses grossièretés, ses formules de remplissage aussi. — Pourquoi pardonner tout d'un côté, et ne rien pardonner de l'autre? Mais en vérité, il n'y a rien à par-

donner d'aucun côté, car ce ne sont pas des fautes, et Dieu nous garde de les regretter. (>e sont [des] empreintes de a vraie et spontanée nature qui rendent le tableau vrai et original. Par e.- Nomple, l'épisode du mannequin d'Ogior, cpii se retrouve tex-

tuellement dans la légend(! de Carcassonne. (Cf. Iliiil. (IrsCmiii. roui re les Albi(j., par le P. Langlois.) C'est de l'Arioste. Mais l'histoire d'üuTi; ressemble-l-elle moins à un conte pour rire? Ces vieux simples aiment un certain rire. Voir les contes arabes. (Cf. n" .'18.)

Celte Méditerranée a eu un singulier rôle dans le monde, et quand tout le monde .sera en jeu, on en parlera avec beaucoup d'intérôt. Placée là, entre toutes les nations vivantes du monde antique, sillonnée jiar leurs vaisseaux qui ne croyaient pas sortir de chez eux, tant qu'ils ne franchissaient pas ses limites, c'était une espèce de lac au milieu du monde d'alors; ajoutez que par .ses nombreuses découpures, scs lies variées, elle semblait faite exprès pour délimiter les nationalités et mouler le monde si découpé d'alors. — Comment un fait purement matériel

peut avoir influence sur tout un développement de l'esprit. Que de choses ont tenu à l'existence de cette mer, et l'existence de cette mer n'a peut-être tenu qu'à tel petit fait de telle période géologique, perdu dans la nuit des âges O cunabula mundi ! Quel sujet de réflexion que ces époques reculées où sourdement et sans témoin se préparaient les destinées de l'humanité avant qu'elle existât ! Les faits les plus importants de son histoire se sont passés alors.

Le christianisme, en s'introduisant chez tes peuples celtiques, éprouva peu de persécutions, mais il eut à lutter contre la mauvaise humeur des bardes, des guerriers, des prêtres, des hommes durs de l'ancien système qui réagissaient vivement contre ces chanteurs de psaumes doux et humbles. Ce fait se peint mer-

veilleusement dans les chants des anciens bardes, dans les colloques de Merlin et de Colomban, d'Ossian et de saint Patrice. Les deux conversations avec saint Patrice sont très caractéristiques. 11 se passa alors un fait tout analogue à celui que j'ai toujours vu le christianisme dévot produire sur les esprits forts, les

hommes durs : ils croient y voir du féminin, ces moines piir leur pliant froissent leur raideur, cet habit blanc, cet air simple et calme les exaspère; et pourtant ils voudraient bien, mais ils craignent le féminin.

Le XIX' siècle peut réellement être considéré comme la réaction du xviii', mais en trois sens divers, que les réagisseurs se sont partagés ; car nul n'a réagi dans tous les sens à la fois. 1“ Réaction philosophique, Royer-Collard, Maine de Biran, JoulTroy, Cousin; — 2" Réaction religieuse : de Maistre, de Ronald, de Lamennais; — 3“ littéraire ; madame de Staël, Chateaubriand.

On aura beau faire, les conceptions matérielles de notre poésie seront toujours moins belles que celles des Grecs, et cela tient même à notre climat, qui fait grelotter, qui fait rester chez soi. Ceci s'applique surtout à l'Allemagne. Ainsi quand Goethe dans Faunt a voulu lutter de conception (Cf. la scène d'Homunculus), il a été obligé

de se jeter dans le laid, qui, il est vrai, ne manque pas de beauté, mais qui enfin est le laid. Méphistophélès et ce qu'il aime sont tout germaniques. — >'on, ne luttons pas avec eux sur ce point; nous n'en avons pas besoin; nous avons l'intérieur, le cœur,

l'âme, l'esprit, la science, la philosophie, la vraie science de l'intérieur. Je parle surtout de la Germanie. Gar elle seule est originale. La France est ou germanique ou grecijue; et en tant que germanique, elle vaut peu.

11 ne faut pas confondre la littérature sponlanèr primitive, dont je jiarlais dans plusieurs numéros précédents, avec la littérature populaire, qui s'implante bien sur celle-là, mais qui lui est postérieure, et suppose toujours comme contre-partie une grande littérature réfléchie. Ainsi les quatre lils d'Ajmon appartiennent d'abord à la littérature primitive, et sont ensuite tombés dans la littérature populaire. Celle-ci tient ferme aux vieilles traditions : car là elle trouve son semblable. Les quatre fils d'Aymon, sous leur forme populaire, délecteront les villages bien plus que \'An(lroma(pie de Racine. Exemple de cette littérature populaire,

CAIIIKIIS DE JEUNESSE.

nos canli(|ucs de Marseille, nos chansons populaires. Ce n'esl plus le primitif. Roland était bien populaire, mais il était héroïque, et maintenant le populaire n'est plus héroïque. Gela ne veut pas dire que la littérature populaire elle-même soit sans valeur. Non, elle hérite de plusieurs parcelles des beautés du primitif.

« Dans le cas où je ne pouvais être de leur avis, dit Herder, fai élé du mien. » Inimitable naïveté. (Préf. de la Porsie des Ilébreuj-, p. G, édit. Carlowitz.)

Nulle part on ne sent mieux l'opposition des deux faces de l'esprit humain : science et esthétique, que dans leur manière d'envisager et de chercher leurobjet dans le corps humain. L'es-

théticien (artiste ou poète) le considérant dans son tout, dans sa vie avec ses couleurs, et y cherchant le beau sous le sensible. — Le savant le prenant hideux, puant, le découpant et cherchant le vrai dans ses muscles et ses tendons. Le sensible est

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES. U'

ici hideux, mais il y a du vrai, donc du beau; il cherche le beau sous le vrai, beau plus caché, mais réel. Voyez aussi l'opposition de deux méthodes, synthétique du premier point de vue, et analytique du second. Von qu'il n'y ait aussi un beau scientifique synthétique, mais on s'en est occupé trop peu. Il y aurait une science du corps humain en général, du monde en général, mais on ne s'en occupe pas.

Cf. Sénè[]., Epist., oS. — Vous y trouverez expliquées avec une merveilleuse clarté, comme en citation de Platon, mes idées sur la substantialité des corps. En vérité, je croyais n'être que de l'avis de Leibnitz, et voilà que je suis de celui de Platon. — Je comprends maintenant ces axiomes, que ce qui passe ne mérite pas le nom d'être, etc. Cela est vrai, si on entend par là la substance, car toute substance est éternelle et identique. Ce sont mes principes. — Voici en somme comme je conçois le monde. .Assimilons la substance universelle foncière à l'espace, supposons l'espace découpé par de petites cloisons qui y forment d'innombrables petits espaces

150 CAIlIEnS DE JEUNESSE.

cubiques remplis tous par celle substance, ou si vous vcjulez, assimiicz-la à la mer, et supposez ces compartiments pleins d'eau; alors il n'y aura qu'un espace et qu'une mer, et pourtant il y aura indiridtix, limitant une jjartie de la substance générale, le

déterminant, et lui faisant dire : Moi. — r.'est l'idée de Spinoza, la bouteille dans la mer. On pourrait aussi admettre que ces délimitations renfermeraient plus ou moins d'étres, .qu'elles seraient jilus ou moins délimitées, et qu'enlin certaines parties seraient comme c.rf/mvjijanlcs, en dehors des limites, entre leur contour extérieur et n'ayant d'autres limites que celles des êtres environnants, comme les vides compris dans les piles de boulets. Ce .serait la substance ayant à peine conscience d'elle-mème, la matière par exenq)le. Car les compartiments seraient de formes diverses, et par ces formes diverses de propriétés dilTérentes, ainsi l'être étant réparti symétriquement, dans un moule sphérique, ce devra être un être calme et équilibré; dans un moule pyramidal, au contraire, l'équilibre ne sera j>as aussi parfait : ce sera un être à activité inquiète, l'homme par exemple.

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

3ij.

11 semble que les poésies primitives des deux souches indo-germaniques et sémitiques aient pris à part comme deux formes difl'érentes, et il faut avouer que la distinction de langue et la communauté de langue dans l'intérieur du groupe n'est pas leur seul trait spécifiant : le tour de leur littérature n'est pas moins distinct. Les Sémites ne conçoivent pas la forme épique, leurs premiers chants sont sans action, sans récits; leur forme est la lyrique. Tous les Indo-Germains, au contraire, ont chanté par des faits, non seulement nos Occidentaux, mais les Orientaux. Les poèmes épiques de l'Inde, le Mahabharata, etc., le poème épique des Persans, Homère, les Niebelungcn, Roland et nos anciens poèmes, etc. Ce n'est donc pas là une spécification d'Orient et

d'Occident, mais une spécification de race. Tout est ainsi fait au monde des causes qui se croisent; il faut suivre le fil de chacune.

M. Sainte-Beuve, au commencement de son

portrait littéraire de Molière, a parfaitement senti selon moi le caractère de la littérature latine, toute d'emprunt, d'imitation; rien d'original, de national; c'est la littérature classique Française. Elle est type pour moi de la littérature réflécliie, c'est une vraie litlérature, et ses auteurs sont des littérateurs, littérateurs dégoût et d'étude, comme dit M. Sainte-Beuve; on dira de tous les littérateurs latins qu'ils ont du goût, et on ne songera pas à le dire d'Homère, non qu'il n'ait pas de goût, mais il a bien autre chose. C'est, comme disent les théologiens, la nature divine qui efface tellement la nature humaine, (ju'il n'en est plus question, quoiqu'elle existe dans l'homme- Dieu.

Comme ces vieux magnifiques symbolismes se déforment en passant à nos ûges où ils ne sont plus de .saison en tant (ju'ohjets de conviction littérale 1 Par exemple, ces vieilles lois d'abstinence d'animaux assommés, de sang, etc., c'est fort beau, très moral ; c'est l'éducation humaine de l'humanité, il ne faut pas s'en moquer, et maintenant quel est le résultat de ces institutions mer-

Digilized by Cooglc

veilleuses jadis ? C'est de faire qu'il faudra pour telle classe un boucher particulier, qui tue d'une certaine façon. Voilà comme la plus belle conception devient dans la conception matérialisante,

pétrifiante des religionnaires, une pure affaire d'abattoir ou de cuisine.

Babrius, fable 1 1 ; une idée toute analogue à la circonstance des renards dans lemythedeSamson.

Dans l'état actuel de la société, le public possède, et souvent loue aux individus. En pou.ssant cette conception, j'arrive à concevoir comme possible un état où le public posséderait tout, et où les individus ne seraient que locataires. La richesse serait possible, ce ne serait pas la communauté absolue, mais le public aurait l'arbitrage. Cet état est possible non seulement en lui - même, mais encore quant à son établissement. Car le public étant plus riche que tous les particuliers, arriverait facilement, au jour où fantaisie lui en prendrait, à déposséder graduellement et sans violence les particuliers.

CAIIIEnS DF. JEUNESSE.

loi

Les Iravuuj; d'Horcule me sembleiil le myllie le plus significatif de fantiquité. Et d'abord cette forme démonstrative de travaux est inimitablement cai'actéristique, outre que leur contenu est très diaphane, i>ar exemple la corne arrachée à Achéloüs devient la corne d'abondance, d'où sortent fruits et fleurs. Rien ne jjeint mieux que ces douze travaux la lutte primitive de l'humanité contre la nature, hydres, marais, oiseaux du lac Stymphale, sanglier de Galydon, ours de Némée, etc., et le mérite qu'elle attachait à ses premières victoires ; c'est elle qui est Hercule, avec ses forces et ses faiblesses, pleurant auprès d'une femme, grandissant par les peines; un Dieu ennemi l'y expose, elle en profite

pour se grandir et se fortifier. Elle étouffe les serpents qui doivent la piquer à mort.

Comme les partis politiques et religieux font commettre de singulières contradictions et plier à tous sens une chose qui est en effet pliable à tous sens! Par exemple, les Jésuites seraient les

plus libéraux d'opinion, leur cause s'identifierait avec la liberté qu'on les détesterait. Le clergé de même. On plaidera contre eux la cause de la force et de la répression. On criera au scandale, à la révolte, à l'infraction des lois de l'État. Et demain ce scandalisé se révoltera. Et que dirait-on, s'ils s'avisaient de prêcher la soumission aveugle? On sera scandalisé qu'ils attaquent M. Dupin, l'Université, et demain on fera un libelle contre ceux-ci. Au fond, il y a bien une certaine logique dirigeante en tout cela; on hait le système, mais on hait encore plus le jésuitisme, et on se laisse alors [aller] comme enfants à ces deux tendances, qu'on n'est pas a.ssez fort pour gouverner. Les petits esprits qui se tourmentent de politique .sont comme cela, dupes d'eux-mêmes, croyant se gouverner par raison, quand ils sont jouets d'une perpétuelle piperic. Pauvres gens ! qu'ils sont bêles ! Je ne parle pas de ceux qui sont en haut de la roue; car ceux-là font aussi marcher le monde. Cf. en spécimen les brochures publiées contre M. Cormenin en LSi-'i.

Grave erreur qu'a commise aujourd'hui M. Bar-

Uiélemy-Saint-Hilaire, de prétendre qu'il y a des sciences qui n'ont pour but que de contenter la curiosité et l'utilité. Non, il n'y en a pas de telles; toutes sont philosophiques, l'esprit philosophique ne saurait marcher sans toutes, toutes révèlent une face

du monde. Et sans cela, il ne faudrait pas les étudier. S'il y en a une qui ne soit que rnrieuxe et ulilr, je déclare que je ne l'étudierai pas. Mais heureusement il n'y en a pas, pas même le blason. En quoi telle dissertation sur tel mot grec importe-t-elle à la philosophie'? Voici : la connaissance exacte des mots grecs est nécessaire pour la connaissance du grec; la connaissance du grec, qui niera qu'elle importe à la philosophie'? — Et une dissertation sur tel mot thibétain? La connaissance du thibétain est utile et pour nous faire connaître les productions littéraires de cette nation, une des facettes du monde, et puis pour la linguistique générale. Or la .science des langues ne peut s'établir que jiar des détails. A bas les à-peu-près ! Le philosophe ne dérogera jias à .sa dignité en lisant un tel mémoire, je le fais et je le ferai.

Voir 11° f.ï.

tTILE A BEAUCOL'P DF. CHO.SFS.

On dit souvent (M. Barthélemy Saint-Hilaire et M. Garnier entre autres) : Spinoza a défini la substance de telle manière, il était libre, Leibnitz, de môme. Seulement leurs conséquences ne seront qu'hypothétiques à leur définition de mots. C'est faux; ce n'est pas là un objet de définitions de mots. Nous avons ^l'idée réelle, déterminée, que nous ne faisons pas, que nous décrivons, des substances; nos définitions, et nos grands hommes l'entendaient, vont à dire ce qu'est cette idée, à la représenter, et non à donner une appellation à tel produit artificiel de notre intelligence. Ne dites donc pas avec M. Garnier qu'on peut appeler substance ce qu'on veut. Non ; appelez substance ce que vous concevez comme substance, puis approfondissez la notion, et là trompez-vous ou ne vous trompez pas.

Spinoza s'est trompé, Leibnitz non ; mais il y avait matière à se tromper.

La critique de notre siècle a un ton singulièrement niais, en voulant jeter sur ses personnages

CAHIEItS DE JEUNESSE.

cti vernis bàtaid d'intérèl, qui fait croire le critique un tin et habile personnage, qui ne s'y laisse pas prendre, et qui est bien supérieur à celui cju'il critique. Voyez par exemple M. Sainte-Beuve, qui pourtant est si délicat. — Ce qu'il y a de pis, c'est que cela a passé en philosophie, et c'est le tour qui domine beaucoup de nos jeunes tètes philosophiques. Dans ces Vies, par exetrqile, qui doivent de ri^gle précéder les éditions. J'en excepte M.M. Damiron, Barthélemy-Sainl- Hilairc, tîarnier, vraiment gi'aves. — Et voyez comme les époques diverses prêtent diversement à cet intérêt. L;i en est la vanité; c'est de l'arbitraire, de la mode, de la sensation. Ah ! sérieux, sérieux ! La vie n'est pas de l'inlérêt, c'est du sérieux, de la morale, de la science. Oui, la littérature est vanité, si elle n'est que littérature. Mais elle est le bras droit du philosophe; alors elle n'est plus littérature, mais science et esthétique. .M. Sainte-Beuve me peint merveilleusement ce type de frivolité spirituelle, qui me fait passer une sorte de frisson amer par la poitrine. Il faut alors que je jtense à Socrate, et Jésus- Christ. Il y a en ces hommes un fonds de scepticisme. V'o^'ez par exemple le portrait de l^éonard fPorlraits lill., t. 11, p. d27), la dernière page, on

serait tenté de ne plus croire, et [de] regarder la vie d'une manière mondaine, la littérature aussi comme la vie, qui a sa ver-

deur, puis n'est plus bonne à rien. M. Sainte-Beuve fait même (juelque part la comparaison. Ah ! ce serait all'reux alors : à bas les littérateurs de salon, fades, imphilosophes ! — L'éternel seul a du prix. Et quelle est la ün |X)ur ces hommes? C'est ce que je cherche toujours avec anxiété. L'argent — la floraison — la gloriole, dont on sent la vanité, dont ils se moquent? Et quand ils prennent ce petit ton narquois, ne pensent-ils pas que dans vingt [ans] on dira bien pis d'eux? Et s'ils pensent à cela, comment [jeuvent-ils écrire? Ah! c'est pour le jour d'aujourd'hui. Célébrité de quelques années. Je fleurirai huit ans, puis adieu. Et quelle induction plus sûre à tirer du passé? Et on croit cela, et on vil! Ah! quelle vanité! Ces hommes en sont pétris. Non, si l'éternel vrai n'était pas là, je renoncerais à la culture intellectuelle, j'embrasserais la morale et le cœur, je me ferais bon et simple paysan. Deux ! Deux meiix I

Quel esprit, par exemple, peut être complet sans l'étude de la physique? l'eut-on sans cela

ICO CAHIERS DE JEUNESSE

avoir une idée complète des lois de la nature? C'est là leur merveilleuse acquisition. — Auparavant on voyait tout le monde fortuit et intentionnel ; c'est là le premier point de vue grossier; puis on conçoit du stable, mais on admet des dérogations fréquentes. C'est moins grossier, mais c'est grossier. Puis on atteint la loi de constance absolue. Quelle est, direz-vous, l'expérience physique qui la prouve? Aucune. Mais c'est le résultat de toutes, leur esprit, leur induction forcée.

Chacun chez soi ! Les traditions grecques étaient merveilleuses chez les Grecs. Mais leur imitation est sotte et insupportable chez nous. A quoi bon, je vous demande, ces tragédies d'Électre et d'Atrée, chez nous qui n'avons nul intérêt à ces personnages? Ce ne sont pas nos pères. Et n'avons-nous donc pas de traditions? Sommes-nous sans aïeux? — On dira: c'est localiser le beau. Non: il y a deux choses en toute œuvre littéraire, le fond esthétique et moral, c'est l'homme; ainsi l'homme souffrant et la vertu, la lutte en l'homme, Dieu là-haut, etc. Voilà le fonds éternel, le môme chez nous qu'en Grèce. Puis il y a une forme tradi-

lionnelle, le mythe, ceux-ci doivent varier; chaque peuple doit avoir les siens et laisser les siens aux autres. Ainsi en Grèce, Electre, Œdipe, Oreste sont à leur place; chez nous, ils n'y sont pas.

Mais ce qui est partout à sa place, c'est la peinture de la fatalité, de la passion, de la vertu, du remords. Je ne veux pas dire pourtant que toutes ces sources mythiques, toutes cæs formes soient également belles. Non, il y aurait lieu à comparaison, non seulement {)Our les différences de manière, mais encore pour la valeur esthétique. Mais une pauvre chanson informe de Roland sera plus poétique et plus intéressante en France, qu'une tragédie d'Ajax ou d'Œdipe. Et ceci n'empêcherait pas d'admirer les littératures les uns des autres, toutes auraient leur valeur; on s'imiterait même; mais pour le fonds commun, et non pour la forme mythique spéciale à chaque région. Imiter Homère n'est pas parler d'Achille ou d'Hector, c'est peindre l'homme comme lui. Alors on saisit le vrai absolu de l'art. — Bizarrerie que quelques

hommes s'imaginent qu'il est essentiel au beau de s'attacher au nom d'Achille, d'Œdipe ou de Priam.

i:àHIERS de JEl'XESSK.

Le merveilleux est de fort peu d'emploi dans nos poèmes du moyen ilge. Autant il est prodigué dans les légendes miraculeuses, autant ici son rôle est chétif. L'intervention divine s'opère toujours par le ministère des anges; le christianisme avait trop éloigné de l'anthropomorphisme païen pour permettre les apparitions personnelles. — Et ces anges ont des rôles fort secondaires. Us n'entrent jamais dans le nœud principal de l'action, comme dans Homère et Virgile; ce n'est que dans les détails; ainsi dans Gérard de Vienne, pour mettre lin au duel de Roland et d'Olivier, qu'il fallait terminer honorablement pour les deux ; dans Ogier, pour sauver le Cls de Cliarlemagne, au moment critique où Ogier va le tuer ; dans Roland, à la mort des guerriers et spécialement de Roland. Les poésies germaniques et bretonnes ont aussi peu de merveilleux comme l'entendaient les Grecs, et c'est sans doute pour cela que nos modernes ont tant de répugnance à y recourir et y sont si maladroils.

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

Les poésies françaises du moyen âge ont un vrai caractère dassi(pie, si on les compare aux œuvres de la môme époque chez les Allemands (Niebelungen) et en Bretagne, Irlande, etc. Cellesci sont vagues, indéterminées, sans arrangement, on dirait un crayon de barbares d'une horrible grossièreté ; les nôtres, au contraire, c'est une belle figure gothique, qui a ses défauts au point de vue gi'*ométrique de l'art, mais absolument belle à un autre point de vue.

Voir «" 50.

Il y aurait un ouvrage à faire tout expérimental sur la psychologie de l'enfant depuis sa naissance jusqu'à sa pleine connaissance. Ce serait substituer l'histoire au roman dans la genèse de nos facultés. Pour cela, il faudrait avoir plusieurs enfants sous les yeux, et les arpérimen/cr et observer sans cesse.

Tous les caractères de ces vieux pca rnes se ressemblent, sans qu'on puisse supposer la moindre imitation. C'est la nature épique toujours la même. Ainsi Achille, A'estor, Ajax, Agamemnon se retrouvent merveilleusement dans nos vieilles épopées romantiques. Et aussi dans les Niebelungen. Dans Ogier, Agamemnon, c'est Charlemagne, obligé de descendre aux prières auprès d'Achille, dont l'absence est un fléau, néces.«aire pour le salut commun. Dans les Niebelungen, l'Achille, c'est Siegfried, etc.

VA

Le vieux français est aussi riche que le latin en inversions. C'est dans le travail postérieur et artificiel de la langue qu'elle a perdu cette projiriété. 11 serait donc possible de la lui rendre. Tout ce que l'homme a fait, il peut le défaire.

Les épithètes homériques, ce que nous appelons le pur remplissage est de l'essence de tout poème

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

épique. Nos poèmes du moyen âge en sont pleins. Il en faut dire autant des répétitions pléonastiques si fréquentes en Ho-

mère : Il fit et ne désobéit pas. Il reconnut et ne méconnut pas. Dis-lemoi, afin que je le sache et que je ne l'ignore pas. — Cf. ce vers de Guillaume de Hautcourné' :

L'âme s'en va, n'y peut plus tlemeurcr.

C'est une licence poétique pour remplir les mesures, comme des épithètes. Toutes les poésies à rythme sévère sont comme cela. Par exemple, le nom de Dieu porte sans cesse l'appendice : Qui oncques ne mentit. C'est le vsçsXïirepîTj quant à la manière. Les polis seuls, Virgile, etc., s'en font scrupule.

Les combats singuliers sont de règle dans tous les poèmes du moyen âge et les poètes y excellent dans leur description. Le Tasse aussi.

1. C'est Guillaume « au court nez • (Guiüuuinc d'Orange), qui est ici désigmS. Renan avait en vue un passage de la chanson d'Aliscans, où renfant Vivien meurt sur le cliamp de bataille entre les bras de son oncle, Guillaume au court nez. V. le texte, d'après l'èdil. P. Guessaixl et A. do .Monlaiglcn (18*0), vers S60 et suiv. (Note de .M. lîèdicr.j

Que celle manière de concevoir le traité purement moral telle qu'elle se retrouve dans Sénèque est froide ! Gomment un homme a-t-il le cœur de déclamer dans tout un livre sur la colère ou la clémence! Qui supporterait cela aujourd'hui ? Cela ne se retrouve guère que dans quelques moralistes français de la famille de Port- Royal, Abbadie, par exemple. Comparez à cela comme bien supérieur le genre moraliste des Allemands, bien plus pro-

fond et plus impressionnant. Des ouvrages de la première sorte, il ne me reste rien ; c'est de l'eau tiède.

Rapports singuliers des légendes bretonnes et de celles de l'Irlande (Petite Rrelagnc). ville d'Ys ensevelie, les clochers à la surface, les îles préservées de serpents (Ile Saint-Maudé), tout cela se retrouve de part et d'autre. Ajoutez un tour tout analogue de fiction. — Leur enfer se ressemble fort. L'enfer de ce prédicateur de SainliXicolas qui le comparait à une chaudière où le

sang, les os, etc., faisaient le bouillon, se retrouve presque littéralement dans les poèmes irlandais de voyages à l'autre vie. .\joutez encon^ la communauté de saints, saint Patrice fort honoré en Bretagne, etc., et 1a ressemblance du caractère. Saint Brandan aussi fort populaire en Bretagne.

ritj.

Par exemple, l'Irlande ne sait pas prendre le ton épique; ses poèmes du cycle de saint Patrice et de saint Brandan sont de pures fictions idéales, sans contexture, ni action suivie. Ce .sont des épisodes. Et puis, comme leurs lignes sont mal définies! Je ne blâme pas ceci, mais je dis ce qui est, et je trouve que c'est fort beau, quand c'est naturel. — Ces moines blancs, cette terre de promission, ce voyage après l'autre monde, ah! mon Dieu ! que cela me transporte ! Je pense à ma belle mer de Bretagne, à mes rochers de Bréhat, et j'ai presque envie de pleurer. Ah ! que je conçois bien que ces lieux aient inspiré ces conceptions vagues, tristes, contemplatives, pleines d'espérance pour l'avenir d'au delà. — La mer produit cet effet : on se demande : « Qu'y a-t-il

là-bas ? » üh ! les reverrai-je, ces côtes où sont attachées mes plus belles pensées, ce rocher là-bas, que je vois, cette charmante baie, et Tréguier, son beau clocher, et celte belle cathédrale où j'ai porté l'habit blanc? On rira de moi. Ah ! les méchants, ou plutôt les sots !

Mais aussi, quelle folie tl'avoir cru si longtemps que ces peuples n'avaient pas de littérature ! On se ligure que cela seul est monument littéraire qui est écrit en tel ou tel nombre de vers. Mais les vraies productions littéraires des peuples enfants ne sont pas des comiiosilions, mais des idées mythiques courant sur le peuple, constituant pour eux Vidéal placé là-haut, Dieu qu'ils se sont fait à leur guise, sur leur idée, et qu'ils suivent, ne consistant que dans l'idée, la forme dépendant de chacun et n'ayant pas de valeur. Ainsi, Achille et les héros pour les Grecs, Roustem pour les Perses, le chevalier pour la France du moyen âge, les légendes mystérieuses d'oulre-tombe pour l'Irlande, les chants lyriques pour la Bretagne et l'Orient, etc. Par exemple, ma Bretagne, on serait tenté de croire (lu'elle n'a pas de littérature, parce qu'il lui serait ditl'icde de fournir un catalogue étendu de livres réellement anciens et originaux. Mais n'importe ; les

idées non écrites, courant le peu|)le, voil;ï une littérature réelle, Iraditionnelle. Ceci me semble important. Oui, il y a une littérature traditionnelle, la plus curieuse peut-être à étudier; celle-là est dans les légendes miraculeuses, dans les contes, dans les poèmes flottants çà et là. .Mais, chose remarquable! aussitôt que la littérature réfléchie, écrite, polie, se fonde, la spontanée dis- [>araît, s'avilit. Ainsi notre littérature traditionnelle française est devenue la dégoûtante biblio- Ihkjiip bleue,, au lieu

qu'en Bretagne, elle est encore pure. C'est que son vi,s-à-vis ne l'a pjis encanaillée, ne l'a pas l'éduite à la banalité des villages.

Du reste, ce fait tient bien plus à la vultjarisalion de la vie simple chez nous, qu'à un fait littéraire. Dans les environs de Paris, la vie du paysan m'inspire le plus horrible dégoût; elle me fait mal au cœur ; un mélange ignoble de grossièreté, de prétention, de banalité. Au contraire, le simple et grossier paysan breton me ravit. Comparez, par exemple, les fêtes patronales des environs de Paris aux pardons de la Bretagne. Kh bien 1 une telle atmosphère vulgarise aussi la littérature Iraditionnelle; l'autre, au contraire, la conserve pure et belle. — Il est aussi acquis pour moi que le siècle de Louis XIV n'a pas tout

réuni, el qu'en montrant dans un beau jour une face de Thumanité, il est sec, peu intéressant, car le spontané n'y est pas, rien de traditionnel, ou tout le traditionnel est roide, systématique, dogmatique, pire que le neuf. J'aime mieux encore le siècle hardi qui méprise le passé el marche à la découverte ; mais le pur est de tenir au passé, et de se pousser néanmoins en avant.

Vraiment, M. Ozanam nous a fait aujourd'hui une incomparable leçon sur cette délicieuse littérature irlandaise, toute, pure, vague, blanche. — Le christianisme éteint les vieux bardes guerriers, mais jette une teinte toute poétique et douce; mœurs monacales, regard pur vers en haut, et un matérialisme tout spirituel. Ah! que je n'aime pas les hommes positifs et durs qui ne comprennent pas cela : M. Barlhélemy-Saint- Hiiaire, par exemple, quoique d'ailleurs si philosophe; je suis sûr qu'il ne se

complairait pas entièrement en cela. M. Ozanam a justement touché ma corde.

Oui, sûrement, Homère ressemble cent fois

plus qu'on ne le pense à nos vieux [loètes romantiques et légendaires. Surtout son Odyssée, le lotus, Scylla et Charybde, et tout cela se retrouve identiquement dans le voyage de saint Brandan. Tout cela également mythique, fables primitives, de même couleur, sauf la différence de climat. — Je parie que M. Le Clerc est en fureur de ce que les deux cours, peut-être les plus brillants et les plus suivis de la Faculté, ne s'occupent que de ces primitivités dont il doit faire fort peu de cas. Et M. Saint-Marc Girardin, ah ! ce diable de spirituel, je ne l'aime pas. 11 rit, il veut faire 1e lin; ah ! la sotte engeance, que celle de ces gens à demi-mot, qui ne prennent jamais la vie à plein, parce qu'ils ne sont ni assez forts, ni assez vrais.

Zalmoxis, civilisateur, fondateur de religion, prophète, sorte de Dieu des Gètes, sorte de Mahomet ; chaque nation a ainsi le sien.

bO.

Oui, la littérature entendue comme les frivoles est vanité, affaire de goût et de salon, qui passe

comme une mode, et (jui devient ridicule (luand elle est pasiiée. Il est de règle que les littérateurs immédiatement précédents soient méprisés, jusqu'à ce que leur antiquité leur donne de

Vinlérèt. Misérable cercle ! Ce sont absolument les modes. Que faire pour l'éviter? tout philosophiser, rattacher tout à la vie, placer l'homme et sa perfection en tout cela, et du sérieux. — La preuve la plus forte du point de vue ci-dessus, c'est la manière dont les critiques de nos jours traitent la chose : ils avouent, avec une naïveté extrême, la relativité de leur alîaire.

(il.

L'épisode deGlaucus et de Diomède {IL, VL livre) est la preuve la plus fra|)pante de la com]X)sition de rilia<le par sutures. — Tous ou presque tous l'expliquent par tran.'^position; ce mot, si on se l'explique, n'a pas de sens pour un poème qui n'était pas encore délimité à une forme. Ce .sont exactement les sutures du premier chapitre de la Genèse.

L:i ci>nséi ration spéciale à un Dieu que les Grecs exprimaient par Smpoî. ii'iowso;, 'AzoXXoSwpoç,

UTILK A BEAÜCÜÜI* DE CHOSES.

etc., était exprimée par les Orientaux par -:i*. Encore aujourd'hui en arabe, ils se consacrent de la sorte non plus à un Dieu spécial, puisqu'ils n'en ont qu'un, mais à un attribut de Dieu :

Abd-el-Kader, Abd-el-Raliman, etc. Cf. l'inscription phénicienne bilinfçue d'Athènes. (Kopp, [/'«l(K' o (jraphi(i] t. I, sub finein, et Gescnius, dans .l/omm. fhœnic.).

La terminaison mim dans Armoricuin est purement finale, comme le prouve et l'étymologie Ar-mor, et le nom encore conservé d'.l nnor dans une petite partie de la Dretagne. Il ne faut pas y voir le diminutif Ar-moric.

Plusieurs des noms propres de villes qui ensuite devinrent pluriels, sont encore singuliers dans Homère, par exemple (IL, vi, 39" et 410). Ceci confirme l'hypothèse de ceux qui expliquent ces pluriels par des agrandissements successifs, et comme par multiplication de la ville première. (Cf. not. de M. Rossignol, ad Oresl. sub nid.)

Digilized by Coogle

tM.

Ce qui anime les hommes el surtout les savants, les uns contre les autres, ce n'est pas précisément d'être d'avis opposé sur tel ou tel point : voici deux psychologues en dissentiment sur tel |(oint, ils ne s'en donneront [tas moins des éloges à tour de bras. Mais ce qui exaspère, c'est d'être d'une nature d'esprit dilTércnte et de faire fi de la marchandise les uns des autres. Alors ces hommes sont ennemis sans s'être jamais vus, et écument l'un contre l'autre. Car ils poussent le monde en sens contraire. Par exemple un théologien et un psychologue, un orientaliste et un homme à la Souvcslre. Ceux-là parlent des langues différentes, et pourtant toutes les langues disent vrai. Il faudrait voir qu'il est ridicule de se disputer parce que l'un parle français, l'autre grec, l'autre hébreu.

CHÎ.

Je déteste souverainement tous les artifices d'é-ducation et surtout ceux de la mnémotechnie. C'est surcharger l'esprit de double bagage, dont

l'un est insignifiant, et ne sert que de passeport à l'autre. C'est construire une maison pour servir d'échafaudage à une autre maison, et ce qu'il y a de [)is, c'est que la véritable maison ne pourra subsister sans son échafaudage. Donnez-moi des procédés pour apprendre; par exemple, ditesmoi : lisez peu, et ne le quittez pas que vous ne le sachiez, etc., fort bien ; alors vous n'introduisez rien d'hétérogène; mais ne me faites |ias apprendre A |)Our retenir H, quand même A serait plus facile que D à apprendre. Car l'échafaudage, filt-il de petit bois, dépare l'édifice; c'est de la scorie que vous mettez là dans l'esprit. Et puis cela désintelleclualise et mécanise tout. M. E. Souvestre a fort bien fait sentir ce travers dans le Monde tel qu'il sera.

iu.

Il n'y a pas au monde de rapports plus singuliers que ceux que les institutions catholiques font intercéder entre le prêtre et la religieuse. Le sexe féminin s'imagine avoir le monopole de la dévotion, et se rengorge à la vue du peu qui peut re.ster de viril dans le directeur. Aussi est-il l'objet d'une critique sévère et fine s'il en fut

OS

La voix des cloches. — J'entendais l'autre jour ces enfants se disputer sur ce que disaient les cloches, et chacun y adaptait merveilleusement la phrase de son goût. .\h! mon Dieu! que c'est beau, et que voilà réellement la voix du ciel ! On croit qu'elle vient de bien haut, et elle vient du fond de nous. C'est le cœur qui fournit le fond, mais la forme, le rythme est tout céleste. C'est

l'inspiration, produit de l'homme coulé dans une forme céleste. Ohl qu'elle est douce, cette voix qui dit à chacun ce qu'il veut, qui balance le cœur triste dans sa tristesse, bondit avec l'allègre, parle du ciel à celui qui s'y promène, et semble tomber toute d'en haut, tandis que le plus important monte de nous-mêmes! C'est comme dans la foudre, où tantôt le nuage foudroie l'homme, mais aussi l'homme foudroie souvent le nuage.

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

Bizarre philosophie que celte philosophie écossaise, qui semhle n'avoir tl'aulre but que de donner sur chaque {Miiiit de la psycholof^ie la phrase la plus exacte possible, et qui se croirait parfaite, quand celle phrase serait définitivement arrêtée. La philosophie qui se dit à elle-même : Alors, je serai définie,]H'iit-elle être la véritable philosophie? Non, puisque la face devra toujours changer, tant (lue nous serons dans le partiel. L'unité commencera à s'établir d'abord dans les philosophies, qu'on a déjà commenct'; à reconnaître pour identiques, et de là passera à tout le reste de l'esprit humain. On reconnaîtra alors que tous disent la même chose en des langues différentes.

Il y a dans la poésie, dans toute œuvre intellectuelle, comme dans la peinture, la sculpture, etc., un peu de métier. Je veux dire la partie mécanique et matérielle de l'art, qui pour la poésie est la manipulation des mots, du mécanisme. Mais il y a outre cela et au-dessus l'idéal

divin. Or les choses prennent les noms de leur partie supérieure. — Mais le pur serait la contemplation pure et sans œncrétion de forme extérieure. (Cf. Cousin, Cours de 18IS.)

M. Garnier a parfaitement raison (Crit. de Thomas Reid, pp. 99 et 100, et Not. {)ercepl. du nécess.) de dire (pie les deux principes de cause et de substance renferment une concrétion, et qu'il faut encore les purifier: par cette purification, on arrive, comme il le montre fort bien, à leur identité dans raffirmation d'un être éternel. Ainsi se trouve vérifiée la réduction de toutes les idées pures à l'idée de l'être par MM. Rosmini, Bautain et Cousin.

En vérité, toute cette philosophie psychologoécossaise-éclectique n'est qu'une table de chapitres ; toutes les discussions roulent sur d(^s coupes de chapitres, sur des intitulés. On n'est pas à la vie. La critique pensante historico-littéraire, la philosophie scientifique et littéraire me paraît plus près de la vie. Ainsi M. Ozanam me

UTILE A BEAUCOUI' DE CHOSES

paraît bien plus près de la philosophie par l'ordre des questions qu'il traite (quoique je récuse plusieurs solutions) que M. Garnier. La première sera ma manière, outre qu'elle est plus universelle, et renferme dans ses accolades la seconde. Il semble que cet te ph i losoph ie psychologiq ue, que M. Garnier me représente fort bien, prétende arriver définitivement à fixer le nombre, les titres des chapitres et articles dont se composera la philosophie parfaite, .l'aime la psychologie, mais dilatée. Et puis, il faut aussi bien chercher la vérité par en dehors que par en dedans. L'origine du monde, la .«érie de la nature, sa loi, son terme, l'origine de l'homme, voilà questions qui me semblent sûrement [)lus philosophiques que de savoir si l'abstraction dilTère de la conception et s'il faut en faire une faculté à part. Ceci a son utilité, mais comme tout le reste, et pas plus. Ce n'est donc pas la philosophie, ou du moins toute la philosophie. Jean-Jacques Rous-

seau, Herder, etc., voilà encore des hommes qui, au mètre actuel, ne seraient pas des philosophes, et assurément ils le sont plus que tel ou tel psychologue. Conception de l'homme, de la morale, du beau, diverses proportions de tous les éléments, n'est-ce pas là qu' est l'âme?

Les difficultés contre la spiritualité de l'âme ne sont plus pour moi dans l'intérieur, mais dans les sciences de l'extérieur. Car il semble résulter des sciences cosmologiques et physiologiques que l'homme est un corps d'abord, qu'il passe par tous les degrés de la création, que l'âme arrive; cet empirisme détruit mon système de riiomme-monade, et du corps-appendice ; car il semble induire que l'âme se surajoute. (V. Rép. de M. Garnier à l'archevêque'.)

Qu'est-ce à dire qu'une circonférence ne peut être déployée exactement en ligne droite? Cela veut-il dire qu'il n'y a pas une ligne droite possible, qui soit égale au cercle? Non sans doute, mais cela veut dire que cette égalité ne peut avoir lieu qu'en prenant l'élément infinitésimal pour unité. Or ceci n'a jamais lieu dans le calcul ordinaire. — Rapprochez de ceci cette assertion : qu'il n'est pas prouvé que graphiquement le côté

Monseigneur Alire, archevêque de Paris depuis 18W

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

et le diamètre soient incommensurables. (Cf.

Cirodde, Géom.) Je n'ai pas le temps de presser plus pour le moment.

Le passage du Ck)ran (III, v. 30-43) est des jilus remarquables pour les rapports du christianisme et de l'islamisme, et la manière dont Mahomet puisa aux traditions de l'Orient. Les commentaires musulmans et spécialement celui d'Abderrahman Souyouti sur ce passage sont aussi fort curieux. Ce dernier indique la conception immaculée avec une netteté qui ferait bondir de joie l'orthodoxe. Le vers, 37 aussi est frappant : c'était lui sans doute que nous avait cité M. Le Hir. — La tradition de l'épreuve des prétendants relativement au mariage de la Sainte Vierge se retrouve singulièrement métamorphosée. Ce sont les docteurs qui jettent leur plume dans le Jourdain. Pourtant un léger changement dans la traduction, adopté par Kasimirski, rendrait ce récit absolument conforme à la tradition chrétienne. La valeur critique de tout ceci est évidemment celle de traditions qui avaient cours en Orient. M. Caussin suppose que Mahomet aurait imaginé

CAHlEnS DF, JEUNES.se.

tout cela de pleine tête. Mais c'est inadmissible, bien que le vers. 39 semble l'induire, puisque ces faits y sont qualifiés de mystères inconnus à tous. — Cf. sur ces ver.sets les notes fort curieuses, avec citations des commentaires, que j'ai recueillies au cours de M. Caussin. Quant aux rapports avec l'Évangile, ils sont patents. L'Kmmjile de l'Enfance existe en effet en arabe ; et c'est probablement à cette source que Mahomet a puisé, mais je ne sais si l'original est arabe. Le vers. 43 rapporte un trait des Évangiles apocryphes : l'oiseau de boue*. Il paraîtrait que Maliomet aurait surtout connu le christianisme par ces Évangiles, et en ef-

fet, il n'y a pas plus de différence de ses récits aux autres, que d'un texte évangélique à un [autre] texte. Les idées sur la présentation de la Sainte Vierge, et sa claustration, qui sont, comme on .sait, d'origine byzantine, sont aussi très frappantes en ce morceau, spécialement aux versets 31, 32.

Fait bizarre et qui se retrouve dans toutes les

1. Allusion aux mirndes de Jésus enfant, faisant des oiseaux et leur enjoignant de toler (te Evangiles apocryphes, trad. G. Ilru* net, éd., Paris, U03, p. ^7), et au passage correspondant du Coran, 111, 43.

critiques anciennes et orientales, c'est que nous autres Occidentaux, pour qui ces langues sont mortes, trouvons ù redire de bon droit aux critiques indigènes : par exemple, nos hébraïsants d'Allemagne font la leçon aux rabbins de plusieurs siècles avant Jésus-Christ qui pariaient presque l'hébreu ; nos arabisants rejettent sans scrupule telle explication du Coran par les commentateurs musulmans. Et nos hellénistes critiquent sans pitié les scoliastes qui parlaient grec. Rien ne prouve mieux rixptat'a de ces peuples.

Comme le peuple a l'esprit traditionnel et national ! Pendant que nos lettrés méprisaient leurs pères pour aller comme l'Ilomunculus de Gœthe courir en Grèce, nos bonnes gens s'occupaient encore de leurs vieilles légendes, et on en riait. Tant mieux que maintenant on rie aussi des autres. — J'aime lieaucoup ce naïf attachement du peuple pour ses vieux pères, ses saints, par exemple, saint Patrice en Irlande, saint Éloi, etc. Il les couronne de ses mythes, ce sont ses consolateurs, il leur rend ce qu'il en re-

çoit. De même ses vieux rois, il les mythise. Charlemagne, Clovis, voyez

CAHIKRS DE JEUNESSE.

les beaux vers du poème de Witikind sur la dignité du roi de France. Dieu sacra le premier roi de France au chant des anges, etc. — Il est vrai que ces rois en France étaient proprement siens, et qu'il s'y appuyait contre ses tyrans aristocratiques.

Fait de songes. — Cette nuit, un bruit subit m'a réveillé, au moment où mon sommeil n'éUiit pas encore profond. En me réveillant, il m'a été complètement impossible de dire si ce bruit s'était passé réellement à côté de moi, ou si je l'avais rêvé. Il m'est en effet arrivé quelquefois d'en entendre de pareils dans mes rêves, surtout au moment du réveil, sans nulle réalité extérieure.

Le français, dans sa formation, s'est donné une extrême licence relativement au sens intrinsèque des mots, ne faisant pas dilTiculté de faire violence absolue à ce sens, suivant le besoin, considérant à la rigueur les mots comme des signes vides, je prends le mot au sens scolastique. Par

exemple : je me suis présenté. La logique voudrait : je m'ai présenté = j'ai présenté moi ; mais l'euphonie ne s'en arrangeait pas; on a mis : je me suis; quoiqu'en soi, ce soit une étrange absurdité; mais on s'était mis à ce point de vue que être et avoir sont des auxiliaires, des serviteurs, dont l'un supplée à l'autre, et qui conservent à peine un reste d'individualité. De même dans mon Ame = ma âme, etc., etc. Le premier fait est fort remar-

quable et aboutit à cette loi de l'assimilation réciproque des verbes auxiliaires, en tant qu'ils ne sont qu'auxiliaires.

Fait curieux que cette adoption que fit Rome de tout le polythéisme grec, lorsqu'elle se grécisa pour l'esprit. Il est sùr qu'avant son contact avec la Grèce, son culte était plus indigène, quoique les idées premières fussent communes d'origine. Mais ensuite les deux peuples s'embrassèrent. Voir, par exemple, dans les odes religieuses d'Horace, comme le culte grec et romain, les lieux consacrés dans les deux pays se confondent; par exemple livre I, ode 21. Du reste, Rome fit de

même pour les autres dieux, en les baptisant de ses noms. Elle ne comprenait pas l'intolérance, tout dieu était dieu pour elle. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que les Romains consentent à faire naître leurs dieux en Grèce; Afiollon à Délos. Il est évident que c'est là un dieu transplanté.

QUATRIÈME CAHIER NEPHÏHALI

NEPHTHALI

'n'7nB: □'n?x "jidd:

« J'ai luUéde:i luUes de Dieu. > (ftenêse, XXX, 8.)

7 mars 1846.

Les nations sont naïves dans leur développement actuel; elles y vont avec bonne foi et conviction, croyant faire vrai. Mais en critiquant le passé, elles se moquent de sa naïveté, comme Tarant dépassée. Elles devraient songer que l'avenir fera de même à leur

égard : mais cela décolorerait la vie et en ôterait le ressort, en brisant la spontanéité naïve : il est donc fort heureux qu'elles se fassent cette illusion. Par exemple, nos modernes qui s'enthousiasment pour le moyen âge, en réparent les ruines avec un soin religieux, raillent et blâment le siècle de Louis XIV,

qui, lui, adorait l'antique. Les nôtres font cela avec naïveté et conviction, croyant réellement que le beau n'est que dans leur fétiche. Mais la plus simple induction ne devrait-elle pas leur faire conclure que, dans quelques années, on se moquera d'eux tout aussi bien, qu'ils seront objets de critique, jugés à un point de vue sufK*rieur, et traités en arriérés! Non, ils y vont lx)nnement, comme s'ils tenaient l'absolu d'une main ferme. C'est heureux; car cette relativité tue, et le philosophe qui l'a conçue est dans une défiance perpétuelle, craignant d'être le jouet d'une mécanique qui le fait tourner à sa façon sans qu'il s'en doute. Or rien n'est affreux comme de craindre d'être dupe. Il y a comme cela un certain esprit qui passe comme un vent sur un siècle, et emporte sans qu'on s'en doute, et sans qu'on croie que jamais cela deviendra ridicule.

Viendra un temps où on dira comme ceci :

athées, théistes à la façon ancienne, également tort. L'athée par réaction contre le théiste de travers; théiste de travers par réaction contre

l'athée; tous deux faux et vrai. Et nous, nous avons raison.

Idée de la culpabilité du meurtre involontaire, chez les anciens. Cf. Œdipe, Pélée, Télamon, et même chez les Hébreux,

mais adouci : mort du bœuf homicide.

La littérature est réellement tout image, toute parabole, et il faut dépasser la lettre, si on veut la comprendre. Par exemple, un poème militaire, son but est-il de louer la guerre ? Non ; la guerre n'est qu'une forme, un moule matériel. Son but est un idéal sous la guerre. Sans doute littérature serait bizarre, elle qui chante toujours ce qui n'est pas elle : comment cela serait-il supérieur à tout, qui n'a de prix qu'en prenant tout pour objet, et en s'y adjoignant comme appendice? J'attache une valeur à un poème militaire, ou anacréontique, quoique la guerre ou l'anacréontisme aient peu ou point de valeur. L'éloquence de même est-elle [de] faire des discours, même

CAHIEKS DE JEUNESSE.

beaux? Non, ce serait métier. L'éloquence est la science et l'art du beau dans le discours. Ainsi en une harangue de Démosthènes, son intérêt n'est pas la circonstance, mais le beau sous l'écorce. Il est vrai que ce beau n'a pu se produire qu'à condition qu'on n'y ait pas pensé et que la circonstance seule ait été voulue.

De môme que le christianisme a été nécessaire pour faire l'éducation de l'humanité, il est nécessaire pour faire l'éducation de chaque homme, et celui-là ne sera jamais complet, qui n'a pas été chrétien dans son enfance. Dites-en autant des études classi(|ues. L'esprit humain à la Renaissance a été à peu près deux siècles au collège, en classe de seœnde et de rhétorique. Ce maigre diner leur suflisait, et ces hommes, Abstemius', Muret, etc., s'en contentaient avec une rare bonhomie d'écoliers.

Il faudrait tenter une classification psychologique des hommes historiques, comme en his-

I. Lottré <lu XV* siècle ; son vrai nom était IlDvilacqun

XEPHTIIALI.

toire naturelle; ce serait une expression d'une foule de lois belles et profondes de l'histoire littéraire surtout. L'important et le difficile serait de trouver la base de classification, comme en histoire naturelle. Il faudrait prendre garde de forcer les choses en se tenant trop scrupuleusement à tel ou tel genre de coupe, à l'exclusion des autres; car chaque coupe a sa part de vérité. La chronologie ne devrait pas être la base ; mais la base devrait être telle que la chronologie fût respectée, car rien de plus significatif qu'une date; c'est la clef des faits. Je ferai ce travail pour moi, et ce sera fort compréhensif; les autres blûmeraient peut-être, mais pour moi, cela me dira beaucoiq). Du reste, inutile de remarquer que les transitions seraient ici également insensibles, et que certains métis, et ce seraient les plus grands hommes, uniraient toutes les familles. Là est le défaut tle toute classification, si on la prend dans ses formes mathématiques et non comme [lartielle, ne disant qu'une partie du vrai.

C'est étonnant comme mon imagination me présente toujours le même point de vue rclative-

nionl i\ la conception matérielle du monde des faits : action et réaction universelles, cliaque homme englobé dans le tourbillon, tel fait se passant là-bas au fond de l'Allemagne qui réagira sur

moi, ce fait causé par exemple en première cause par le mouvement d'un atome, le mouvement de cet atome causé par exemple par tel fait jiassé en Amérique, et tout l'univers y intéressé; les révolutions anté-adamiques ; alors se décidèrent les plus grandes choses, mon sort eut dès là sa première donnée. Je serais prêtre, si je n'étais venu à Paris. — Je ne serais pas venu à Paris, si Henriette n'y était pas venue. — Henriette n'y serait pas venue sans ses rapports avec mademoiselle Brunot. Ses rapports avec mademoiselle Hrunot dépendirent de telle petite circonstance; celle-ci d'une autre, etc. Tout est ainsi effet et cause; j'aime à me pavaner de cela, et j'énumère avec un orgueil comique les différentes causalités que j'ai pu exercer dans le monde : 1“ au collège à Tréguier, j'avais grande influence, par mon type qui entraînait l'imitation, et portail à la vertu et à l'étude, et depuis mon départ, cette influence aura continué; 2" influence par mon départ ; 3“ influence à Issy par certaines directions; tels et tels me prenant pour type;

NEPHTHALI

4“ à Saint-Sulpice plus encore, M. Cognât surtout, et lui pourra faire quelque chose; 5“ ma classe d'hébreu; 6" ma sortie du séminaire; 7“ ce que je prépare... On verra.

Je me délecte dans cette imagination; c'est mon plaisir; j'aime à me voir les bras étendus, comme le poul[]e dans le monde, et agissant çà et là, et cela augmentant. — Et encore : je mange tel brin de confiture, les atomes en sont peut-être venus du fond de la France, et ces atomes, etc. ; telle goutte de vin, de même, pour cela tel vigneron a travaillé pour moi et tant d'autres. Et cet habit... — De même pour mes contacts avec tel venu d'Amérique ou de Gibraltar, et ce point d'intersection engendrant des effets

en nous deux; ainsi tout concourt à tout; et chacun peut dire sans orgueil qu'il aura concouru plus ou moins, à la fin de l'humanité, à la mener à son grand terme, même l'idiot, qui n'a presque contribué qu'au mouvement atomique. Encore a-t-il contribué avec ses consorts à faire étudier la folie, et par là faire avancer la science de l'homme; il a tenu une place dans une maison de fous; or ces maisons font comme le reste partie du tourbillon.

Ah! si j'étais là-bas, dans une cabane bâtie au

milieu de la lande, sur le bord de la mer, en pente, les rochers vis-à-vis, et des arbres au sommet morts sur le fossé, près de la Clarté' !

Les perceptions des songes ont souvent un air logique fort trompeur : j'ai cru par exemple y trouver souvent des démonstrations de mathématiques, des .solutions de problèmes ou des idées nouvelles que je m'arrêtais pour reproduire quand je serais éveillé, puis éveillé, impossible de me rappeler autre chose que le sujet sur lequel elles roulaient, mais la .série logique était nulle. L'adhésion qui les accompagnait durant le sommeil n'était pas sans doute le fait psychologique de la veille, résultant logiquement de la voie claire des prémisses, mais un simple fait volant comme tous les autres dans le vague du songe, et ramené par la roue à la suite des perceptions qu'il a coutume d'accompagner dans la veille.

l'élise située pres de l*crros-Guirec, Côlesnlu-.Nord

Digilized by Coogle

NEl'HTHALI.

L’(jprc‘uve de l’éloquence n’est pas littéraire; c'est un fait. A-t-elle entraîné où elle voulait? Les hommes les plus éloquents pour moi sont les prédicateurs des Croisades, quoique nous n’ayons pas un seul de leurs discours. Cela dut être d’une incomparable spontanéité. Je songeais à une croisade de nos jours pour la Pologne ; mais où trouver celui qui la prêcherait, sans songer ii lui, entraîné tout entier par un idéal placé là-haut, hors de lui? Nous ne pouvons plus rien faire sans retomber à l'instant sur nous-mêmes.

Oh ! la bizarre philosophie que celte philosophie du xviii' siècle, prenant une sorte de plaisir, que je ne sais par quelle épithète caractériser, à déprimer l’homme, à lui ôter toute force vive, toute création, à lui faire tout emprunter à la nature, la parole et le chant aux oiseaux ; en sorte que le merle aurait eu naturellement ce que l’homme fut réduit à lui emprunter. Merci.

CAHIEIIS UE JEUNESSE.

9 bis.

Je veux que mon épilaphe soit :

cj-.-'ribnc: c'f'S'f

[« J'ai lulU' lies luUes de Dieu... même j'ai eu la victoire »].

Gen., XXX, 8'.

Comme les nations se peignent bien par la couleur de leurs miracles I Com[]arez les miracles de la mythologie grecque, fleuris et sensuels, ceux des Hébreux, grands et divins, ceux de l'Évangile, bienfaisants, ceux des rabbins, plats, conimun.«, viilgaire.^;, d'une couleur bizarre comme la leur, ceux des évangiles apocryphes du môme genre, les miracles byzantins, ternes et sans poésie, ceux de l'Occident chrétien, pleins de douceur et d'idéal. Les légendes des saints d'Irlande, etc. Psychologie. Comparez aussi la légende syriaque (vie de saint Epbrem, etc.) ; la légende des Pères du désert (couleur particulière);

1. Voir Ht Dnn, Souvenirs d'enfrmcc et de Jeunt.'^^y in-8*, p. 303.

la légende indienne. Li légende espagnole :

sainte Thérèse, ses miracles.

Cruelle destinée que celle qui lie le penseur aux résultats acquis de son temps, et le force à conquérir à ses risques les données plus avancées. Par là la plus noble intelligence épuise souvent ses forces à conquérir une vérité, qui sera dans quelques siècles le domaine des enfants. Par exemple, si je critiquais le christianisme, dans cinq cents ans je serais en dehors du cercle, je n'aurais plus de valeur, car le problème sera résolu dans les données communes. -Mais c'est toujours honorable. La statue reste, quand tout à l'entour a été balayé.

Il n'y a que les enfants et les esprits vides de choses qui s'ennuient. L'intellectuel est toujours en activité.

Toute classification naturelle renferme pour moi une très riche part de vérité. Mais ce n'est

«]u'à condition qu'on ne s'en tiendra pas à la lettre et à la forme matérielle, car celle-ci prise carrément est fausse. En effet tout est un dans la nature; le monde n'est pas un tout divisé par CîJsiers à lignes de démarcation, c'est un tableau où toutes les couleurs se varient de cent façons et par nuances insensibles. Et remarquez que la môme nuance, le même type peut être ramené plusieurs fois par diverses dégradations, de même que le cercle peut s'amener par les dégra- Note. dations d'une foule de courbes, par exemple, des sections de tous les corps ronds; par exemple, dans les sections coniques et annulaires, il est fils de courbes différentes. De même en histoire naturelle, et ailleurs : le cétacé par exemple. Là, la classification est évidemment en défaut, et son échelle, en exprimant ta moitié de la vérité, est un défaut pour l'autre moitié, coupant des parentés |)our en sauver d'autres. Des classifications multiples faites sous diverses faces, et se complétant sujipléeraient seules à ce défaut. Ces multiplicités .sont utiles. Du reste cette loi d'unité de la nature, ne formant qu'une série continue, un tableau sans lignes rigoureuses, mais pourtant réelles, quand on ne s'attache pas à la rigueur, lignes réelles pour le spectateur, mais non géométriques, cette

loi, dis-je, règne dans tous les ordres. En histoire naturelle elle est la plus frappante (en zoologie et botanique); dans la minéralogie aussi, dégradation des formes des cristaux sur les angles (Cf. levons de M. Delafosse). Dans la linguistique également

(voyez mes diverses notes sur la dégradation des procédés linguistiques tout analogue à celle des organes physiologiques. Dans les courbes également. Aussi dans les classifications d'hommes (V. supra n" (>). Tout accuse un fonds unique.

La nature u'csl]>as réellement une ligne, mais un centre rayant, d oit tout jxirt en se croisant et décroisant, et souvent un seul nail de deux côtés, les classes ne s'ajoutent pas bout à bout, la transition se fait souvent par le milieu ou par le haut. La série n'est pas linéaire; elle est à embranchements. Mais il y a série en ce sens (pie tou! est lié, et naît d'un précédent. Mais lu filUition fondamentale n'est pas encore mise au jour, et d'ailleurs elle n'est pas unù/ue.

Ik

La situation extérieure qui convient le mieux au penseur est décidément celle de simple particulier, ne dépendant d'aucune personne ni institution. En efl'et, qui prend un casier du monde, prend un moule, et force lui sera de se plier

bras et jambes pour y entrer. Jugez comme c'est gênant. Et puis on s'y prépare d'avance, et on y est préparé, et on voit des parents qui font c omme les saltimbanques qui brisent les os de ceux qu'ils veulent loger dans ces étroits réduits. — Ah I que cela m'a fait souffrir aujourd'hui ! j'ai cru découvrir à un moment que j'avais perdu mon idéal supérieur, et que je ne pensais plus qu'à m'emparer d'un casier. Cela m'a fait horreur, et cette horreur même m'a rassuré.

La vie m'est apparue hideuse et sèche comme une cour poudreuse en été. Dominus pais haar- (litatis iimv et calicis mei I ... Hæirdita.s mea placct mihi.

in.

Les catholiques provoquent sans cesse les philosophes à lutter avec eux en bonnes oeuvres, à aller visiter les pauvres, par exemple, etc. En vérité, étrange méprise. Le penseur ne rend-il fias un bien plus grand service à l'humanité par la découverte d'une vérité? Les soins et les besoins matériels sont-ils donc les premiers? Eux-mêmes se garderaient de le dire. (Cf. Discours sur les rapports de tu l oi et de la Jtaison, Daunou, pp. 32,

XEPUTHALl.

Oui, plus j'avance, plus je suis frappé de la ressemblance des critiques des commentateurs du Coran avec celle des commentateurs de la Bible : môme manière de distinguer l'obligatoire et l'abrogé (le conditionnel des nôtres), môme manière de lever les contradictions.

Tout au monde est fait par les lois de l'homme ou du monde : il n'y a que deux sciences, psychologie et physique. L'histoire est psychologie, et c'est par elle qu'on arrive de la manière la plus vive à concevoir l'ordre psychologique; car il est évident qu'il y a là un édifice tout à fait en dehors des corps. Il y a marche, causalité prise de l'esprit à l'esprit. Le physique au contraire dans l'éLil actuel n'édilie pas: il est toujours le môme. Mais il a eu aussi son développement successif, et à la rigueur, quoique actuellement en équilibre, il se développe toujours. — Cet équilibre est-il établi, en sorte que notre système soit acquis désormais à l'univers, et que celui-ci

aille ainsi toujours s'enrichissant, ou bien y a-l-il vicissitude de formation et destruction ? deux systèmes qui me paraissent également [probables]. Dans le premier, l'univers se perfectionne-

rait, dans le second, il serait stable, dans son universalité, bien que notre nébuleuse suivît sa route.

Je viens d'assister à une thèse de docteur Quel assaut d'érudition! MM. Le Clerc, Villemain, Guigniaut, Garnier, Damiron, Lacretelle, üzanam ; vue là, rUniversité impose; et puis, quel goût exquis, quel ton excellent! M. Villemain surtout m'a ravi ; M. Iæ Clerc est un rhéteur ; mais M. Villemain s'est élevé du premier coup au vrai et haut point de vue, il a placé l'éloquence dans la vérité, non dans la vérité du fait, mais dans la vérité de l'homme (la conviction). Il a merveilleusement dépeint la couleur de ces rhéteurs grecs, artisans dans l'art de la parole, art infini de style. — Son idée sur la critique est aussi fort belle. La critique pour lui ne peut rien faire produire :

1. Il s'unit tliL'SC de M. Ch. Denoît, soutenue en Sorbonne le 11 mars 1846, et intitulée: Essai liistoriqite sur les premiers munttels d'invention oratoire.

Digilized by Coogle

.NKPHTIIALI .

2or>

N.iiei. elle anal,yse. 11 repousse en cela la théorie des Allemands (sans les nommer) qui croient qu'elle peut enfanter: le génie seul. Ou voit l'homme de goût exquis. Il blâme ces recherches purement d'érudition; aussitôt qu'au milieu du fatras scientifique, un trait esthétique paraît, il s'écrie: c'est beau, cela! il semblait dormir auparavant. Comme qui dirait: ceci est mon bien.

Excellente conception de l'éloquence : la rhétorique de Fénelon, La Bruyère, opposée à celle des rhéteurs anciens. — De l'im-

provisation: qu'elle ne s'exerce pas sur un cadre tracé d'avance ; trois plans d'actes dans les facultés de l'improvisateur, ce qu'il dit, ce qu'il dira, étude de l'auditoire. Étudiez-le dans la lettre de Cicéron, où il raconte ses luttes au Sénat...

.Vite i. Les autres, M. Le Clerc, M. Guigniaut, étaient plus scientifiques et [àj un certain point de vue, on aurait pu rire. Mais enfin je ne riais pas, par mes idées sur l'érudition. Mais M. Villemain est tombé dans ma veine, et à certains moments, nous consonnions merveilleusement. — C'était digne d'ètrc vu ; le peu d'appareil extérieur coutrastait avec la gravité et le sérieux, le haut ton de cet exercice. M. Ozanam paraissait dans une singulière solitude d'idées.

Voilà les c'.iç' que j'ai recueillis au vol.

École littéraire hollandaise analogue à l'école allemande : grandes thèses. — Sprengel, Ts/ïüv T jvafw-rô. — L'abbé Vatry, Gédoyn, dans les •Mémoires de l'Académie des Inscriptions. — M. Le Clerc. Belin de Bidiu superficiel. Thèse de M. Gros.

Le traité De OiJkiis, un des plus vivaces au moyen âge. Quand le christianisme recueille la succession païenne, celui-ci en première ligne. Philosophes qui proposent de détruire les œuvres de Cicéron comme favorisant le christianisme,

Di' üfficüs de Saint-Ambroisefd/imsïrorum^ cadre de Cicéron, s'y astreint, pour les clercs; termine par magnifique morceau : s'il est permis de vendre vases sacrés pour racheter esclaves : qu'il est beau de voir ces rachetés du Christ. A l'époque des barbares, basiliques pleines des affranchis (Ozanam).

Platon entrevoit quelque part le gouvernement représentatif, la pondération des pouvoirs. Esclave : Platon en .ses lois discute si permis d'en avoir: il doute. — Aristote dit que s'il y a des nations qui soient l'une vis-à-vis de l'autre ce que le

1. ï,Aîÿ PiUiin sont les morceaux, les fragments, frushnii cibi. Cf. LiWit. 11, 6.

corps est vis-à-vis de l'ànoe, les premières doivent servir les secondes comme le corps l'àrne. Mais il ne décide pas s'il y en a, ou s'il y en aura toujours. (Cf. ma note ad. Senec., Epid., 47.) '

Progrès dans tes mœurs romaines : par exemple dans la famille, lois s'adoucissent, autorité paternelle diminue; mariage de même; d'abord femme vendue, puis dot. Que les modernes n'ont pas traité leurs esclaves révoltés autrement que les anciens. — Je pense, dit M. Garnier, que si au lieu de pourchasser les sauvages du Nord de l'Amérique qui disparaissent par dix mille, on leur avait appliqué un vaste système de servage, on les eût conservés.

M. Saint-Marc ne dit que des sottises, en voulant faire le beau. — Il prétend que les Jansénistes avaient bien raison, que c'est une secte charmante, et qu'ils ont un fondement inébranlable dans l'Épitre de saint Paul aux Romains. Ces hommes de l'Université sont bizarres vis-à-vis le christianisme. Ils l'attaquent jusqu'au petit point où il serait tué : mais là ils s'arrêtent, n'y croient pas, veulent jouir du droit le plus large possible, et se soucient peu d'inconséquence. « Je suis catholique, mais je n'admets pas la bulle Unigenitus. » Mauvaise foi. — I.« stoïcisme pour

M. Saint-Marc donnait aussi beaucoup de place au coeur.

Rhétorique à Alexandre. Lettre en tête : qu'il envoie deux ouvrages, l'un de lui, l'autre de Corax. — Xoie 3. Est-elle d'Aristote? M. Ijg Clerc fait grave difficulté contre : les exemples y sont inventés et non pris des auteurs plus anciens, ainsi qu'Aristote le fait en sa Rhétorique. Cet usage ne peut être d'Aristote, si bon observateur. C'était l'usage des sophistes.

Rhétorique à Hérennius, mise sous le nom de Cornificius à cause d'un passage de Quintilien.

Collection des rhéteurs latins, ne font souvent que traduire les Crées.

Critias le tyran, rhéteur et poète (quelques-uns lui attribuent le Sisijplw d'Euripide); on trouve parmi les rhéteurs latins une traduction d'un traité de lui.

Division que M. Villemain voudrait introduire parmi ces rhéteurs : ceux qui ont précédé — ceux qui ont suivi les grands maîtres. Il en fait infiniment peu de cas. — Les Crées jouant avec la parole. Il y a toujours un pou de sophistes chez les Attiques, Platon sophistise en combattant les sophistes. — Jeu de mots, synonymes, étymologies. Prodicus, Thucydide. On dirait

NKPHTHALI.

Thucydide rapproché des sophistes par ses jeux de synonymes, etc. Une leçon de grammaire.

Vague avec lequel Épiclète parle de l'autre vie.

— Passage de Cicéron où il laisse percer un doute désolant. Dans un dialogue, l'interlocuteur parait convaincu des preuves. Mais lui !...

Perte des dialogues d'Aristote.

Que nous avons peut-être peu de chose du style d'Aristote. Ce sont souvent ses notes pour ses leçons du soir; souvent les rédactions de ses élèves, souvent les deux rédactions sont juxtaposées; de là, la répétition. Quand Ptolémée Philadelphe recueillit ses œuvres, il ne dut pas se montrer difficile, et y admit les écrits de l'école.

Ainsi la Rhétorique à Alexandre est un écrit aristotélicien.

Fait curieux de palimpsestes. Un parchemin où était écrit la République, de Cicéron, avait reçu en seconde couche les commentaires de saint Augustin sur les Psaumes. Au-dessus de cette phrase : Res publica, inquit Africanus, res est populi

— on lisait celle-ci de saint Augustin ; Omnia in Vhrislo uniim corpus. C'est le progrès.

On lui reproche de n'avoir pas assez fait ressortir en sa thèse le rôle d'Homère parmi les an-

CAHIERS DF, JEUNESSE

ciens rhéteurs qui tous se rattachent à lui, et veulent le faire père de la rhétorique.

Procédés artificiels, par exemple, formules quand on excite des murmures, etc. La Rhétorique à Alexandre entre dans des détails, la grande Rhétorique, non. Hécaton, stoïcien, se demande si en famine, on peut laisser esclaves [mourir] : répond oui; Cicéron n'en dit rien. — Et dans un naufrage, faut-il les jeter à la mer de

préférence à un lx)n cheval? Oui, si le cheval est de prix. — Vers d'Agathon, que le candidat supposait tirés d'un poème épique en ïambique, sont peut-être d'une tragédie. Les anciens, piqués de curiosité pour la critique, avaient cet usage : Euripide, par exemple.

Ménandre, poète mélancolique. — liudens de Plaute, charmante pièce. Que les anciens avaient de la critique littéraire plus qu'on ne pense ; qu'ils n'adoptaient pas aveuglément tel ouvrage pour être de tel auteur. Le quae circumferlur de Qûinlilien a servi de texte pour douter d'une foule d'authenticités anciennes. — Qu'à Athènes le peuple eût volontiers consenti à entendre seulement des phrases harmonieuses, quand même peu de sens et pas au sujet. Phrases pour phrases. (Cf. la dernière note de la thèse imprimée.)

/. — Il blâme l'objet de la thèie: Rhéteurs avant

NKPHTHALI.

Àriitole. .)/. (iiiii/niaut au contraire le loue, à un jjoint (le rue junte, comme recherche historique. M. Villenuüu trouve le nujet mal choini comme ne conférant en rien à la vraie éloquence. — M. (hiigniaul le trouve bien choisi comme objet d'érudition. Cent très bien. !x candidat te remercie d'avoir rétabli te vrai point de vue de sa thene.

2. — Belle réminiscence de M. I/iiné... Je m'en rais éteindre mon àme...

,'i. — h'ailleurs il y est dit que la iwrration doit être courte : or, .iristote se. mwjue de ceux (jui le disent, en sa yratuie Ithéto-

rique. Car cela convient à toutes les parties, il l'appelle fs^olsv. Donc se serait contredit (Cf. Thèse, p. OU).

Rien ne prouve mieux le s\ncrétisme primitif que le caractère des livres sacrés de tous les peuples, productions évidemment primitives.

Tout y est dans tout, psychologie, théodicée, Note, morale, etc. Rien de mis à part, ce sont tous les éléments de l'humanité en ébullition, puis vient la [chimie] qui sépare; c'est plus avancé, mais ce n'est pas tout.

Il ny a pas un chapitre de psychologie, de morale, etc., et pourtant il y a de la psychologie et de la morale.

Rien de plus sot qu'un écolier romantique; se

CAIIIHRS DE JEUNESSE.

battre les flancs romantiquement me donne la nausée.

Les esprits réfléchis, pénétrants et originaux ont une aptitude singulière à se mouler à toutes les formes de composition et à tout imiter. J'ai observé cela en moi ; je prends volontiers toutes les formes, antique, moderne, etc. Les Allemands ont cela aussi : Voss, etc. De là cette manière de leur littérature : un système de critique s'établit, une production d'ouvrages dans le même sens la suit toujours. Auteurs qui se moulent à la forme nouvelle. Gœthe, par exemple, adopte indifféremment toutes les formes, grecque, etc. De même nos romantiques, orientaux, occidentaux, homériques, moyen Age, etc.

La dévotion islamique présente absolument la môme couleur que la dévotion catholique. {Cf. Coran, H, ce qui concerne le pè-

lerinage, v. 1!»0 et circa.) Que ces réunions religieuses sont puissantes pour élever l'enthousiasme religieux par le contact ! Le christianisme a connu cela. Ce

NEI'HTHALI.

débordement' de l'Arafat, etc., me représente trait pour trait une mission en Bretagne. J'espère le voir un jour : ce sera précieux.

Comparez à la forme du Pirké Abolh : Un tel dit; un tel dit, etc., la forme du livre chinois [de] Louen-Yii, ou entretiens philosophes, absolument la môme.

Mahomet veut que les êtres chargés, en enfer, de tourmenter les damnés, soient des anges et non des hommes, afin (juils soient e.rempts de. toute {•oinpassion. Magnifique expression d'un beau théorème psychologique. La sympathie ne s'exerce que de semblables à semblables. (Cf. Coran, LXXIV, V. 31, et la note de Kasimirski.)

Üo.

I.ÆS êtres fantastiques comme (!og et Magog d'Ezéchiel et de l'Apocalypse se retrouvent dans le

1. Allusion »ux foules qui descendaient de celte moiilagDe. Coran, II, V. 191.

Digilized by Coogle

Coran ; par exemple Ad et Thémoud. (Coran, mil.) Cela est oriental et sacré.

11 y a dans le Coran une certaine largeur de casuistique fort remarquable ; il s'occupe souvent de résoudre des scrupules, d'adoucir sa morale, de leur dire ; Ne soyez pas si sévères. 11 y a bien là quelque chose qui confirmerait le point de vue orthodoxe : car cela sentirait l'homme qui veut faire passer sa marchandise. Jésus-Christ, au contraire. charge et appesantit son fardeau. (Cf. Coran, 11, V. 190, note de M. Reynaud.)

L'intolérance, j'entends l'intolérance de l'épée, est de l'essence, ou du moins la conséquence de l'essence des religions. La tentation, dit Mahomet, est pire que le carnage. (Coran, 11, v. 187 et 21 i.) L'Évangile laisse la chose en germe, ou plutôt n'en dit rien; mais l'Église l'a dit. Avant tout et à tout prix sauver les âmes. Or les Ames ne se sauvent que chez nous. Donc, épée, inquisition, quand elles pourront contribuer à sauver. — Sin-

gulière manière de sauver, dit l'esprit fort. — Vous ne comprenez pas l'orthodoxe, il ne veut pas sauver celui qu'il tue; l'enfer à celui-ci. Mais il veut préserver les autres. J'entendais M. Gallais développer cette pensée très franchement et rondement. Et pour ma part, je crois que, si l'on est orthodoxe, il faut admettre cela, et même que cela ne peut pas faire dilTiculté à l'orthodoxe qui réfléchit et se pénètre de l'esprit de sa religion.

Injustice de l'esprit de parti qui pardonne tout à celui-ci et rien à celui-là! L'empereur de Russie est persécuteur; l'aristocratie catholique n'en jjarlera pas; si [Louis] Philippe en avait faitautant, tyran, Néron, Dèce. Louis XIV a fait presque autant que Napoléon contre Home, le premier est un grand roi qui a eu quelques torts; le second un persécuteur. — Te rappelles-tu ce sa-

lon des Roquefeuille', où tu entendis un prêtre fonder tout l'espoir des bonnes causes sur l'empereur de Russie? L'Angleterre, au contraire, disaient-ils, n'y pourra rien, car elle est protestante, et le tzar, est- il donc catholique?

Famillp de Tréguicr

CAIIIEKS DE JEUNESSE.

Quand je suis ma logique, je serais porté à un concept dur et tranché pour le christianismi' ; mais un instinct supérieur me retient; je sens que [si] je suivais cela, l'avenir me dépasserait et on m'accuserait de n'avoir pas tout vu. Je fais donc comme si j'avais tout vu, je me dis chrétien, j'admets et j'explique le christianisme, bien que logiquement, je le répète, je dusse l'envisager en faux et élimination. Je chasse le vrai point de vue.

J'éprouve un singulier sentiment pénible devant une existence incomplète, j'entends une existence qui semble manquer d'un illisible. Par exemple, en face du Talmud. C'est un monstre, la nature humaine tronquée, il y a de l'homme et pas de l'homme, un cyclope, vue fantastique. Cela effraie. Les vieux docteurs du moyen âge encore. Descaries même. Bacon plus encore. L'-homme qui n'a pas conçu un grain de pratique effraie. On dirait qu'il y a quelque chose chez nous qui [n'est] pas chez eux. Un vide dans l'humanité.

Digilized by Coogle

NEPHTHAU.

Remarquez que nos rhéteurs et érudits, M. Le Clerc, etc. (vrai (//ammn/rie/i d'autrefois), s'attachent surtout à ce qui dans l'antiquité a le moins de prix et de valeur. Les auteurs qu'ils étudient le plus sont les auteurs de la littérature artificielle (rhéteurs, orateurs-rhéteurs, écrivains de la décadence, etc.), et non les primitifs (rappelez-vous ma distinction), Homère, etc. Une dissertation sur les sophistes, les rhéteurs, les plus creux des hommes, aura plus de prix à leurs yeux, fera plus fortune qu'un [travail] sur Homère, ou (juelque grande chose. Par exemple, thèses de MM. .Meyer, Benoît. C('. qu'il y a de plus puéril dans l'histoire littéraire de l'antiquité. Savoir pour savoir, et briller par ce qu'on sait, et consacrer sa vie à cela, sans autre espérance: M. Le Clerc, par exemple; il me préoccupe, cet homme; où est son mobile?

M. Villemain, je le comprends. L'érudition pourtant, l'érudition. Ah ! M. Villemain avait touché le point. Non que tout cela n'ait sa valeur comme érudition.

Nous nous moquons de la subtilité des grammairiens d'autrefois, qui ne s'occupaient que

d'anciens auteurs, et cela imphilosophiiiuemenl : a fortiori, combien ridicules ceux qui ne s'occupent que des sophistes.

(iramtnairienx, sophistes devenus à leur tour thème de dissertation, eux qui avaient pour propre de poser ces thèmes sur les autres. JM'velopper ceci en tjradation : le présent e/face le ridi-

cule de cela. Sic était d'autrefois, on en riraii comme, ou rit des sophistes. El pourtant cela a du pris'.

11 y a une certaine contradiction entre la manière dont les trouvères du cycle carlovingien représentent les rapports de Charlemagne et de •SCS vassaux, et celle dont les représentent les chroniqueurs. Voyez les passages de ceux-ci que rapporte M. Guizot (Vœilis. en France). Ils semblent suppo.ser dans les vassaux un silence profond sous Charles, un respect qui eût étouffé l'idée seule de révolte. Les trouvères, au contraire, nous représentent sans cesse une aristocratie hère, contre laquelle Charles est en lutte perpétuelle, auxquels il peut à peine tenir tète, jX)ussant la liberté jusqu'à l'insolence, et triomphant souvent de l'empereur, comme dans Ogier.

C'est probablement un tour (jue les trouvères

NKI'HTHALI .

donnèrent aux faits pour plaire aux seigneurs féodaux, dont ils recevaient les faveurs ; outre que cela représentait la royauté d'alors. Ils durent mettre du temps de Charlemagne ce qu'ils voyaient sans cesse de leur temps. Aussi de tous les poèmes relatifs à Charlemagne n'y a-t-il que Roland et de Xarbonue qui n'aient pas pour objet des révoltes de vassaux. Gérard de Vienne, Im Quatre l'da d'A;jmon, o(jier, sont tous bâtis sur ce thème. El encore dans les deux premiers, le roi n'est pas offensé, mais il est effacé. (Cf. Cerusez, leçon tinale, récapitulation sur les chansons de gestes.)

Que le mol de fjrnnd homme renferme une variété infinie, et c'est justice. Le but étant l'avancement des choses, les rôles ont dft être partagés, et les grandeurs diverses. Par exemple, les fon-

dateurs de sociétés, Minos, Zalmoxis, Moïse, etc., quels lyjxis à jiart! El faut-il donc, [jour être grand, ressembler à nous? Et ceux-là étaient-ils moins grands? Je les trouve plus grands. Bizarre communauté de but qui placera le tyqjo Orphé-e à céité de Laplace ou de Kant.

Saint Gall, dans son discours au peuple de Constance pour refuser l'épiscopat, fait absolument comme Étienne dans son discours aux Juifs : il leur reprend chronologiquement toute l'iiistoire lie la religion. J'ai fait observer ailleurs, à propos de plusieurs autres discours des Actes des apôtres, que c'était là une sorte de discours typique, une sorte de lieu commun chrétien, comme ceux des Grecs. Il paraît que cette habitude se prolongea beaucoup. Cela était en effet naturel, à une époque de peu d'érudition, d'encyclopédiser ainsi ce qu'on savait, et de le coller comme une décoration, ou un sceau de science {rappelez-vous les sceaux pendants du moyen âge) à ce qu'on voulait dire, quoique cela n'y eût aucun rapport.

Nous plaçons toujours le bonheur où nous ne sommes pas, jiarcc que nous ne l'avons pas où nous .sommes. C'est une perpétuelle piperie que nous entretenons avec nous-mêmes. Paris, Bretagne, Bretagne, Paris. Car on oublie le passé

NEPHTHAU.

et on sent le présent. (Cf. le même foil dans les portraits de Léonard et Bernardin de Saint-Pierre dans M. Sainte-Beuve.) En Europe, leur bonheur là-bas; là-bas, leur bonheur en Europe.

.Note.

C’est une fausse manière d’envisager l’histoire que de la croire composée d’élats stables et de transitions. En suivant cette façon de voir on est amené à tout apj)eler transition. Par exemple, la Fronde, transition à Louis XIV, et Louis XIV, est-ce stable? Non, certes : il n’y a pas dans l’histoire d’état stable: la courbe n'est pas ainsi ^

mais bien ainsi C'est une marche continue, tout faisant transition. .Mais pourtant l’humanité demeure longtemps sur certaines idées, comme pour les couver. Oui, mais c’est un oiseau de paradis, qui couve en volant.

C'esl, dit-il, transition « ta royauté absolue; mais royauté absolue est-elle donc stable? Il est sot de délimiter ainsi des buis partiels « l’humanité. Elle a un but général, mais elle ne s’arrête à aucun but partiel.

CAIIIKRS DF, JEUNES.SF,

Ckilui qui veut aller de Panama à Carthagène par mer est plus près de Carthagène au rap Horn (ju’à Panama, et pourtant il n’a fait qu’y tourner le dos à pleines voiles. De même pour rhumanité. Reculer est pour elle avancer.

On étend trop facilement aux développements [des] nations modernes les inductions tirées des nations anciennes (grecque et romaine). Sans doute, il y a des lois générales du développement de tous les peuples. Mais deux exemples ne suffisent pas pour éliminer ce qu’il y a de particulier dans leur développement, et n’en conclure que le fonds commun. L’Allemagne, pur exemple, échappe à la plupart de ces lois. La France aussi.

Le sauvage n'a pas l'idée de la stabilité des lois de la nature, (if. le récit des sauvages sur La Pérouse dans l'expédition de DU Ion. Ils leur sup-

.NEPHTH.U.I.

posent sans plus de difficulté un nez de deux ou trois palmes, c'était le bout de leur chapeau, etc. Les Barbares de môme; voyez leurs poèmes, celui de Beo\vulf, des Saxons, par exemple; tout est surnaturel, incroyable : ils ne vivent pas dans le naturel : ils n'en ont pas l'idée. (Cf. leçon de M. Ozanam sur ce sujet : deuxième sur les Saxons, c'est frappant.) Les nations orientales en sont là aussi, mais c'est le religieux qui les élève au surnaturel, et chez les peuples du Nord, c'est l'imagination, le tour d'esprit; car tout cela ne.se rapporte pas à Dieu, mais à des êtres fantastiques, devant lesquels Dieu s'efface. On ne pense que fées, serpents, dragons, etc. De grand Dieu, d'Allah ou de Jéhova, il n'y en a pas.

Quand on voit la nature soigner l'accroissement de l'être vivant, puis l'abandonner à sa période décroissante, on dirait que son but est le centre plein de sa vie. Mais ce n'est là qu'un ix)int. Le but est donc toute la vie, et il faut la prendre toute tout de bon.

11 y a, à mon sens, trois grandes époques dans l'histoire de la critique littéraire. Dans la première époque, elle n'est qu'un répertoire de lieux communs (Rliét. de Corax, Protagoras, Gorgias ; Cf. Thèse de M. Benoît). Gorgias a pourtant déjà un traité sur l'opportunité, xaipô; ; -2° Aristote introduit par sa Poétique et sa Rhétorique la théorie philosophique de l'art : mais elle est encore chez lui dans des formes barbares, peu esthétiques, quelquefois mesquines; 3° L'Allemagne fonde proprement l'esthétique.

La quantité a évidemment pour élément l'inliniment petit, l'élément inünitésimal. Cela est capital. Comment alors distinguer le p(u,s du moins!'* c'est un mystère. — En ce sens, je trouve l'appel lalion de quantités continues et discontinues peu juste : car le nombre a aussi bien pour expression l'élément infinitésimal que l'étendue. Par exemple, de six à sept je marche par l'infini des fractions intermédiaires, entre lesquelles il n'y a

Qigiiiitt: by (jpogle

pas plus de distance discontinue qu'entre les points infiniment petits d'une ligne. Étendue et quantité sont absolument parallèles.

Platon et Aristote admettaient-ils la spiritualité de l'ûme, la création, etc. ? Questions mal posées. Car le problème ne se présentait j>as à eux sous cette foce. Laissez-les dans leurs moules, et ne les déformez pas en les passant aux nôtres. Il y a là une réforme à faire à l'histoire de la philosophie. Voici ce qu'on fait : on a là les moules, les casiers modernes, certains nombres de questions posées pour nous ; puis on coule les anciens dans ces [moules], et on voit ce qu'ils donnent. C'est mat, car cela altère leur couleur. Et puis cela ne met en jour souvent que leur accessoire. Car .souvent notre capital était leur accessoire. Alors on juge mal ; car on n'a pas la proportion où tout cela était chez eux. Laissez-leur leur moule; ce qu'ils n'ont pas dit, ne cherchez pas ce qu'ils en ont pensé. Par exemple, la spiritualité, la création, si grands ■problèmes pour nous, ne se posaient pas pour eux, au moins sous cette forme; aussi il faut

pêcher çà et là les bouts de phrases qu'ils en ont dits. Jugez comme cela les présente mal, quand môme on citerait et comprendrait bien. Les variations de la philo.sophie ont été bien moins dans les solutions que dans le posé des problèmes.

Ces cahiers sont mes vomitoires. J'y vomis ma pensée. C'est pénible! Par brouées; aussi je viens et reviens par saccades, croyant n'avoir jamais bien récuré le fond. Je cherche à retourner le sac, pour voir s'il ne reste rien, et cela est très pénible. Plût à Dieu qu'on pût voir la pensée de chacun ! qu'alors on s'entendrait bien ! plus de disputes !

Mon Dieu! comme je prends la vie sérieusement, vivement, naïvement, à plein! C'est merveilleux. Aussi je .suis heureux. Ma pauvre mère seule me fend le cœur. Ah ! maman ! maman !

Ce qu'il y a de curieux, c'est mon affreuse position ; souliers percés, sous comptés, et mon affreuse vie extérieure en cette maison ' avec des bambins et un ogre.

Chez M. Crouzct

NEPHTHALl.

On n'est jamais sûr de ce qui aura valeur un jour. Avant nos goûts de livres, d'antiquité, au moyen âge, on ne le comprenait pas. Là-bas on ne le comprend pas. Le comprendra-t-on? Peut-être ce que nous méprisons aura valeur. Le siècle de Louis XIV ne pouvait comprendre que les vieilles cathédrales redevinssent in-

téressantes. Les barbares en brûlant les livres ne savaient pas qu'on regretterai L

Je viens d'éprouver une impatience indiciblement pénible. Je ne connais rien qui fasse plus souffrir.

Pouqueville rapporte (à propos de Marc Dotzaris) que les Grecs sont encore aujourd'hui comme autrefois dans l'usage de jwigner leur chevelure avant le combat. Rapportez aux conjectures de M. Le Hir sur snsa'.

Aussi bien, mon ami, prends garde que l'éru-

Traduction courante de ce vei'set ; « l'Élernel do ce

ipic les chefs onl pris le commuidement en Israël. • Jugi-s, V, i

dilion ne te dissipe. Car enfin, c'est se promener, Note, c'est courir le monde, c'est se distraire; on en revient comme d'une promenade, et si dans tes idées, le commerce du monde est peu pour le philosophe, l'érudition n'est-elle pas un commerce du vieux monde? Du reste, je ne dis pas absolument que le salon n'apprend rien jiour la philosophie. On lui attribue deux cho.ses, dont une seule à mon sens a valeur : 1“ polir le caractère et le style ; 2° apprendre l'homme et le monde. Ceci est précieux. Le premier est pâle et fade. Ne me parlez pas de ces hommes lettrés de salon, à la phrase mate et régulière, comme les a faits le siècle de Louis XIV. Kant, Ilerder, Gœthe, étaient-ils des hommes de salon?

Cf. Sainte-Beuve, Bayle, Portr. Lilt., J, p. 300.

Il est maintenant évident pour moi que la vraie explication de n)n; est dans le rab balamina

des Arabes : balamina en effet est ici pris pour désigner les ordres des créatures, les anges, l'homme et les génies, etc. Voir n“ 96. (Cf. not. Caussin, ad Cor., III, v. 90.) nN 2 S est pris évidemment dans le même sens : l'armée des êtres

NEPIITHALI.

existants. Or l'expression susdite est perpétuelle chez les musulmans comme l'autre chez les Hébreux. C'est donc un môme [sens]. Audraii avait déjà donné cette explication. {Gramm. ar. en tabl., fin du o' tableau.)

L'état religieux du monde sous le polythéisme gréco- romain nous représente réellement l'état de religion naturelle, au moins dans les tètes un peu réfléchies. D'abord, dès le commencement de la philosophie, tous ,les philosophes n'envisagent le polythéisme et ses fables que comme des myth(!S. De plus, vers l'époque d'Auguste, tous s'en étaient à peu près détachés, et ces cultes, qui sous Tibère et les empereurs postérieurs firent fortune à Rome, étaient précisément des cultes étrangers, plus mystiques, plus profonds, plus dogmatiques que ces imaginations jioétiques et évidemment fictives. Aussi quand Julien voulut dogmatiser ces fables, il les orientalisa. — Remarquez en outre un trait tout à fait unique de ce polythéisme; c'est qu'elles ne se donnent aucun caractère de révélation ; c'esl pent-èlre la seule religion qui nail pas son livre sacré. Et quand ils

-Vole.

voulurent en avoir, ou plutôt quand ils suivirent le penchant de l'esprit humain qui lui rend nécessaire un fétiche qu'il adore, les grammairiens se donnèrent Homère et les anciens poètes. Donc la majeure partie du genre humain a vécu des siècles sans religion ponitive.

ÜO.

Visite à M. Damiron.

Un homme grave et bon, réfléchi et peu attentif à l'extérieur. — Réserve extrême sur le point délicat de l'orthodoxie, sur lequel roulait ma lettre. Il élude toujours de toucher aucun des points que j'y traitais, en la couvrant d'éloges généraux. Il m'engage à concourir pour le prix de l'Institut. — Nous nous contactons pou, mais nous nous comprenons fort bien ; car nous sommes tous deux pénétrables au contact lent. Bonté franche et sans apparat. Couleur haute et ferme, capitalité de la question de la foi. Je suis très content et j'en .sors moralisé. Parole remarquable et très fine sur la manière de faire la philosophie par l'iiistoire de la philosophie. « L'histoire do la philosophie est un texte, non

SEPHTHALI.

un prétexte. » Ceci peint très bien une idée délicate : prendre occasion de là.

L'idée dominante sur l'histoire de la philosophie aurait peu de valeur si n'était qu' érudition.

Visite à M. Garnier.

Diverses discussions psjchologiques. — Il m'explique comment l'imagination poétique et oratoire se fondent dans

l'imagination coloriste. Je lui objecte M. Cousin. C'est un poète, dit-il. Il fuit l'analy.se exacte, et croit que c'est dégrader la philosophie. — Conception de la figure géométrique : je lui expose mes idées par généralisation éliminative (V. alibi, not. ad Cousin, Cours de 1818.) 11 objecte la cx)nccption de la ligne droite, qu'on ne peut reconnaître droite, à moins d'un concept spécial. Instinct des sauvages, des enfants, qui en traçant droit, ne copient rien.

Mes objections sur le devoir, le droit, la sanction, etc. — Cf. notes de .sa leçon sur l'Idéal moral, où il trace la démarcation du devoir et du surérogatoirc par la sanction extérieure, et pense que la répression extérieure peut s'appliquer à la tempérance, etc. Il répond à mes objections, en

élargissant le sens de son mot de répression extérieure. Il l'applique non seulement à la répression légale, mais à la répression paternelle et à la répression divine. Cela est mal que la société, le père ou Dieu au moins peut punir, ou en d'autres termes: cela est mal qui est punissable. Mais comment ensuite ajoute-t-il : ce qui est punissable, c'est le mal, ce qui est méritoire, c'est le dévouement? — Voici donc sa théorie : le mal est ce qui est punis-sable. — Qu'est-ce qui est punissable, c'est le mal. C'est aller de 13 en A et de A en B. — M. Ilavct arrive, tandis que nous discutions la question des figures géométriques. — M. Ilavet se trouve fort embarrassé, et cherche aussi à mêler son mot, et à improviser toute une théorie avec une bonhomie novice toute curieuse ; mais en se posant modestement comme non compétent, et traitant la chose de son haut sans y tenir, en se plaignant finement d'être dans la maïeutique. Il y aurait eu là une sorte de mépris de notre question, si .M. Garnier n'eût relevé sa valeur, en y témoignant de l'intérêt, et regrettant qu'il n'y ait pas de ces discussions établies sur

des sujets philosophiques. 11 nous fait part à ce propos d'un projet qu'il avait eu de réunir les professeurs de philosophie de Paris et établir unité d'ensei-

gnement. Mais ce sont des gens qui font de la philosophie pour leur compte.

La conversation s'engage ensuite en histoire. M. Garnier ne conçoit pas comment une nation tombe en décadence, et s'imagine que si venait invasion de Cbsaques, Paris resterait toujours l'Athènes... Choses insignifiantes... On aborde le christianisme, car il en faut venir là. Il y a décadence pour ces messieurs de Cicéron à saint Augustin, mais progrès dans la morale de Platon à Cicéron, parce que ce n'est qu'à celui-ci qu'on voit des traités complets. Oh ! l'homme aux traités complets! On sent le psychologue à traités classiques. M. Havct surtout est scandalisé de sa crédulité superstitieuse pour les devins'. M. Garnier trouve dans la société romaine, même sous l'empire, un progrès scientifique. 11 veut à force le progrès continu, sans songer au progrès en spirale, idée pourtant si simple. Il cherche à établir la tradition, mais ne peut ; car il convient que ce n'est pas par les Alexandrins. Lui tient pour le progrès, idées qu'il a prises dans Condorcet, Turgot, Saint-Simon, etc.. Que les chrétiens de cette époque sont inférieurs, que la superstition nouvelle s'insinuera par ignorance, qu'il y aurait 1. La crédulité de saint Augustin.

à établir dans le clirislianisnie une chaîne de traditions philosophiques, bien sujîérieure aux conciles. Cmœ-ci adoptent toujours le dogme le plus superstitieux. Malheureusement, en en ve-

nant aux faits, il ne trouve que saint Justin et ast obligé de sauter à Boècc et Cassiodore. Néanmoins il pense qu'on trouverait ! M. Havet est bien plus sage. 11 aime les Pères et saint Augustin, sauf sa superstition ; pour M. Garnier, c'est un exalté, rempli de contradictions, sur la grâce, etc. — Je ne suis pas dupe, dit-il, de la foi de Bossuet. Il croyait que c'était utile, et puis il y était engagé par l'extérieur. Mais nulle foi aux superstitions chrétiennes. Saint Chrysostôme de même. — o Dieu ! quelle sottise ! Je ne crois plus, mais bonté du ciel ! .s'il faut, pour être incrédule au christianisme, dire des sottises comme celleslà, ah ! je n'en suis plus. 11 est clair qu'il a voulu faire la bravaded'incn'slulité devant moi, montrant qu'il était bien ferré sur ce point. — Par exemple, si j'étais évèi]ue [dit M. G.], je ne saurais pas gré à ceux qui croient pour la morale. Car cette morale était faite avant le christianisme, elle ne lui appartient pas. Son propre, c'est le surnaturel, la grâce, etc.

Ah I mon Dieu! qui me donnera de pouvoir

NEPHTHALI

faire un livre du christianisme, qui dira définitivement comment il est temps de le f)rendre! Je le louerai, l'exalterai, le baiserai, mais l'humaniscrai. L'homme ou Dieu, c'est tout un, même sans panthéisme. Je réagirai contre tous ces hommes quand il en sera temps. J'aime bien mieux Ozanam, quoique je ne sois pas orthodoxe. Lui au moins sent le poétique. Cette âme au contraire est prosaïque , toute moderne, aimant la civilisation, ne voyant rien de plus beau. 11 n'y a pas d'élévation ; joignez une superficialité extrême d'érudition et une fanfaronnade qui n'est pas le vrai. — M. Havet m'a plu davantage, encore je n'ai pas vu une possession intellectuelle notable; il vit encore, je crois, dans

le monde. Cette vie laïque (car j'en suis encore à celle distinction) m'est apparue froide et pâle.

On parle aussi de M. Jouffroy. Renseignements que M. Garnier a dû prendre auprès de sa veuve pour sa biographie, dont il est chargé pour le Dictionnaire des Sciences philosophiques de M. Franck. — Peu de renseignements qu'il a recueillis. A l'âge de cinq ou six ans, M. Jouffroy li.sait l'histoire ancienne de Rollin avec si grand intérêt que, quand le jour tombait, et qu'il n'y avait pas encore de lumière, il s'appro-

chait et lisait à la flamme du feu. Puis il sortait et, avec des tas de pierres, faisait les armées des Romains et des Carthaginois. Cela présageait son esprit d'observation. Articles de géographie de M. JoufTroy, dans le Globe. Le Chili; le dépeint à merveille, comme s'il y avait été. Une langue de terre entre montagnes et mer, fleuves descendant des montagnes, vallées, villes agglomérées sur leurs bords. Le reste, sables et déserts. — Aussi une description de l'Algérie, avant qu'elle fût occupée par les Français. Trouvée très exacte. Morceau lu à l'Académie des Sciences morales et politiques sur la lutte de l'indépendance de la Grèce, si exact, que des Grecs présents vinrent lui demander s'il n'avait pas été en Grèce, et ne pouvaient croire que non. Environs de Tripolizza, armées turques, etc., d'après les récits. — M. Dubois va publier une sorte de biographie de M. JouflVoy, en y insérant ces divers morceaux.

11 est aussi question du docteur de l'autre [jour], de l'originalité de M. Ozanam, qui a osé seul tenir tête contre tous, de M. Cousin venant patauger dans la thèse sans l'avoir lue.

Longue dissertation sur l'Exposition' . Idées

Salon do 18iG

NEIMITllALI .

assez fines sur l'art. Marguerite dans l'église. L'épaule cédant sous le doigt de Mépliisto. Telle tête éclairée par derrière, alors transparence des chairs, comparée à une vessie où il y a une chandelle. Il faut alors des teintes très fermes.

J'ai découvert dans tout cela une putridité indéfinissable. Outre une sorte de corporation à liens secrets, enchaînant l'individu. Moriamur in simplicitate nostra. — Monsieur se dcstine-t-il aux fonctions de l'Université?... — J'en suis sorti peu moralisé, il m'a fallu me remonter, et me fortifier, bien loin que ce fût un levier extérieur. Pourtant l'amour-propre dans ces deux visites a eu sa bien large part, et en fait d'encouragements, je n'ai rien à désirer. — Demain, j'irai voir M. Souvestre, et après-demain M. Dupanloup. Et puis il n'y a dans ces hommes nul goût de morale, nulle ardeur de se perfectionner sur ce point, par exemple comme Herder et Gœthe, Hamann, etc. Et puis pas de développement d'un môme homme. On voyait ce pauvre M. Havel, qui ne songeait qu'à bien faire toute sa vie son cours de littérature latine, sans songer à cncyclopédiser ses idées, ni à se philosophiser sur divers systèmes comme nos Allemands du grand siècle, si féconds, si multiples, si ardents dans la voie de l'esprit.

Ah ! mon Dieu 1 où donc Irouverai-je un homme qui me plaise ! Ces hommes à la superficie m'attirent, puis me répuisent. C'est comme dans réleclricilé quand la balle de sureau s'est saturée. Mes bons Allemands même me font cet effet. Eh bien, je serai seul, mais je serai ce que je suis. On sera étonné quand on me

verra paraître armé de toutes pièces. Car jusque-là on ne me verra que par un côté. Faæit Deus!

Le but de la science n'est pas de fournir des données à l'homme d'action. C'est une de ses ulilités, mais non son but. Son but est en ellemême. Ainsi les .sciences morales et politiques n'ont pas pour but la morale et la politique pratiques, car alors elles seraient inférieures à la morale et à la politique pratiques. Or celles-ci sont un art, qui emprunte à la science, et la science n'est pas un appendice de l'art. — 11 faut donc s'entendre quand on dit que les sciences ne sont vitales qu'en touchant à la morale et à la

politique. Oui, pourvu qu'on n'entende pas par là la pratique. — La morale du reste est loin pour moi d'être la pratique, elle entre dans le cercle idéal, c'est un des membres de la trinilé, qui font l'homme beau et heureux.

C'est l'utile que j'abhorre. Blasphème que de soumettre la science à rien d'utile! — Il y a une révolution à faire dans le monde, en ressuscitant l'esprit des anciens âges, mépris de tout ce qui n'est pas du cercle supérieur. Mais il faut élargir ce cercle, et y faire entrer la science, lé cœur, l'amour, la morale, le beau, etc. Il faut être stoïcien large. — Les vieux âges avaient raison de couper autour de l'homme, mais tort de couper des pousses bonnes et saintes. Le nôtre a tort de tout laisser pousser pêle-mêle, car le saint est alors chétif sous le luxe profane de la vie pratique. Il faut couper tout ce qui n'est pas saint, mais tout est saint, excepté l'utile. — Que je déteste ces philosophes terre à terre, qui donnent une valeur à la vie, à l'actif, au commerce du

monde, ce xviii' siècle par exemple, et ses rejetons 1 AhI je préférerais mes moines et mes ascètes, s'ils réalisaient bien leur type.

CAUIEKS UE JEUNESSE.

Je ne sais pourquoi je souffre quand j'entends prononcer des paroles dures contre le christianisme, par exemple le traiter de superstition. J'aime à trouver un homme distingué qui en fasse profession. Et pourtant je ne puis m'empôcher de le traiter alors de supcrGciel, qui n'a pas analysé. — Ce que j'aime le mieux, c'est de l'entendre louer, exalter en général, mais sans venir au Cn de mot, d'y croire tout de bon. C'est que c'est mon vieil ami, voyez-vous.

Fisitc à M. Souveslre.

On sent ici l'homme politique et pratique, antiscientifique; il en vient toujours à l'observation fine et sociale. Idées critiques fort superficielles. Il se persuade trop (erreur qui domine son ouvrage Le Monde tel qu'il sera) que la critique n'a pas de valeur s'appliquant à l'antiquité. Critique, fondée en un sens, de la direction des études classiques. Il est bon et simple; mais le contact s'établit diffi-

NEPHTll ALI .

cilement entre nous sur l'intime; aussi bien je ne suis pas content de moi-même; je ne me suis pas montré. Et pourtant il y a bien en cet homme quelque chose qui me plaît et m'attire, m'élève même au milieu de la sphère assez simple où nous nous tenons. Lors môme que je veux élever le niveau du sujet, il l'abaisse. Je n'aime pas cela; car il est pénible à l'inférieur de hausser ainsi le cran. J'aime bien mieux d'autres, M. Dupanloup,

par exemple, qui haussent toujours ce que vous leur dites, et le saisissant, partent de là pour plus haut. — Quelques observations très fines relativement à l'intérêt que les diverses nations ont attaché à la vie humaine, à propos de la statistique des bâtiments perdus par an : France, un sur cinquante; Angleterre, un sur vingt; Amérique, un sur quatorze, à cause de la navigation en bateaux à vapeur sur fleuves. La vie mise à bon marché. On dit : Il y a eu tel accident ; nul n'a été tué : le chauffeur seul a été mis en pièces : c'est une partie de la machine, et puis cela ne gêne pas les voyageurs et n'empêche pas que l'on s'embarque demain.

Oü.

L'adoplion d'un livre comme sacré est un fait excessivement curieux à étudier dans son progrès. — Il s'entoure de nuages, etc., enfin (ceci est fort remarquable), on en vient à regarder les lettres comme sacrées. D'abord, c'est l'esprit général qu'on fait venir de Dieu, comme toute composition littéraire chez les Orientaux (Cf. le Coran : ceux à qui Dieu a donné de savoir écrire; tout don d'esprit vient de Dieu); ici l'inspiration est naturelle et ne renferme aucun sens faux; c'est poésie. Puis chaque pensée devient inspirée, []uis chaque mol, puis chaque lettre et chaque incident orthographique et calligraphique devient sacré et mystérieux, on en fait une sorte de jeu de loto, de thème mathémati(iue, comme dans la théorie des permutations. (Cf. le Notarilcon et la Gematria.) Ce fait se dessine avec une merveilleuse fermeté dans la critique talmudique et cabbalistique, même chrétienne et aussi, je pense, dans la musulmane. Befer ad alia htijusmodi in meo the.mnti.

XEPHTH ALI.

Il faut bien s'entendre quand on parle de siècles de goût : le goût (en ces siècles) ne domine jamais que dans une certaine sphère ; audessous, s'agite un très mauvais goût. En Grèce, [mr exemple, du temps de.s Sophocle, des Périclès, il y avait les sophistes et les rhéteurs, un Gorgias, le mauvais goût personnifié, qui charmaient pourtant legoût public. 11 faut dire qu'en Grèce, le goût ne fut jamais absolument pur à aucune époque; les plus grands auteurs ont des fautes de goût, et le mauvais goût leur coexistait et leur était co-admiré. Au siècle d'Auguste de même. (Cf. les dernières pages de la brochure deM. Patin sur Horace.) Ceci est bien plus frappant que sous Louis XIV. Ici, il y a mauvais goût, mais il se tient dans sa sphère ; non pourtant, car le public l'admirait avec Bossuet, etc. On admirait Gorgias et Sophocle, donc le goût n'était pas pur. Ceci prouve aussi combien est inexacte la concc))tion qui délimite ainsi l'histoire de tout développement littéraire. Mauvais goût d'essai, l'époque de goût, mauvais goût de décadence. En Grèce, le mauvais goût de décadence a précédé et accom-

pagné le bon goût. (Cf. la thèse de M. Benoît, ch. III, IV, etc., cette phrase si caractéristique : on se croirait en pleine décadence, ce qu'il dit surtout de Gorgias, etc., au style dithyrambique et guindé, pire que les Arabes.) Aussi bien ces Grecs eurent toujours un certain ton qui les rapprocha du goût oriental et même du goût arabe. Ce n'est que chez les Romains que l'atticisme pour le goût a été parfait. Aussi c'est tout émoussé et artificiel. Aussi cette littérature latine n'est-elle pour moi qu'un prolongement de la littérature grecque, en une langue voisine, un de ses dialectes.

Anecdotes grammaticales des grammairiens arabes, trait caractéristique. Rapprocher aussi l'anecdote du vizir auquel on de-

manda la lettre sans r, etc., encore jeu de synonymes. Remarquez spécialement les anecdotes à synonymes, où on fait entrer tous les synonymes d'un mot. Voyezen la plus curieuse, par exemple en Hariri, Comment., p. hî)l. Remarquez le rapport frappant de toutes ces habitudes avec celles des sophistes de la Grèce ; jeu de synonymes, Thucydide, Platon, Prodicus surtout. (Cf. thèse de M. Benoît, p. 77.)

NEPIITHALI.

Excellent suivant moi.

Il n'est pas étonnant que l'amour de la patrie soit cher à tous, môme aux plus petits, aux plus humbles, aux enfants du peuple, aux manœuvres. Voici en quoi ; cela tient à l'amour de la gloire. Il faut de la gloire à chacun ; nul ne peut vivre sans cela ; te rappelles-tu ce gardeur de porcs de Tréguier, qui était le plus glorieux, comme on dit, de tous ceux de sa classe? C'est aussi nécessaire que le pain. Or, pour l'humble, la source de gloire est comme tarie; que fera-t-il, que dirat-il? Eh bien ! il y a là une réserve commune de gloire, un dépôt commun où vont puiser ceux qui n'en ont pas, c'est le surabondant des grands hommes qui est placé là sous l'étiquette France, et mis à la disposition de tous. Eh bien ! le peuple va là chercher sa gloire. Et, en effet, ne sont-ce pas les hommes du peuple qui se pavanent le plus des gloires nationales? toujours Napoléon à la bouche, car sa gloire est en partie la leur. Aussi, voyez comme ils se le fraternisent. Je voyais l'autre jour une enseigne de

cabaret, où il était représenté donnant une poignée de main à un crocheteur, avec un air de camaraderie fort comique. Après une victoire nationale encore, où éclate le plus de joie et de vani-

té? chez le peuple; c'est que lui y gagne plus que les autres. L'académicien a sa gloriole ailleurs ; il y sera peu sensible. Et j'avoue pour ma part que j'y suis fort indifférent. Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fît marcher la philosophie. Que de fois j'ai fait fi de ces hommes qui sont assez fous pour chercher leur gloire hors d'eux! Et pourtant, de force j'y ai été ramené quelquefois. Que les Cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent les bibliothèques, des Noi' penseurs pour commercer, une académie pour m'entendre (voir n° 60) et liberté de penser et de dire! Je m'anoblirai intérieurement; que m'importe que la vanité s'attache au nom de France ou de Cosaques ! J'entends ceci grandement et intellectuellement, et non vaniteusement et pédamment. Philosophie vitale, science du contemplateur qui n'embrasse rien pour critiquer tout, et cela pourtant avec feu et enthousiasme. Le spectacle du monde comme aux jeux olympiques. Scruter les choses et non vanité.

C'est en cette manière d'envisager l'amour de

NEPHTH ALI.

la patrie dans l'homme du peuple, que réside le secret de l'influence morale de cet amour. En ell'et, la gloire est nécessaire à l'élévalion morale de l'homme. I.«s hommes qui ne peuvent se glorifier de rien, les classes séquestrées, avilies, sont toujours méprisables et démoralisées. Grâce donc à ce qui permet au peuple de .s'exalter en luimême 1 Et, en effet, en ces moments-là, il est meilleur et plus haut ; il ne voudrait pas faire une action honteuse. — L'homme veut à toute force être ce que l'on croit qu'il csl. Que de Ibis j'ai éprouvé cela! Telle opinion que je savais que tel autre avait de moi, était un feu qui me brûlait pour ètr ce qu'il pensait. Et aussi, combieji de fois ai-je combattu contre la jiensée

de telle fausse appréciation qu'on faisait de moi 1 Un poids terrible me {Xirtait à être ce que je croyais que l'on pensait de moi, quand même je croyais que ce n'était pas moi. — Gela est frappant dans les enfants : faites entendre à un enfant que vous avez telle opinion de lui, que vous le regardez comme espiègle, méchant, sournois, studieux, aimable, il se brisera le cou pour le devenir. C'était frappant à Saint-Nicolas. Cola lient à ce que les enfants se regardent comme trop heureux d'être considérés par des personnes raisonnables.

comme réalisant un type. Rien de plus cher à l'homme; n'importe quel type, pourvu qu'il en ait un. Rien de plus affreux pour celui qui la mène que vie qui n'est pas caractérisée. — Le peuple ainsi. Diles-lui : le Français a telle réputation, il est brave, efc., il se tuera volontiers pour être tel. Cela se voit sur une grande échelle dans les batailles. Le soldat se fait gaiement hacher pour deux ou trois mots de son général, qui le pipe en l'identifianl avec je ne sais quelle chimère; pauvres gens! Respectons pourtant, car cela est de l'humanité. Mais le philosophe est làhaut, regardant, critiquant et s'enthousiasmant ; mais prenant garde de s'y laisser prendre les doigts. — M. Michelet a parfaitement et très finement senti ce fait dans son livre Du peuple (p. 2G6). Mais lui l'apprécie en homme du peuple. — « Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'èlre né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre des hommes, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique

qui fait l'entretien du globe. » (Ce dernier trait n'est plus philosophique.

NEPIITHALI.

car il sort de la loi générale qui est vraie pour toutes les nations et ne s'applique [pas] qu'à la France. Ce qui suit ne vaut non plus que comme exemple.) — « Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger… » — C'est étonnant comme la longue paix et le régime heureux et tranquille où j'aurai fait mon éducation intellectuelle auront influé sur ma tournure d'esprit; paix à tout prix, mesquinité de la politique, etc.

Le peuple, les écoliers, les enfants ont une habileté extrême pour forger des mots très pittoresques, sans radical préalable. Les savants, au contraire, s'astreignent à ne faire autre chose que combiner les racines, soit de leur langue, soit d'une autre; par exemple, je les défie de faire des mots comme ceux qui composent les dictionnaires de l'argot des collèges, cafard, etc.

La littérature de nos jours a une tendance à

cesser d'être un art. Tels et tels, M. Souvestre, j>ar exemple, ne comprendraient pas l'application de ce mot à de telles compositions. M. Michelet également dans son Peuple. Souvent, au pratique, un livre e.st une action sociale. L'art est relégué en peinture, sculpture, musique. J'aime pourtant ce mot, et il faut le conserver à la poésie. Littérature est plus pâle.

On rue dira : Quoi ! tu t'occupes du passé, tu donnes valeur à l'érudition s'appliquant à des objets non littéraires, aux guerres, aux usages ries peuples, etc., et tu ne tlonnes pas de valeur à ces objets? — Ce n'est pas à l'érudition seule en ellemême que j'attache valeur, mais ce il quoi elle me conduit, ce dont elle est la condition. Sans telle longue dissertation sur tel sujet en apparenœ puéril, je ne marcherais pas aussi droit que possible.

Si l'on peut me trouver une ombre de ressemblance entre les compositions des rhéteurs, sophistes et grammairiens anciens et celles de

NEPHTHALI

SSl

seconde et de rhétorique dans nos collèges, froides comjTositions qui ne disent rien de rûnie, je veux bien [lacune]. Éloge du café, etc. (Cf. la thèse de M. Benoît, ch. in et iv.)

La légende religieuse patriotique est la racine naturelle de tout peuple. De là ce soin à consacrer tous les lieux qui furent son berceau par des récits traditionnels. Ainsi à Rome le Capitole, la Roche Tarpéienne, les pères ni^ytbiques du peuple ; en France, Saint-Denis, Saint-Rémi à Reims, etc.

Note. Ce sont là les racines d'un peuple, et plus elles sont fermes et profondes, plus le peujtle tient ferme. Ali ! respectez-lcs. Ce travail spontané est d'une beauté indicible. J'aime à me perdre dans sa contemplation. Mystère de poésie, et de religion.

Les saints, par èxempie, sont les racines d'un peuple, ses pères, scs ancêtres, soi consécrateurs, les maintiens de sa nationalilr. Or nationalité est chose au moins poétique. Peut-être un

jour sera-t-elle eU'acée ; mais elle aura été bonne et belle, et sera toujours poétique. Mais Jious avons rompu avec eux, et recommencé une nouvelle nation.

Prodige que ces commentateurs catholiques de la Bible ! Ils sont pour moi le type de l'àxpKria. Le Père Carrière, par exempte, qui s'en va introduire des ellipses scolastiques dans les vagues éructations orientales. Non, pour les scolastiques, il faut que les prophètes aient eu à l'esprit la distinction du matériel et du formel, de la promesse absolue et conditionnelle, etc.

Ah! Dieu! je n'ai pas dit ce que je disais au numéro 58 dans l'esprit plat-érudit de M. Quatremère, par exemple, qui verrait volontiers le monde en feu, pourvu qu'il eût dix personnes à son cours de persan. Non, non, je pensais à l'idéal vital et beau.

L'impression la plus durable et la plus ancienne qui me soit restée de mon premier abord à la philosophie, c'est l'insuffisance et la grossièreté du

posé de la plupart des problèmes, auxquels je trouvais une mine paysanne et scolastique, par exempte, union de l'âme et du corps, spiritualité de Tâme, existence de Dieu, etc., tous posés qui me semblaient grossiers et faux. Je sentais donc, et c'est là mon idée native, le besoin d'une autre forme philosophique. Je l'ai trouvée dans l'école érx>ssaise; mais elle ne me suffit plus. Quant à la compléter, je trouve précisément que les nôtres ne la complètent qu'avec ces vieux posés qui me répugnent. De là un instinct secret, un amour sans connaissance qui me porte vers l'Allemagne pour voir si je trouverai là ma forme. En attendant, je la

fais en moi, en laissant mon esprit [poser] ses problèmes sous leur forme naturelle.

Le secret de la vie organisée, le passage du brut au vital est toujours ce qui m'a le plus préoccujjé. Le problème de la science est là pour moi. Je ne puis croire que l'organisation ne soit qu'un arrangement physique et mécanique. La vie est là. C'est mon idée fixe ; j'aime à m'y perdre.

Cet enthousiasme d'illuminisme, qui s'est emparé de quelques écrivains pour la France (Michelet, Quinet, etc.), est un fait fort remarquable et ressemble beaucoup à celui des Juifs pour leur nation à l'époque du christianisme. Le salut est de nous. Cela présagerait-il quelque chose? Ce sont des fous ; mais les fous font quelquefois des choses très bizarres et très fortes.

68 his.

Habitude des peuples de donner des noms propres aux animaux. Quelquefois ce nom propre est devenu leur nom commun. Par exemple, Henard de Itmardus vidpes du moyen âge (Voir Gerusez). Renardus était le nom propre. Cf. les sobriquets du chat, etc., dans Macbeth. — Isengrin, nom du loup dans le poème du Renard est probablement /se^r/nus, sobriquet du loup en allemand. Cf. Lessing, fables. Histoire du vieita: loup. Voir ailleurs une note sur ce .sujet, fort intéressant et très ty|)i(jue. Isengrin, nom propre assez commun en Allemagne et même en France.

KEPHTHALl.

Comparez au passage du psaume : Et sicut potenlatibus, usque ad septuaginta... atnplius laborel dolor, à cette allégorie d'un auteur arabe', citée par un auteur latin, où la vie est compa-

rée à un pont de soixante-dix arches, et au delà d'arches à demi rompues jusqu'à cent. Des trappes semées dans le pont, d'abord beaucoup à l'entrée, puis beaucoup à la fin, moins au milieu, et à la fin quelques-uns allant en boitant çà et là sur les arclies ruinées. Remarquez bien aussi en ces tours concrets et précisés, ces allégories matérielles, la différence du génie arabe et classique. Il est facile de sentir ici l'allégorie de l'Orient. Comparez la roue de la citerne et l'amandier dans l'Ecclésiaste ^

Quelques poésies modernes, par exemple celles de M. de Lamartine, me représentent fort bien

1. Ni l'auteur arabe, ni l'auteur iatiii, dont il est ici qiiestinn, n'ont pu être identifirs. Cette allégorie, la vision do Miraa, se trouve dans Addison (SpeciatoT, n" 159), plus tard dans les Palmi-nblitlter, de Liebeskind, Herdcr et Krummaclier.

8. Lorsque l'amandier pousse ses (leurs, c'est-à^lire lors<iue les cbeveux blanchissent. Voir Ecclés., xii, 7, 8. Interprétation ordinaire de ce passage d'après les LXX, la vers, syriaque et la vulgate. Cf. Gesenius, s. v. yXJ.

la synthèse en poésie. Les poésies primitives sont le syncrétisme ; tout y est mêlé et en chaos. Puis vient l'analyse, qui sépare les genres, épique, lyrique, élégiaque, etc., puis enQn une synthèse qui les fond tous, et rend fausses toutes ces catégories. Ainsi les Méditations de M. Lamartine, son Childe-IIarold, qu'est-ce? Élégie, ode, etc., c'est tout cola, ou plutôt rien de tout cela et tout cela à la fois. C'est pourquoi il est très injuste de juger ces compositions sur le pied des anciennes catégories, comme font les classiques, et de dire : L'ode ne comporte pas cela, l'élégie ne comporte pas ceci, car ce ne sont ni des odes ni des élégies. Si

vous voulez attaquer, attaquez l'idée môme de la composition synthétique, mais vous n'auriez pas raison.

Mon Dieu! que j'aimerais cet Ozanam, s'il n'était pas si dur orthodoxe et s'il ne faisait pas cause commune avec toute la coterie de l'Université et s'il n'en prenait pas le ton. Je ne .sors jamais de sa leçon, sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de la vie et de l'avenir. Ah!

NEPHTIIAU .

que je suis heureux alors! Je me vois professeur de littératures orientales à la Faculté des lettres, assis à la table en hémicj'cle, et dissertant, critiquant, admirant. — Mon Dieu! qu'à cet âge on prend la vie allègrement et à plein : c'est vrai, sans retour, sans réflexion. Car on n'a pas encore été répercuté par les obstacles. Je vois cela dans ma lettre à Henriette'; je ne suis que feu, espérance, vie et avenir. La vie est là devant, qui excite l'appétit : c'est l'oiseau de proie qu'on amène en lui présentant la curée. 11 y a quelque chose de creux qui appelle la satiété et cherche à engloutir, attirer. Je ne parle pas du matériel. Idéal, Dieu. Puis quand on est plein, je conçois qu'on détourne la tête.

L'impression qu'on éprouve en lisant les grands ouvrages romantiques (.M. Lamartine) est pénible : elle n'est pas pleine et finie, comme pour Racine par exemple. Vous sentez que toute la chose est épuisée, la pensée est cadrée dans son cercle : ici, au contraire, il y a un vide, un creux, car le

Lettre encore inédilt

CAHIERS DE JEl'NESSK.

cadre est infini. On ne pose pas à plein, on voudrait plus, on a faim, et avec les classiques on n'a pas faim. Tout est content. C'est qu'ils sont finis, et les romantiques sont infinis. Or, l'infini est plus. J'aime mieux le sentiment infini du romantisme que le sentiment borné et tranquille de l'autre. L'un est une hyperbole, l'autre un cercle.

Le christianisme ayant été une forme de l'esprit humain, est nécessairement un monde, et fait à lui seul toute une science. De là notion do science ecc/ésinstiV/ne, et des esprits fort larges peuvent s'en contenter, quant à l'étendue, je no fiarle pas de la critique intérieure. Du reste toutes religions en sont là. Islamisme aussi. .Mais christianisme a tout : philosophie, archéologie, histoire, littérature, etc.

Cette édacité de la jeunesse, quand elle a un objet haut et pur, est noble et Ixinne. C'est la spontanéité native (jui se développa sans calcul. Je conçois qu'ensuite, quand on a goûté de tout.

NEPHTHALI

Noie.

on fasse le dégoûté, et qu'après avoir été obligé de tourner les obstacles, on ne puisse plus se figurer que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. — Rêves! mais combien de grandes choses les rêves ont-ils fait faire, sans parler des doux moments qu'ils ont fait couler! L'idéal entraîne, on ne l'atteint

pas, mais on monte haut. Quand ils ne serviraient qu'à nae faire oublier M. Crouzet et ses bambins, ce serait déjà beaucoup.

Sainl-Graal. Les Croisades. Les croisés ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient, mais ils trouvèrent mieux. Alchimie.

La nation grecque, athénienne surtout, est la nation de la parole; elle en avait un sens exquis; c'était plaisir pour elle. Phénomène qu'un peuple qui a pour plaisir l'harmonie du beau-dire. Voyez des faits curieux, thèse de M. Benoît. Périodes harmonieuses suffisent; c'est du bonbon pour eux, et quand on leur en donne, on a toujours raison. Cela assurément a nui chez eux au vrai et au grand. Ils n'ont pas été aussi vigoureux penseurs. Platon lui-même est sophiste. Pour Socrate, il est en dehors de tout.

Quand j'ai remarqué en moi quelque chose d'afFecté, je réagis très vivement contre par un ton intérieur, calme, froid et vrai, tellement qu'alors le fort non affecté, mais qui pourrait en avoir l'air, suffit pour me donner la nausée.

Il m'arrive souvent, à la vue d'un objet, de l'épurer, ou mieux d'en absolutiser le type. Nul objet ne représente parfaitement un type, mais quelques-uns de ses traits rappellent le type ; alors on élimine de lui tout ce qui n'est pas du type, on y met ce qui est dans le type et qu'il n'a pas. — Quelquefois la ressemblance est si parfaite, qu'on croit retrouver sa création : la joie alors est grande.

Il faut se garder de considérer les droits de l'humanité comme quelque chose de constant et d'invariable. Aristote disait : « S'il existe des

nations qui soient relativement à d'autres ce qu'est le corps vis-à-vis de l'âme, elles doivent servir ces dernières, comme le corps l'âme. » C'est très profond. Si donc ces nations viennent à se polir et à s'élever, ce droit se perd. — Ainsi aujourd'hui que l'humanité est mûre, il n'y a plus de droit d'esclavage, .\utrefois il y en avait. Et qu'est-ce qui montre que l'humanité est mûre? c'est le fait même de l'abolition, car si le droit est la légitimation du fait, le droit n'est jamais la cause qui fait accomplir le fait. L'abolition de l'esclavage ne résulte pas d'une thèse faite sur ce sujet : elle est le résultat des tendances combinées du siècle qui trouve légitime tout ce à quoi il est porté. Maintenant si l'on veut postérieurement examiner la question spéculative du droit, 1e fait nous servira de base. Là est le mariage du droit et du fait. Le droit n'est pas cause elhciente, le fait le devance et s'il est l'œuvre d'un siècle, il mauifeslp un droit, sans le coiisliluer. De même pour le droit de conquête d'une nationalité, il avait lieu autrefois, plus maintenant.

Le droit est donc variable à la manière de Pascal? Non. Le juste est là-haut invariable ; mais le sujet auquel il s'applique change : l'humanité

passe par diverses phases, l'homme n'a pas toujours eu mêmes droits et mêmes devoirs ; car l'ahsolu se diversifie en s'appliquant au relatif. C'est le rayon blanc se réfractant en couleurs diverses en traversant le milieu. Erreur donc que ces sottes questions générales de droit de l'homme. Les droits de l'homme vont se fondant, à mesure que l'homme avance : il en est tant d'autres qu'il ne possède pas encore, et à la conquête desquels il s'avance. — Ceci me semble capital, et sert de clef, de solution à une foule d'embarras. — Du reste, je le répète, le droit n'est ja-

mais l'initiative. Une nation ne se lève pas un beau jour, parce qu'on lui aura prouvé qu'elle a droit à ceci, mais parce qu'elle se sent mûre. Comme le jeune lion se lève pour la chasse quand il se sent assez fort, sans qu'on le lui dise. Le droit est toujours conforme à celte spontanée exertion de forces. La volonté du peuple ne lé(jilime pas ses actes. C'est dire inexactement; car l'homme ne légitime rien. Mais la volonté du peuple dans sa tendance générale et ses résultats généraux qui ne sont pas œuvre de tels et tels, est conforme au légitime, et dans l'ordre de connaissance, c'est elle qui nous fait connaître le Intime. Ainsi ce qui constitue objectivement la

NEPHTHALl.

Note.

légitimité de la Révolution française, ce n'est pas le fait de son accomplissement ; mais ce qui nous fait connaître cette légitimité, c'est ce fait même. — Il y a dans cette distinction un germe très fécond, qui peut encore s'appliquer à une foule d'autres questions.

Ce qui fait la différence des poètes et penseurs, c'est le genre qu'ils adoptent, et la hiérarchie des genres est celle des hommes, car les forts sont ordinairement parfaits dans leur genre. Boileau, par exemple, étant ce qu'il est, ne pouvait être plus parfait qu'il est : en quoi donc est-il inférieur à M. de Ivamartine, par exemple? En ce que son genre est infiniment inférieur à celui de ce grand poète. Voj'ez, par exemple, son épitre à ses Vers (Epitre X). Classiquement, c'est admirable: mais comme poésie et pensée, que c'est froid ! La poésie donnée comme un art d'agrément, une affaire de procédés et de machines. Par exemple, le procédé

qu'il donne à ses vers pour réussir : « Vous pourrez vous sauver épars dans le volume. » Pauvres pensées! et il y en a qui se nourrissent de ces mi.sères et y trouvent un suc.

CAHIEKS DE JEUNESSE.

Pensées ingénieuses ingénieusement dites. Pauvres gens !

Je ne suis pas aicore à même de bien définir ma jmiisêe. Elle na pas l'acnmen necessaire; je la vois se dessiner comme une jmintc de poignard sons un voile, une statue sous un voile.

M. Cousin a un trait de caractère très nettement dessiné et qui le (jeint tout entier. C'est d'ôtre un homme à s'enthousiasmer des autres grands hommes et à se monter à leurs idées.

Cela explique d'abord tous ses voyages philosophiques et donne, en outre, la clef de son idée de l'éclectisme. En effet, quand on a ainsi successivement admiré tous les grands hommes, on est tout porté à trouver du vrai dans tous, à les faire tous s'embrasser, comme on les aime tous, et ctda n'est-ce pas l'éclectisme pur? D'ailleurs, c'est un érudit en philosophie et l'érudit doit chercher à donner de la valeur à tous les objets de ses études. Donc tout philosophe a valeur. Moi-même je suis porté à cela.

NEPHTHAI.I.

Dieu dure-l-il ou ne dure-t-il pas? — Équivoque de mots : si durer, c'est avoir un fond permanent d'existence avec une surface de pliénomènes passagers, alors Dieu ne dure pas ; si durer, c'est continuer d'exister, Dieu dure. Mais en ce second cas, y a-t-il succession ? Ou, en d'autres termes, y a-t-il succession dans l'existence sans succession dans les phénomènes de l'existence?

Ce qu'on regarde comme le réel de la connaissance n'est que bouffissure. Quand on])ousse au fond, en généralisant toujours, et abstrayant, on arrive réellement à A = A, qui n'est rien. Pour saisir du réel, il faut monter à une certaine boursouflure qui couvre cela; là, on se croit dans le positif; puis, si on dépasse, on retombe dans le néant. Qu'est-ce donc que la connaissance ? Cette pensée m'a souvent fait .souffrir, quand je la voyais ainsi se fondre. En mathématiques de même ; cela paraît du positif, et, en pressant, tout s'en va; on arrive à A = A, ce qui est horriblement

creux. Ce tour m'est arrivé cent fois en cent choses dilTérentcs. Ah! que ne puis-je dire la chose comme elle me paraît ! Se fondre, se dissoudre, le nœud seul a valeur, dénouez-le, il ne reste rien. — Cela s'expliquerait peut-être par les idées de Kant : que raison n'est que forme, et qu'on ne trouvera que creux si on n'y met le positif du fait. (Voir 83 et 89.)

Comparaison qui rend merveilleusement ma pensée; une équation qui, au fond, est identique, mais qui, dans ses termes actuels, renferme une grande complication de termes. Le saisissable n'est que là : poussez-le, vous arrivez k a — a, ce qui n'est rien.

X* ne représente pas, comme je l'avais pensé, l'infini absolu, car on peut poser et on poussera toujours, à moins qu'on ne pose un signe pf)ur l'infini quo uil majun in nullo ordine; alors il y aurait contradiction à pousser plus loin. — Si l'espace, comme le veut Leibnitz, n'est que relation, on ne peut pas lui appliquer le nom d'infini. — Voici mon idée : je perçois une distance infinie qui u'est que relation, et par abstraction immédiate, je passe à la distance de points suc-

cessifs sans limite, ce n'est donc que relation fictive, et pourtant est nécessaire, puisque la série des points possibles est nécessaire, en tant que points, bien qu'ils ne soient nul être. — 0 abîme ! quand on creuse tout cela, tout se confond et se réduit à l'unité, se fond et se réduit en un point; c'est cruel. Métaphysique, je reviens à mon aversion. Morale et science, là au moins, on tient quelque chose, et quand on analyse, on trouve 0 = 0 .

Rien de plus ridicule que l'emploi du mot inysticiiime dans les philosophes superflciels de nos jours, ceux qui n'y entendent j>as grand'chose. On dit : Il faut le juste milieu, ni fanatisme, ni mysticisme, etc. — C'est fade : il faut tout ou rien; il faut être tout au supérieur; quel goût prendre à la vie sans cela? Tout sacré, tout est saint: [malheur] à ceux qui partagent entre Dieu et le monde! Mais aussi bien conservé-je tout, en faisant tout entrer dans le sacré, le cœur, ma mère, mes livres, etc. — Il faut tout bénir, rien de profane. — Or cela est mysticisme: il faut donc être mystique. Voyez tous les mystiques, ils sont

saints et beaux. Ce sont les hommes tout à Dieu, quoi de plus pur? — L'erreur est dans la méthode: ainsi Bohni est admirable pour la tendance, faux dans le procédé; car ce sont creuseries. 11 faut être mystique avec le positif et la méthode scientifique. Mystique en ce sens qu'on est tout à Dieu et à l'idéal. — Là est encore le combat du fond et de la forme, comme dans le littérateur penseur, mais non savant, et le savant non enthousiaste et poète.

A bas le juste milieu, et ce mot bête dans son emploi, dont on croit nous faire injure!

Le sentiment de Leibnitz semble différer du sentiment de Kant sur l'espace, car Leibnitz l'appelle relation ; or relation est en dehors de l'esprit : néanmoins il y revient, car cette relation n'étant qu'entre des possibles, elle ne diffère plus d'une conception : c'est une œuvre de l'esprit.

Supposez Jésus-Christ ou Socrate préparant leur

XKl'HTHALI.

discours, quel affreux contresens ! et que cela fait bien comprendre la différence du spontané et du réfléchi !

Quand on songe qu'on renferme sous le mot littérature des hommes si divers qu'Homère et Mécène, par exemple, celui-ci type de la littérature futile, voluptueuse, sans morale (Cf. Sén., Ep., ll i), envisageant la littérature comme un appendice de ses plaisirs, un dessert. O horreur !

Le livre sacré est admirable ; mais rien de plus sot que le commentaire sacré du livre sacré.

Quand on songe que le fond de la connaissance humaine n'est qu'un petit fait tout prosaïque! Où est donc la poésie et le vrai ? C'est une sorte d'écume moussée qui s'élève par-dessus, qui n'est rien quand on presse, qui n'est rien que par le vide interpolé.

CAHIERS DK JEUNESSE.

Qu'il est peu d'hommes pour qui tout ait valeur ; science, morale, poésie philosophie, tout, même l'action. C'est qu'il est peu d'hommes qui soient tout, et chacun nie ce qu'il n'est pas.

Il y a les infinis d'ordres, soumis aux lois du calcul différentiel, et l'infini quo tiihil mnjus, qui est la limite que nous concevons.

Je le double, dites-vous. Non, c'est vous contredire.

Je suis assez fort pour apprécier tout et donner valeur à toute science en théorie ; néanmoins j'ai peine à le faire quant au sentiment en tel ou tel moment : par exemple, quand je suis en hébreu, j'ai peine à goûter un théorème de statique. — Au fait, je ne suis pas encore bien assis sur la valeur de chaque science : par exemple, sciences physiques, que valent leurs résultats, quel vital renferment-elles? Elles en renferment sûrement.

NEI'HTHALI.

et je crois que le reste s'y moulera; car il a été naturel que les corps ouvrissent la voie. En vérité, le dogmatique n'est-il pas un phantasiaste qui se prend à ceci ou cela par pile ou tête, et qui alors y tient à pieds et dents?

Mahomet n'a pas pris les traditions chrétiennes et judaïques telles qu'elles sont dans la Bible, mais telles qu'elles sont dans la tradition exégétique, grossissant les mythes, mythes de mythes, légende de légende, acrisia complète, imagination plastique.

Voir n°

Di.

Le mythe s'augmentant, se nourrissant par mtusswicepltoii ou allant grossissant par agglomération, comme le cristal que *" nmm'mn'l sous un bocal. (V. cours de M. Delafos.so, notes, je crois.)

Habitude des écrivains du Nouveau Testament de désigner le jour du jugement (qu'ils croient

CAHIEIIS DE JEUNESSE.

proche), par ces mois : Le jour... par excellence, ou autre tour analogue. — Comparez chez les mu- ■sulmans; ce jour s'appelle par excellence le jour. Par exemple, Coran, iir, v. 102. — V. tameu, nol. ('.aussin, ubi mut cr [jour], x«t' éïï/t-v, intellir/il. Iiulè (fito, etc.

Mahomet a pris le côté talmudique du judaïsme cl du christianisme. Ainsi ses idées sur hommes, anges, génies et supériorité de l'homme, qu'il tire : 1" de ce qu'.\dam apprit aux anges les noms des choses, et de ce que Dieu ordonna aux anges de se prosterner devant lui. L'ange rebelle Iblis seul refuse, et c'est 1;\ son crime. Qui ne voit que rien de tout cela n'est dans l'Écriture? Mais c'était une pousse que l'esprit mythique avait germée à coté, et lui la défigure encore: car celle adoration des anges devant l'homme est évidemment la tradition chrétienne de l'ordre donné par Dieu aux anges d'adorer son Christ en sa nature humaine, et le crime de quelques-uns fut de ne pas y consentir. — Ainsi ce sont les légendes chrétiennes plutôt que les écrits chrétiens que Mahomet adopta et légendisa encore. Quel singulier fait que cette marche des religions marchant par le rêve, sans

critique, suivant leur imagination légendaire, défigurant peu à peu le défiguré, et suivant ainsi la courbe la plus incertaine, comme la raison suit sa ligne ! — Encore les légendes musulmanes sur Abraham, c'étaient traditions de l'Orient, sur la Sainte Vierge, etc. (V. mpra.) C'est en effet en Orient qu'on a commencé à mettre en légendes la vie de Marie. La présentation au temple, sa vio solitaire, etc., sont des créations de fOrient; elles sont empreintes du goût de vie solitaire qui s'y répandit vers le iv' siècle; probablement ces légendes sont des produits de cet esprit. Les

solitaires voulant faire la Sainte Vierge aussi belle et vertueuse que possible durent la faire solitaire.

Cf. Coran, ni, v. /O'i. \olcs de M. Caiissin.

11 est impossible que l'érudit ne trouve pas beau ce qui lui a coûté tant de peines. Quoi ! j'aurais donc tant travaillé pour rien : non, non, c'est que cela a en effet un prix supérieur.

Bientôt nous serons à faire le commentaire des

is

commentaires. Histoire des commentateurs d'Aristote, etc.

!Mt.

11 n'j a qu'un côté sous lequel le christianisme fit rétrograder, c'est l'article de la superstition, .le n'entends pas par ce mot le merveilleux des dogmes : ct;ci rien d'étonnant; mais le merveilleux de générosité, en dehors de l'orthodoxie, devins, sorciers, crédulité, etc., comme celui de nos vieilles femmes, et même quelquefois merveilleux sans raison, on ne sait pourquoi, sans but ; celui-ci, si fréquent dans les légendes, apparaît déjà dans les Pères. C'est une preuve de raffaiblissemenl des esprits. Il ne faut pas tout exagérer. Il est sùr que les Pèies, même les plus philosophes, saint Augustin, saint .\mbroise, etc., .sont plus superstitieux que les penseurs païens, Cicéron, Sénèque, etc. Cela tenait à ce que le merveilleux était leur élément, et comme de droit commun dans le christianisme.

C'est le seul point sur lequel M. Ilavet et M. Carnier avaient raison.

IW.

Il n’y a qu’une nuance insensible du capital au

NEPIITH AI.1 .

|)uéril dans l’ordre de l’intelligence. — Par exemple, il y a tel problème de philosophie, qui à deux doigts de distance fera hausser les épaules ou se fera regarder comme le tout de l'iiomme.

Üe même en littérature : le professeur de rhétorique passe par une insensible contiguïté du creux pédantisme à ce qui a valeur réelle. Le mieux est de ne hausser les épaules de rien.

Toute science n’a réellement sa pleine valeur que pour le philosophe qui y reste extérieur comme sjwcialité; mais qui en délibe le résultat. Il serait bien bizarre en effet que la ^ science ne fût ainsi réservée qu’à servir d’aliment partiel et individuel à tels et tels. Il faut que ceux-ci ne soient (|u'instrument, souverainement utiles, mais enfin ne s'ayant pas pour fin.

Les savants non philosophes ne comprendraient pas cela. Aussi remarquez que tous rentrent dans ces deux types; vaniteux, immoraux, faisant science par gloriole; bonnes gens orthodoxes, qui regardant chrétiennement cela comme vanité, en font tout de même, on ne sait pourquoi, par goût sédentaire, bibliomanie fort vaine. L; .savant

a (lu prix, mais relalivemenl au philosophe; il est bieu entendu du reste que jamais il n’entendra cela, et qu'il voudra toujours tout confisquer à .son profit. — Mais songez-y ! que ce serait bizarre ! Lji science arabisante existe pour donner à M. Reynaud

l'occasion de s'amuser en mémoires savants; la science archéologique pour tel autre, etc. (^e serait un monstre : ou ces choses sont puériles et sans valeur, ou elles en ont une autre que celle-là : or elles ont grande valeur.

L'utilité pratique, par exemple, de l'arabe pour relations des sciences physiques, est encore bien moins que ce que je disais tout à l'heure, et fort heureusement les savants le sentent; car ils traitent foule de questions spéculatives qui n'ont pas de sens relativement à la pratique. I.æs superficielspratiques-grossiers en haussent les épaules. Le vrai est qu'il y a une science vitale, qui est le tout de l'homme, et que cette science a besoin de s'asseoir sur toutes les sciences particulières, qui sont ses membres, et sont belles d'ailleurs en elles-mêmes. C'est l'Église gallicane de Bossuet, belle en elle-même, belle surtout dans son tout»

NEPHTHALI

Fatalisme des nations orientales, sentiment de la personnalité peu dessinée, opposé à l'individualité si énergique et si vivement sentie de nos nations européennes. (V. not. ad Cor., ii, v. 210, cours de M. Reynaud.) Par exemple, ce respect qu'ils ont pour les fous, comme des inspirés, comme d'autant plus près de Dieu, qu'ils ont moins le sentiment de leur personnalité.

io:i

Ridicule critique que celle qui reproche à la poésie moderne de n'avoir pas d'épopée, ou autres reproches semblables. Ou bien vous entendez la forme épique ou le génie de l'épopée : si 1“ c'est bien jx'til reproche; si 2“ c'est faux, c'est faux. Faust, par exemple. Ne pas trop attacher d'importance à ces casiers, ni y ra-

mener tout. (Voyez quelques réflexions fort justes de Henri Blaze, préf. de Faust, p. 17.)

tIcL'the estJuiiiter; Schiller, Apollon.

CAHIEKS DE JEUNESSE.

lOo.

Critique ancienne du temps de Corneille, Louis XIV, etc., ab.-surde, petile, mécanique, prenant l'ouvrage comme un [lacune]. Une image (|ue je ne peux rendre. C'est surtout en ces choses que l'expression abstraite ne peut rien, et qu'il faut mettre en scène. Par exemple ce vers de Lamartine :

On n'entendait que le silence

quand il suppose tous les hommes détruits ; ils auraient dit : Il ii'v avait personne là |X)ur entendre. Ils prenaient la poésie en thème de rigueur. (Voyez les critiques de Corneille sur ses pièces.)

On dit : pousser trop loin, c'est subtilité, erreur; juste milieu, arrêtez-vous, peis trop de rigueur. — Cela ne peut être vrai dans l'expression; il y aura une meilleure manière de dire cela; car le fond pratique (!st bon.

Digilized by Coogle

NEPHTHALI

Nos astronomes trépignent contre ces noms de constellations, qui n'ont rien de scientifique, et qui ont mis toute une poésie dans le ciel. Gens (|ui manquent d'un sens. Voyez par exemple les noms qu'ils ont donnés aux constellations du pôle austral, le

triangle, le sextant, etc. Quel prosaïsme ! Comparez le Cygne, Orion, etc., ou même les noms populaires, la Poussinière, les Trois- Rois, le Bilton-de-Jacob. — Chacun voit dans le ciel ce qui l'occupe : la mythologie ses mythes ; le peuple ses légendes et ses habitudes, le mathématicien ses instruments.

Poésie, c'est grandeur et faiblesse de l'homme; car c'est l'homme, voilà .son thème. Aussi toute vraie poésie se rap|)orte à cela. Lamartine par exemple voyage sans cesse de l'un à l'autre. Il peut y avoir poésie avec un seul des deux; mais alors l'impression est pénible et incomplète. L'art est de réunir et combiner les deux de manière à produire une impression unique qui est l'homme.

CAllIEHS DE JEUNESSE.

IjB. loi de conlinuilé, ou plus simplement la loi tli“ dégradation rudimcniaire (tel membre en rudimenl, puis .se développe), qui se retrouve partout dans l'anatomie comjiarée, la linguistique eomparée, la psychologie comparée (classilication des caractères), dans retlmographie comjiarée (races d'hommes liées entre elles par des transitions insensibles) prouve ruiiilé de toii.'i les systèmes de choses où on les trouve, la yénération commune. Car dans lejuxta|X)sé artificiel, il y aurait des lignes nettes et crues; telle chose serait ici qui ne serait pas là. Or tout est en tous. Unité des langues, des races, du règne animal (je n'examine pas si la nature n'a voulu dévelojipcr qu'un type; on pourrait admettre plusieurs embranchements sortant de types différents, comme M. Milne- Edwards, sans rejeter la loi de développement rudimentaire dans l'intérieur d'un tyjie, et [c'estj là alors «pi'il faudrait reslreimlre l'unité). — CÀ'ci est capital, à mon sens ; pour les langues surtout. (Voir nnnc:' grammaire hébraïque, passim.)

I. Los clioses eaclito, Ik-utoronomo, xxix, 2K

NEPHTHA LI

La calligraphie a dû être néccssaircnient un art fort développé et fort important chez les peuples où il y eut beaucoup de copistes, par exemple, au moyen âge, dans les monastères. Car on cherche toujours à enjoliver el pousser à la perfection ce ([u'on fait habituellement. Cela explique les enjolivements sans nombre de la cidligraphie arabe. lakut et Rahhan. — Supposez un copiste de profession enfermé dans sa cellule; que faire si ce n'est d'imaginer de nouvelles queues, et liaisons, etc.? (Cf. llosenniüller ', p. 6.)

De là cette incroyable profusion de petits détails qui surchargent la calligraphie du moyen âge, leurs vignettes surtout; sitôt qu'il y restait un peu de blanc, il fallaity faire une arabesque, etc. Dans leur gravure de même, pas de simplicité, remplir tout d'ornements.

Quand j'en entends comme M. Souvestre parler contre l'érudition et s'en moquer finement, je

1. lnstUutione.i ad fundamenla Unguac arabkae, Lipsiap, 1818.

suis tenté de me mettre de la famille, car la plaisanterie qui a un certain fonds a beaucoup de pouvoir sur moi; puis j'en sors par mon point de vue ordinaire.

La philosophie du juste milieu est la plus commofle do toutes, et très accessible aux superficiels. Rien de plus commode et de plus flatteur pour la vanité que de se poser à dire .sans examen ; A a tort, B a tort, moi seul j'ai raison. On sousentend en cette méthode : moi, je suis l'infaillible, l'homme créé exprès pour frapper juste, le modérateur des errants. Idiot! ne vois-tu pas que tu es tout de môme obligé de décider en dogmatique, et que demain viendra un nouveau chercheur de moyennes proportionnelles, qui te mettra toi aussi en compte, comme un extrême. — -Méthode grossière que celle qui réduirait la philosophie à un compte grossier, sans examen intrinsèque. Rien ne supplée à celui-ci.

On déprime l'individuel; on dit ; il ne faut voir que le général, faire marcher les choses, etc.

NEPHTHALl .

Ces vues pourraient effacer cette autre chose : c'est que l'individu est pourtant but, car quand on parle de plusieurs, de généralité, cela veut dire plusieurs individus, pas autre chose. Le bien des individus est donc le dernier mot; ainsi je me disais : que je n'avais encore fait que peu, car j'avais peu agi dans le tout, ne comptant pour action que le général ; mais c'est du plus au moins et non du oui au non. Sans doute, celui qui agit dans le générai, agit plus, parce qu'il agit surplus d'individus. Mais celui qui agit sur sa mère, sa sœur, son frère et deux ou trois encore, celui-là

agit aussi et fait partie du monde, en proportion de cinq à six avec le nombre d'individus contenus dans le général où l'autre agit. Ainsi un acte de l'autocrate fait mouvoir des millions, un acte de lui fait mouvoir cinq à six; mais enfin il a sa part.

Il y a le commentaire critique, herméneutique, philologique, historique et archéologique, esthétique : il est bien difficile d'allier certains de ces aspects. Par exemple l'union du commentaire savant (qui résume tous les premiers aspects), avec l'esthétique est bien difficile; voyez par

exemple à quel misérable avortement il aboutit en M. Rossignol. M. Ozanam réunit mieux à mon sens tous ces aspects, et ce n'est pas un de ses moindres mérites à mes jeux. Ah! .serai-je aussi un jour attelé à cette chaîne? Bizarrerie qu'au XIX' siècle, pour dire sa pensée au public, il faille se cacher derrière un autre; tous nos cours en effet ne sont qu'histoire littéraire et commentaires.

Il y a des philosophes qui posent Dieu comme ceci :

»! — Il est le sol, A c'est Dieu, poids énorme, et A, B, G un petit fil de laiton courbe, sur lequel on le fait tenir. (Clarke, par exemple, qui vous conduit par un lil d'araignée de raisonnement de l'athéisme à Dieu.) — ^

D'autres le posent comme ceci :

»! — n est le sol, l'âme. A, c'est Dieu, B G, un piédestal fort, court et solide. C'est la méthode cartésienne.

Autre manière qui est la bonne : A pose sur le sol.

Quand on se demande ce qu'a fait cette psychologie dont on promettait tant de merveilles, on est surpris quelquefois de trouver si peu. — Il est vrai, la psychologie est admirable comme méthode. En ce sens, elle a fait révolution en philosophie en faisant partie de l'observation du moi. Mais comme science constituée, c'est peu de chose.

C'est précieux comme méthode, mais non comme corps de science : les problèmes de la philosophie restent ce qu'ils ont été, seulement une nouvelle méthode y est appliquée.

Rien de plus cruel que la partialité nécessaire |àj toute vie. Tout à l'heure j'avais un sentiment si vif de la vieille vie féodale au fond d'un manoir, que je languissais d'y désespérer. — Puis j'ai eu le sentiment de la vie de chaumière en Bretagne, puis de barque et boussole, et je n'aural que la vie sèche de Paris et des livres. Ah! pourquoi n'ai-je qu'une vie! Que ne puis-je

tout embrasser! Quand je pense qu'il faut dire pour certaines formes : jamais! jamais!

Ces peuples orientaux me tuent par ce caractère tout sacré que je sens si vivement et que je ne puis rendre. — Ils sont entés dans le surnaturel, c'est leur sphère. Dieu : les Arabes et les anciens Hébreux, c'est tout un : en tout : Dieu est Dieu, et .Mahomet son prophète. Dieu partout ; vivre là-haut, on tient jjeu à la terre. Fatalisme, comme il couronne bien tout cela : c'est la con.séquence. — Vivre en contact perpétuel avec le surnaturel, et par conséquent pas d'idée de la loi physique. Nous autres, au contraire, nous |)OSons à plein ici-bas, et même au moyen ûge où le mi-

racle règne, il y a des exertions vives qui sont toutes terrestres et physiques.

besoin de tradition qui tourmente toutes les écoles théologiques. Par exemple, dans la controverse jiroteslante, on leur objecte : Vous -n'avez l>ag d'ancêtres durant dix siècles ; alors eux, au

lieu d'accepter le fait, et de dire: qu'importe? vont, par un des traits de critique les plus ridicules que je connaisse, se [cherclierj à tout hasard des ancêtres, s'attacher à des fds d'araignée et donner par ces absurdes raisons gain de cause à leurs adversaires, qui les réfutent en riant sur ce faux terrain. Idiots! dites donc ce qui est vrai; l'homme a toujours les mêmes droits, quand le mouvement d'en haut arrive, toujours il est]>erfectible.

Il y a un anthropomorphisme psychologique comme il y a un anthropomor|)hisme matériel.

Dieu est-il libre? Question (|ui n'a pas de sens ; c'est demander : la jiierre a-t-elle des afléctions bienveillantes ou malveillantes? L'erreur vient de ce qu'on dit : Dieu est esprit. Donc il est soumis à toutes les lois des es])rits. — Non, ne dites pas : Dieu est esprit. Esprit est pour nous un mot connu négativement. Esprit, c'est tout ce qui n'est pas corps. C'est comme si on divisait le règne animal en cheval et ce qui n'est pas cheval, et qu'on raisonnât ainsi : tigre n'est pas cheval, tortue n'est pas cheval. Donc tigre et tortue sont

de môme espèce, et on peut raisonner de l'un à l'autre.

J'en suis venu à ce point de pouvoir passer de ma grammaire hébraïque à la lecture de Lamartine sans me sentir brusqué; tant

mieux. Pourtant que je j)asse aux mathématiques, je sens une pénible secousse.

11 y a une certaine pointe de pensée qu'il <>st impossible de nmdre par des mots, du moins en conservant queb|ue air du discours vulgaire. La plupart prennent alors le parti de supprimer cela, et en effet on n'en trouve nulle trace dans des penseurs même fins, mais véréconds pour le style. D'autres au contraire prennent leur parti, mais alors leur style est étrange, et leur pensée si poussée qu'elle semble n'ôtre que pour eux. C'est alors Jean-Paul et Hamann, preuves frappantes de l'insuffisance du langage humain ; car ces hommes ne parlent pas. Il y a pareillement de certaines impressions poétiques, sensibles, à

NEPUTHALI.

certain tour indicible qu'on ne peut exprimer directement. Ceux qui le font (et plusieurs le font, Victor Hugo par exemple) font du pathos inintelligible, et qui fait descendre le langage de son rôle social ; d'autres prennent le bon parti (car ici il y a différence du premier cas, il y a moyen de s'en tirer sans se taire), et expriment la chose indirectement par un tour de poésie, un ton senti, qui n'aborde [pas] de front la touche susdite, mais qui la peint par côté. C'est comme ceux qui voudraient peindre le sublime en luiméme, ce serait fort embarrassant; faites mieux, faites une scène sublime. De même Lamartine rend par le ton de ses Méditaliom certains tons inexprimables, directement. Cela revient au principe de symbole ou d'interprétation. Telle scène est significative de telle chose, quoique concrètement celte chose n'y soit pas. Par exemple, dans tel tableau, il y a le personnage A, B, C, mais le tendre, ou le terrible n'y est pas nommément, il y est signifié.

C’est quand j’arrive à ces divers tons ou pointes de pensée que je m’irrite. Je cherche alors les mots les plus vagues, ton, pointe, schéma, forme, pour rendre ma pensée; car ces mots, ayant le sens le moins défini, sont le moins

inexacts, et m’opposent le moins un sens contraire bien net et déterminé.

122 bis.

L’arrière-pensée littéraire gâte tout, en Massillon par exemple.

Horrible tendance que celle qui voudrait faire de nous tous des commis de magasins ou des machinistes. — Les fils ardents et affamés du xrx’ siècle, disait un article de la Démocratie pacifique (article sur mademoiselle Ulliac). — Oh! la vilaine éjiithète, monsieur. Le philosophe a besoin de tout cela; il est fort aise que quelquesuns aient la bonhomie de s’en occuper. Mais il s’en moque. C’est l’homme spirituel de saint Paul qui juge tous, et n’est jugé par personne.

Ernest, tu tombes peut-être dans le défaut de ceux qui étant partiels, nient ce qu’ils n’ont pas. Assurément, nul n’est plus large [que] moi dans l’intérieur de l’idéal; mais en dehors, je déclare que c’est vanité. J'ai presque scrupule de dire ce mot. Peut-être rien n’est-il vanité.

NEPHTHALI

C’est dommage que les femmes ne s’appliquent pas aux sciences, à la philosophie avec attention et profondeur. Elles y trouveraient du vrai comme nous : mais pas le même vrai, ce serait une face de plus. Car le vrai que trouverait la femme ne serait pas celui que trouverait l’homme, et cela compléterait; un jour

peut-être ce sera là un élément essentiel qui produira toute une face nouvelle. Car de même que la vie complète se compose d'homme et femme, de môme peut-être, la science complète et philosophique aussi. Jusqu'ici la science a été dans un sévère célibat, qui a été utile pour son éducation, mais peut-être un jour… Horreur qu'on dise, à des êtres humains : Vous n'êtes bons que pour le rôt et le potage. — De deux choses l'une, ou il y aurait de la valeur en ces vanités ou il faut que la femme ait aussi sa fin dans l'idéal. Il est vrai qu'elle a le beau du sentiment et la morale.

12iJ.

Je voudrais faire un poème sur l'humanité, qui serait ainsi conçu : ce serait un homme (Adam)

qui, partant du commencement du monde, et ne mourant pas (comme l'iiumanité), poursuivrait sa route à travers les phases diverses des diverses époques et des divers peuples, apprenant et s'améliorant partout et tantôt se détériorant, mais pour s'améliorer. Il s'enthousiasmerait pour toutes les formes actuelles. Grec enthousiaste chez les Grecs, Scythe chez les Scythes, etc., passant ainsi par toutes les formes exclusives et procédant par élimination. — Ce serait le poème de l'histoire de l'humanité. Il y aurait du merveilleux. Dieu ayant l'œil sur lui, à certaines époques le tirant de la fondrière, etc. La fin du poème serait très caractéristique; il resterait coupé, brusquement inachevé au milieu d'un vers, ou môme d'un mot, comme l'humanité à chaque point de sa route. Car pour l'humanité, il n'y a ni coupe de phrases ni de mots. Tout pour elle va à la file et ne fait qu'un mot sans coupe. Il n'y a pas marche et repos; mais marche continue.

Le brillant me semble avoir quelque chose de solide, quand tous l'admirent. Car tous ne peuvent convenir à admirer ce qui n'est pas admi-

rable. Il a cette qualité, qui est réelle, d'être brillant. Une autre forme a le solide. Chacun a sa part, plus ou moins belle. Rien n'est faux dans l'homme, et fout ce qu'il admire est admirable.

C'est surtout relativement à Dieu que toutes nos notions se confondent, et que tous nos problèmes se fondent en nos sens : Dieu est-il simultané, création, conservation, etc., mots mousseux.

Peut-être pourrait-on hasarder cette explication du secundum ordinem Melchisédech' car en vérité, c'est très bizarre. Peut-être sorte de jeu de mot étymologique sur pis'o'?!: secundum morem regis iusti, iod étant paragogique du construit, comme dans le mot précédent 'T'l?!'.

Les penseurs politiques ne songent qu'à créer

1. «... à la manière de Melchisédek. » Cf. Ps. CX, 4; Kp. aux Hébreux, V, 6; Vit, 1, 11, 15.

des moules, des formes où entrent beaucoup d'individus, et cela avec un certain mépris des individus. Ils seront heureux là... Je pense à la manière dont M. Ozanam traite les choses.

Il est évident que on‘ est le nom de l'Égypte et non un nom d'homme, et c'est par son système de rattacher toutes les nations aux Noachides et sa manie des éponymes que l'auteur du chapitre X* en fait un fils de Noé.

Voyez dans les notes de M. Garnier une excellente exposition du système de Hobbes.

O l'affreux cauchemar que ce système psychologique moral et politique de Hobbes! Jamais je n'en éprouvai de tel. Et pourtant quelle invincible liaison! Quelle logique! Pas un anneau qu'on puisse remuer. La politique sort nécessairement de la morale, la morale nécessairement de la psychologie. C'est la réfutation la plus complète

Le chapitre X de la Genèse

NEPHTHALI

du sensualisme, car c'en est l'exposition la plus conséquente et la plus pressée. Ce vigoureux Hobbes l'a mis au pressoir, il lui a fait suer tout son pus; dans d'autres, il est latent et caché sous un frais embonpoint. — Vivent les sévères raisonneurs! Ils rendent le plus grand service à la philosophie, en faisant crever la bourrique, en la poussant à bout. Tels autres au contraire sont si lents, que le vTai et le faux restent pour eux dans un éternel syncrétisme. Tant mieux, en un sens, car il vaut mieux que les hommes soient inconséquents que pervers. Tant pis en un autre sens, car s'ils poussaient ferme, l'horreur les convertirait.

Ce Hobbes est aussi type de la philosophie qui n'a pas l'idée d'une partie de l'homme, la faculté morale. Il faut alors tout construire sur la moitié de l'homme. Car il est remarquable que pour le philosophe, le plan de l'édifice est d'avance tout tracé. 11 se dit d'avance, quel iju'il soit, qu'il faut arriver à construire la

morale, la société, l'État, à légitimer ce qui est, de manière ou d'autre. Nul ne pousse la méthode scientifique jusqu'à se dire : J'arriverai là-dessus où je pourrai. — Réduit donc à tout bâtir sur la moitié, on fait des ligatures par des fils d'araignée, et il faut que cela tienne.

11 y a bien encore un certain air; car au fond tout pose sur tout, et réellement la morale est liée à l'intérôt et pose bien aussi sur la déduction, mais non comme base naturelle. Alors la jonction s'opère par telle ou telle [pointe], par-ci par-là. Mais c'est une jonction linéaire et non une jonction à plein.

Voilà le vrai.

Puis le système partiel est comme

ceci :

Et le lien qu'il établit est d'ordinaire vrai, mais futile, et il y en a un autre qui est le fondamental.

131 bis.

Coran, II, 234, 23b, exemples des endroits où le Coran élargit la morale, donne comme précepte positif du laxatif. Itefer alibi supra. Une loi religieuse pour permetlre, lever un scrupule. Il y a dans tout ce livre un ton de morale fort relâchée. C'est singulier. Ce n'est pas le pur moral de l'Évangile. Ici, croire à Mahomet est tout : il ne pense qu'à cela, et sur ce point-là il est d'une admirable éloquence.

NEPHTHALI

Il faut décidément détruire l'anthropomorphisme psychologique : Providence par exemple, liberté en Dieu, expressions toutes humaines, qui n'ont plus de sens en Dieu. Est-il dans le temps ou non? même remarque : seulement, j'aime [mieux] dire qu'il n'y est pas : et même en se tenant dans ce négatif, on ne se trompe pas. Non que ces dogmes n'aient du vrai, mais leur forme est détestable; c'est comme si nous disions que la matière aime la matière : ce serait vrai quant au fait, car les choses se passent comme si elle aimait, mais ce serait faux quant à l'explication comme appliquant un fait p.sychologique à ce qui n'en est pas susceptible.

Tout est loi, rien que loi; une main libre, hors l'homme, ne s'est pas interposée dans le monde depuis sa création. Le gouvernement providentiel serait un miracle. On ne l'admet pas dans l'ordre physique, pourquoi dans l'ordre moral? et en vérité l'orthodoxe est plus conséquent qui l'admet dans les deux. — Et pourtant le fond du fait de la providence est vrai. Ce sont les mots providence, gouverner, etc., qui sont faux. Car le cons-

tituleur des lois agit par ses lois et dans ce sens Dieu fait tout. — Providence est vraie [soit] au sens moral, soit au sens physique; un jour on les réunira tous deux, et ce sera plus vrai. En attendant, soyons purs, moraux, et bons analystes.

Ressemblance de la forme des commentaires arabes avec celle du Pirké-Abolh : Un tel adit : etc, (Cf., par exemple celui de Hariri, p. 334 ou 333.)

Il faut établir comme idiotisme des langues sémitiques l'usage de désigner les nations par un nom d'homme éponyme, réel ou

fictif : Koréich — la tribu des Koréich, etc. Cela a eu lieu, môme quand l'éponyme n'avait pas été réel :

ainsi étymologie donnée à (Nombres, XXIV, 24.) Cela explique tout le chapitre X de la Genèse. C'est [un] stemma ethnographique, construit d'après celte locution. (Voir varia stipi-a, et in Gram. heb. Idiot.)

NEPHTBALI.

Le lieu commun, qui caractérise l'éloquence grecque, caractérise aussi éminemment leur poésie; elle est toute renfermée dans certains cycles reçus, Alcméonides, Labdacides, Tantalides, tout à cela. C'était toujours la même chose maniée et remaniée. Prodige qu'on ne s'en ennuyât pas plus que du lieu commun oratoire.

Les anciens disaient des morts : Ils sont descendants en bas ; nous disons : Ils sont là-haut. — La terre pour eux, c'était ÈvOiôs, par opposition à ïv(ü et xiTcü, ou même la terre était quelquefois àv<i> (je n'en ai pourtant pas d'exemple) en haut, en commençant à compter à partir de l'enfer.

Pour nous, c'est ici-bas; c'est que nous partons du ciel. (Cf. Orest., Eurip., vers 608 et not. de M. Rossignol.)

Mauvaise méthode de disputer avec Moise, Jésus-Christ, les religions, etc. Vous prétendez

que ceci est à vous. — Non, c'est à Platon. — Non, c'est aux Pères de l'Église. Sottise. Laissez donc à chacun ce qui lui appartient. Tout est ii nous. L'homme a tout fait : Moïse ou Platon.

Nom pour nom. — Jusqu'à quand donc répudierons-nous ces grands hommes, ces hommes de religion, parce que les religions

disent : Ils sont à nous? — Et à nous aussi. Tout est à nous ; il n'y a qu'un esprit humain. — Les religions naïves sont inexcusables de ce vilain tour : mais les philosophes ne le sont pas moins : car quelle bêtise, je vous demande, de se laisser prendre à la gro-ssc idée de ces acriliques ! M. Bar.thélemy- Saint-Uilaire, jmr exemple. Ils mettent de l'humeur à tout ôter à Moïse, etc., pour tout donner à Platon (et sont injustes), comme si Moïse n'était pas à eux, aussi bien qu'à Platon. Quelle honte de se laisser influencer et réaclionner par ces idiots ! — Soyez donc bons éclectiques, et prenez tout.

Ibir H"

Un jieuple n'acquiert ses droits qu'aprôs avoir existé quelque temps ; c'est comme la prescrip-

lion pour la propriété. Qui s'avise de réclamer contre la destruction du royaume des Bourguignons par les fils de Clovis ? et le démembrement de la Pologne est un crime. — D'ailleurs, il en est de ces droits, comme de tous ceu.x de l'homme. Ils vont se fondant. L'esclavage était de droit autrefois, car l'humanité n'était pas mûre encore pour l'alfranchissement. (Cf. supra. Cf. la jjensée d'Aristote.) De meme chez les anciens, les droits des nations n'étaient pas à beaucoup près aussi sacrés qu'ils le sont devenus depuis l'exaltation de l'humanité.

Les facultés civiles sont l'exemple le plus frappant comment l'homme a acquis de nouvelles facultés, ou du moins comment des facultés anciennes en lui se sont développées en facultés nouvelles. Ces facultés, en effet, ne durent pas être primitives dans leurs formes, puisque l'état civil n'est pas primitif. Mais CÆ fut la

famille qui, en se développant, devint la tribu ou la cité. Les affections civiques ne sont donc qu'une transformation des affections de famille, placées dans des circonstances différentes. C'est en cela que l'homme n'est pas homogène aux diverses parties de son histoire.

Digilized by Coogle

CAHIERS DE JEDNESSE.

Car il est progressif; il y a l'homme de telle époque et de telle époque, il se fait.

Arganthonius, roi des Tartessiens. Si Tarlesse était une colonie de Tyr, ce nom devrait avoir une explication sémitique.

Un des plus curieux mythes poétiques est celui de Daphnis, personnification de la vie pastorale en Sicile, et sur lequel s'agglomèrent toutes sortes de traditions contradictoires, mais toutes relatives à ce genre de vie. Cette contradiction dans l'unité d'esprit du mythe est un de ses traits distinctifs.

Je viens de toucher l'immortalité à un moment où, vivement pénétré des pensées supérieures et du but supra-sensible de l'homme, j'ai perçu que tout cela n'avait pas de sens sans l'immortalité. Là est ma preuve.

NEPHTUALI.

Tout étant créé de Dieu, la matière et les petites choses comme tout le reste, le complet serait de donner du prix à tout, de l'aimer et de le goûter. Le contraire renferme une sorte de manichéisme : car pourquoi réprouver la matière, si elle est bonne? La solution chrétienne par la chute répond assez bien à tout cela,

mais elle est acritique. — Un jour l'homme complet embrassera tout cela; mais maintenant, dans l'état partiel où nous sommes, cela ne se peut, car l'un étoufl'erait l'autre, et réduit à choisir, il faut choisir le meilleur. L'antagonisme est fâcheux, mais c'est une condition imposée.

A l'état philosophiqueetreligieuxoùjemetrouve, je ne suis aucunement disposé à rendre un culte à quoi que ce soit. J'admire Vadoralion, mais j'ai peine à y monter. J'admire, mais je ne puis me prosterner. Je me pose en quelque fa^-on comme partie de ce qui est admiré, j'en suis, moi, absolument comme le Français dans la France; il

admire la France, mais il ne l'adore pas; car il en est. De même je suis là, debout dans le temple, écoutant de toutes parts. Ah! quand tomberai-je à genoux? Ce ne sera pas quand je le voudrai, mais quand je le ferai spontanément.

Énorme faute de cette malheureuse philosophie contemporaine de se priver par je ne sais quelle forme de respect factice de tout ce qu'il y a de plus beau et pur. On parle de Socrate et Platon, on se met sous leur patronage, on idéalise la mort du premier. Mais Jésus-Christ, oh! qu'il vaudrait bien mieux! — Pourquoi donc laisse-t-on de côté cet incomparable? Voici, c'est qu'il n'était pas philosophe : c'est pour les théologiens. O Dieu, quelle bêtise! Oh! quelle rage je conçois contre une telle absurdité! J'imagine ce que dirait cet imbécile de Garnier, si on lui parlait de Jésus-Christ. O Jésus, tu les dépasses tous, et je le montrerai. Pourquoi donc s'en priver? Ah! il est à nous; que si, pour être philosophe, il faut se priver de la moitié du vrai et du bien, ah ! je ne veux pas l'être : car j'ai droit à tout et je veux tout. Pauvre philosophie qui de propos délibéré se condamne à

ne voler que d'une aile! On dit : mais c'est théologique. Imbéciles, qu'importe ? Voilà le fin mot ; c'est que pour adopter Jésus-Christ, il faudrait l'introduire en philosophie, tout humaniser et naturaliser. Or ce serait briser la lance avec l'orthodoxie, et on ne le veut pas.

Moi, je serai plus hardi, je serai philosophe, mais Jésus-Christ néanmoins sera à moi, j'en userai et j'en parlerai. Quoi! on entend un an ces hommes, Barthélemy-Saint-Hilaire, Garnier, et on n'entend pas le nom de Jésus, et celui de Socrate et de Platon, mille et mille fois. O pauvre position de l'esprit humain! Tout est à nous, tout est à nous. AhI petits esprits, que vous me révoltez. Quis dahit ut intelligar?...

Quelle fureur j'éprouve dans ces moments I c'est comme une étincelle électrique, mais qui passe vite, et une seconde après, je suis calme. Toute la faute en est à cette dure, sèche, sotte, revêche théologie, qui gêne même ceux qui la frondent et les met dans le faux.

11 y eut sous Napoléon et la Restauration une époque où les langues orientales furent cultivées

en France avec assez de goût, mais avec une touche singulièrement superficielle et une. érudition étonnamment écolière, surtout pour l'hébreu. Rapprochez Fabre d'Olivet, Volney, Audran, etc. Quelles misères, et songez à ce qui se passait alors en Allemagne !

La loi de cxjntinuité (V. supra), si sensible dans toute la nature, règnes, intérieur de règnes, langues, races, classifications psychologiques, etc., se retrouve dans les parties du discours ; nul passage coupé de l'une à l'autre : toute une série une; verbe devient nom par le participe et l'infinitif; nom devient adjectif et participe, etc., xb itiAa;.

Les vieux peuples (Juifs, etc.) confondaient le prédictif avec le causatif. Car ils se mettaient en colère contre les prophètes qui leur prédisaient malheur, et ils semblaient dire : s'il n'eût pas prédit, cela ne fût pas arrivé, Ralaam de môme. Voir l'Histoire des rois de Juda et d'Israël. C'est le perpétuel épisode des faux et vrais prophètes.

NF.PHTHALI.

IS'ous autres faisons de môme pour la prescience de Dieu.

Deux manières de considérer le monde : de près à la loupe; alors singulière complication d'êtres et de faits ; mais de loin, tout cela se fond en une belle couleur homogène. Selon donc qu'on se place à l'un des deux aspects, on peut dire que c'est ou que ce n'est pas un, et tous les deux ont raison.

Quand je vois les petitesses des littérateurs entre eux, leurs petites jalousies, ligues, cabales, etc., je serais tenté de maudire le mot littérature, n'y voyant qu'amour-propre, dans le genre des enfants du peuple qui émulent qui sera le plus fort. Mais je pense alors à la littérature primitive : Ossian, Homère, les poètes vraiment inspirés, transportés par l'idéal, pour qui tout cela n'était pas jeu et feinte. AhI quel ciel de différence!

Un des plus grands ridicules de celte superficielle Université, et une des choses qui montrent le mieux sa manière de juger tout extérieure, toute réactive, toute fondée sur des considérations extrinsèques, c'est son engouement pour Port- Royal. D'ailleurs je mets en fait que rien de plus antipathique à l'esprit général de l'Université : jamais héritage ne fut plus illégitime. Mais il y a communauté de haines et cela suffit. Il faut trouver contre le clergé et les Jésuites des ancêtres dans le passé; il y a les jansénistes et Port- Royal. Cela suffit; nous sommes frères. L'intrinsèque n'importe.

A ce deuxième point de vue même erreur. Port- Royal est un des exemples les plus frappants de la manière dont une énorme réputation se fonde, lorsque le hasard ou les circonstances rattachent à un parti. Les ouvrages de Port-Royal qu'on prône tant comme des prodiges de hon sens, de profondeur et de science, sont à mon sens tout ce qu'il y a de plus creux, de plus plat, de plus mat et de moins savant. Par exemple cette Grammaire générale, cette Logique... Oh! en vérité ceci est inimi-

table : des têtes creuses, des hommes à bluettes, Jules Janin, Sainte-Beuve {Hist. de Port-JRoyal, par Sainte-Beuve), etc., Garnier même qui se mettent de 1a partie, et tombent en pâmoison devant Port- Royal 1 Voilà des hommes, des travailleurs! Si ç'avaient été des Jésuites, ah 1 certes, quelle différence! On eût assombri les couleurs, c'eût été un repaire de rebelles, de fakirs, de sombres et moroses rigoristes, de savants sans zèle de la science (oui, oui), de froids écrivains. Mais ce furent les récalcitrants contre Rome et lés Jésuites, cela suffit. Oh ! que ne puis-je rendre la rage que je conçois contre ces idiots, ces bêtes, ces imbéciles,

ces hommes du dehors, et la rage surtout que j'éprouve à ne pouvoir manifester la vérité que je vois sur ce point avec la force crue et dure avec laquelle je la souffre ! Oui, ce Port- Royal me donne la nausée. Voyez par exemple cette préface de la Logique, avec quel mépris, je vous prie, on fait ce qu'on fait, sans y tenir, c'est vanité. Science n'est rien, ils le répètent. Idiots ! Ah I mon Dieu I je crierai sur ce point, et je montrerai que l'on radote. Et la sainte Épine, et sœur Angélique, et le directeur, ah ! si c'étaient des Jésuites, qu'eût-on dit? et les convulsions, et les miracles I Je le répète, rien au monde ne me

semble si caractéristique. Croyez-vous que je préfère Ignace ? — Non : De Maistre a raison contre Port-Royal, tort pour Ignace. Et je préfère encore Ignace à Port-Royal. O Dieu du ciel! je n'en reviens pas I On admire ces hommes dans l'Université et les journaux du xix' siècle. Et cet imbécile de Saint-Marc Girardin qui est bien l'être le plus nauséabond (V. supra n" 18) que je connaisse, va nous l'exalter l'autre jour jusqu'aux nues, et crier à la calomnie. Ah! Dieu, qui me donnera de pouvoir me faire entendre, et de me déchirer avec eux ! Je ferai un ouvrage sur Port- Royal et je renverserai cette idole, non au point de vue partial de Maistre; celui-ci est tout aussi faux, parti-pris pour parti-pris ; mais au point de vue critique, et surtout je me moquerai de ces sots ouvrages, qu'on érige en chefs-d'œuvre, de cette sotte et plate science, petite érudition étiolée. Voj ez par exemple cette Grammairt générale-, quand il parle de l'hébreu, quelles sottises (p. 263, édit. Petitot), et ailleurs, petite érudition écolière fière de savoir cinq ou six petites choses et qui les groupe en jouant.

Je rage contre eux tous.

Allemagne 1 Allemagne ! Herder, Gœthe, Kant.

11 faut souffleter cette creuse et pédante Uni-

versité, ces sots de Français qui ne savent ce qu'ils veulent ni ce qu'ils doivent dire, qui flottent au vent du moment pour savoir s'ils loueront ou blâmeront. La fortune du jansénisme et de Port-Royal en est l'exemple le plus frappant.

Et les superficiels, les enfants qui s'enthousiasment de ce qu'ils entendent corner à leur maître, assez forts pour saisir une raison extrinsèque, mais non une critique réelle, qui disent : oh ! oh ! Port-Royal !

CINQUIÈME CAHIER

MOI -MÊME

Li philosophie est objectivement la base de tout, mais non subjectivement. Toute pratique en effet suppose, avant de s'exercer ou de se développer en tel ou tel sens, des principes spéculatifs posés et discutés. Qu'est-ce que l'homme. Dieu, le monde, constitution des facultés, valeur de la morale? Bien plus, tout système de conduite suppose implicitement une manière générale de voir sur tous ces points, en sorte que tout homme, même 1e plus pratique, renferme réellement en lui un système spéculatif complet, mais obscur, dont il n'a pas conscience, dont sa conduite est la traduction claire et concrète. Il

nie le premier, car il est instinctif; mais sans s'en douter il est mené par lui. — En ce sens donc la philosophie mène le monde. — Mais si on l'entendait d'une action ouverte et déclarée, cela ne serait pas toujours vrai. Car la plupart des hommes (Taclion ne se proposent pas le problème spéculativement. Ils s'en tiennent au sentiment intérieur, qu'ils regardent comme infaillible, et se moquent même de ceux qui cherchent sur ces points une conviction réfléchie. Vous eussiez dit aux hommes de notre Révolution, qu'avant de faire ce qu'ils faisaient, il fallait d'abord se poser comme Fichte ou Schelling, pour se demander d'abord s'il valait la peine ou non, puis..., etc., qu'ils eussent ri assurément. — C'est que tous ces praticiens sont des mécaniques; la vraie liberté n'est que dans le philosophe.

Beau germe. Prêterait à un beau développement.

L'homme de génie est la plus belle preuve d'immortalité. Si je ne considérais que le vulgaire, j'en douterais peut-être. Mais quand je vois le génie souffrant, et le plus malheureux des

hommes (j'entends intérieurement, car pour l'extérieur, on pourrait dire que c'est accidentel), c'est le martyr perpétuel, déshérité ici-bas; rien n'est fleur pour lui :

Du nectar idéal sitôt qu'il a goûte'...

Heureux le simple qui caresse en passant chaque fleur, et s'y donne par l'amour simple et naïfl Mais le génie, c'est une faim perpétuelle. Le génie ne serait donc qu'une dérision sans l'immortalité : ce serait une folie, une extravagance, dans le sens étymologique, absoluinent comme celui qui dévorerait sa vie de dé-

pit parce <piil n'a pas les ailes de l'oiseau. C'est identique. — Or je mets en mineure que les génies sont les princes et non les fous de l'humanité. Donc ils n'aspirent pas après une chimère. — Immortalité prouvée par la poésie et les poètes.

Ah ! mon Dieu ! que je voudrais être une pauvre petite religieuse, toute simple et pure, priant, aimant et ne pensant pas ! Voilà que je hérisse ma vie au milieu d'une science âpre et dure ou d'une philosophie terrible. Ah ! qu'elle est heureuse, Béatrix: aujourd'hui le jeudi saint, elle

CAHIERS 1)E JEUNESSE

est là-bas à l'église, au coin du pilier, saintement agenouillée, avec son livre. Et moi au milieu de mes daguesch', Gesenius, Buxtorf, Leibnitz.

Ah ! Dieu, j'étais fait pour sentir dans ce joli petit cercle. Plût à Dieu que le christianisme eût été un peu flexible ! J'aurais pu y rester pour le cœur et la vie extérieure, en gardant ma critique. Mais non, il va tout d'une pièce. — Plût à Dieu donc que je n'eusse pas eu de critique ! Et ma pauvre mère, je parie qu'elle pleurera aujourd'hui en pensant à moi. Oh! si je revenais à croire, c'est alors qu'on tuerait le veau gras. — Ma jolie vie pure et poétique est toute là-bas, et adieu pour toujours !

Marchons, philosophie, science; allons, c'est beau et fort, sérieux et ferme. Allons ! je suis tout cela,aussi. Il faut marcher.

Je n'oublierai jamais le jour où, assis là-bas auprès de la chapelle des Cinq-Plaies, au pied d'un arbre, je lisais M. de Donald *

: maman, avec cet instinct maternel qu'ont les mères, me tira le livre des mains. Le ton l'eflrayait, et elle voyait à la manière dont je le prenais, que cela me

Voir plus haut. p. 13S, note

Ü. V. Sinwenirt d'enfance et de jeunesse, pp. 313-314.

tournerait la tète. « Lis donc de jolies choses », me disait-elle.

Les critiques de nos jours, Sainte-Beuve, ont, en parlant de la littérature du passé, un certain ton moqueur, affectant la supériorité, et supposant ceci : tous les autres furent frivoles et superficiels. Nous seuls sommes dans le vrai. Rien ne montre mieux la vanité de toute littérature. Car ne doivent-ils pas se dire qu'un jour il en sera de môme d'eux?

Alors, qu'est-ce qui les console? La gloriole du jour qui demain sera oubliée. Horreur! — Ohl que je sens bien ce certain ton intéressant de traiter par exemple les vogues passées, la protection des auteurs passés entre eux, etc. Lisez, par exemple, le portrait de Fontanes par Sainte-Beuve. C'est du précieux. — C'est pour ne pas prendre la manière qui prend les choses à plein.

Les poètes classiques avaient bien saisi quelque chose du simple et de l'agréahle de la campagne. Mais son vrai poétique, son poétique psychique,

ils n'y entendaient rien. Rien chez eux avant Bernardin de Saint-Pierre et Fontanes qui présageât le sentiment de la nature, tel qu'il se trouve dans Lamartine. Comparez, par exemple, la campagne dont parle quelque part Boileau, froide et sans âme, ou mieux encore Fontenay de Chaulieu* à la Iktraite de M. Lamartine.

Il est sur la colline Une blanche maison *...

C'est ta différence de l'âme au corps.

Rien de plus curieux que d'examiner ce que devinrent dans la tourmente révolutionnaire les littérateurs de l'époque antérieure. On dirait un naufrage, où chacun a ses aventures ; il y aurait là un curieux tableau comparatif et classification à faire. Bernardin, Fontanes, Laharpe, Chénier, etc., les uns dans un sens, les autres dans un autre. Voici le tracé graphique :

Cliauliuii (Auffrye de) était né à Fontenay

2. Uartnonics jMéliques et reliijicwies, Paris, Hachette, p. 281.

HOI-MÉMR.

C'est comme un point d'arrêt commun dans la vie de toute la génération. Là on se demande : que devint-il? Que fit-il?

iS'e serait-il pas à désirer que le contact des deux sexes eût lieu même dans l'éducation? Ce serait peut-être le seul moyen de tempérer un peu la revècherie écolière des petits garçons, ce ton brusque, grossier du collège. — Au fait, il est clair que ceci n'est réalisable que dans la famille; aussi plus je vais, plus j'en viens à

préférer l'éducation domestique. L'éducation fiublique des collèges n'est jias tenable. Pas de milieu : ou une effroyable licence, ou une haine horrible de l'élève à scs tyrans. Le ton paternel et doux est im{X)ssible. Il faut la manière dure et rude du régiment. Or ceci est affreux, horrible, me fait bondir d'indignation. Ce régime pesant et aigu est capable de tuer toute pensée noble et morale. Le père au contraire a tout ce qu'il faut pour maintenir l'ordre entre deux ou trois frères, il n'est pas besoin de recourir à cet horrible système de répression. Mille sanctions ont de la valeur dans la famille qui n'en ont pas dans le collège.

SI

Digilized by Coogle

Je conçois que pour rinstruclion, on envoie l'enfant aux établissements publics : mais l'éducation ne se fera jamais qu'au foyer domestique» — Là seulement est la mère et la sœur. Or, est-ce sans raison que Dieu a mis tout cela dans la famille? .N'est-ce pas que tout cela est nécessaire pour que l'homme soit complet? — Au contraire, que fait-on? Dès l'âge de sept à huit ans, on vous séquestre l'enfant entre des murs tout noirs, barbouillés d'encre, avec des livres qu'il abhorre. Plus de maman, plus de petite sœur, plus de jeux au coin du foyer. Un régime au tambour.

a Grâce, grâce pour les petits enfants I » (Michelet). Plus de fleurs. Une fois par semaine, on s'en va en rang, et le surveillant à côté. C'est faire l'exercice. Cela, dit-on, forme l'homme constitutionnel, du XIX' siècle, sentiment de l'égalité. — Soit, mais cet homme est horrible. Ah ! que M. Souvestre a bien compris cela. On prend la vie mécaniquement, comme un chemin à enfiler tout

droit, exactement l'esprit du régiment. Plus de ces jolies pousses vertes, poétiques et tendres. Quelque cho.se d'uni et de mat, .sans morale, sans ciel, sans idéal. Un honnête horloger, un bon négociant, voila ce qu'on fait. Mais l'homme pur, le génie céleste, un Krummacher, un Herder, nos

MOI-HÉME.

collèges rétoufferaienl. Il faut passer au moule hideux de la vulgarité. Oh 1 que je remercie Dieu de m'avoir préservé de ces étouffoirs ! Le séminaire est bien meilleur pour celui qui sait se maintenir indépendant.

Le poète et le penseur ne peuvent exprimer que la plus petite partie d'eux-mêmes. Le plus précieux, l'intraduisible, l'inexprimable, la fine louche de sentiment, le vif acumen qui n'a pas de nom, tout cela est là, caché. C'est ce qui fait le désespoir des poètes. Car c'est un besoin pour lui de s'exprimer au dehors et ceci n'est pas petit amour-propre. C'est sentiment primordial de la nature, comme l'instinct de sociabilité, etc.

J'ai une nature excessivement réflexe, et aussitôt que j'ai éprouvé spontanément quelque sentiment, ou quelque mouvement, je me replie sur moi-même pour l'étudier et le discuter.

CAHlEnS DE JEUNESSE.

Les politiques ne considèrent jamais que le bien de leur nation, et jamais celui de rhumanité. 11 serait bien neuf si l'on entendait quelque jour, à la Chambre des tribunes, dire : « Ceci est notre avantage, mais ce n'est pas celui de l'Europe, ne le faisons pas. » 11 faut pourtant dire ainsi, comme l'a fort bien saisi M. Garnier. — Ainsi il faudrait faire des vœux pour que notre patrie

fût anéantie, si cela était utile au reste du monde. Il ne faut vouloir le bien de son pays que pour celui de l'humanité. Arrière les petits esprits qui n'ont de frères que dans une limite tracée par le hasard I

Le nom de Cattcase est, chez les anciens, un des plus caractéristiques de la géographie par à peu près, étendant la dénomination. (Cf. Tharsis et Ophir, et quae alibi disserui.) Toute montagne orientale et lointaine était pour eux Caucase. On le retrouve dans l'Inde, au Paropamise, etc.

Rapporter à mes recherches sur les procédés de la géographie ancienne.

MOI-MÊME

Ma philosophie à moi, c'est à peu près ce que d'autres appellent littérature. Le cycle d'idées d'Ozanam, par exemple, répond bien mieux à mon type que ce qu'on spécifie du nom particulier de philosophie, comme Garnier, par exemple.

ün a beau dire, l'humanité et la philosophie vont toujours s'enrichissant de résultats de plus en plus précieux. Il est vrai que quand ces résultats sont bien acquis, on n'y pense plus, et on est tenté de croire que ce n'est rien, tant c'est clair ; on ne considère alors que ce pourquoi on lutte encore, ce qui n'est pas encore passé en droit commun. — L'unité de Dieu (quel que soit le sens de ce théorème, vrai certainement), la dignité de l'espèce humaine, la fraternité de tous les hommes, les principes de liberté politique. — Au contraire, la spiritualité de filme, fimmorlalité de l'âme sont encore â conquérir. C'est le brai'iuvi, posé là au milieu, et pour lequel on se bat.

Désormais, pour exercer une vraie influence, il faudra mêler la science et la critique à la poésie, à la création idéale. Un seul poète, construisant à ses seuls frais, ne fera rien. Le passé occupe trop de place, [K)ur qu'il ne soit pas imposé à chacun d'en dire son mot. C'est comme un système qui ne dirait rien de Dieu.

Dans quelques siècles, il sera beau de traiter ce sujet : De la position des hommes du xix*^ siècle vis-à-vis des religions, et du christianisme en particulier. IVon que je croie qu'alors on sera dans une pareille veine de questions.

Je suis né romantique. Non, jamais je ne me contenterai d'un système intellectuel qui s'en tienne à la forme, et ne fasse que charmer par l'harmonie, système tel que Boileau, par exemple, le dessine dans son Épltre au marquis de Sei-

HOI-MÉHE.

gnelay. Non, il me faut l'Ame, quelque chose qui me mette au bord de l'ablme.

Quand vous prononcez le mot forte, porte, etc., quelle différence y a-t-il entre la prononciation de for et celle de te; c'est que te se prononce tout bas : la preuve, c'est que si vous essaj'ez après avoir prononcé le mot forte de reprendre le dernier son que vous avez émis, vous serez obligé de parler comme si vous parliez bas. Ce mélange de syllabes prononcées tout haut et d'autres prononcées tout bas est plus remarquable qu'on ne pense. Avait-il lieu dans les langues anciennes? — Cette réflexion m'a frappé en lisant un passage de la Grammaire raisonnée de Port-Itoijal, ch. vi, 1'^ partie. — Il voudrait qu'on donnât pour nom à t ce qu'on prononce dans la dernière syllabe de forte. Cela ne se peut. Car c'est dire que pour nommer t il faudrait parler tout bas, ce qui est ridi-

cule. Il entend parler de te prononcé comme dans tenir; mais alors ce n'est plus la dernière syllabe de forte.

Il n'y a rien qu'on craigne tant que d'êlre dupe. 11 n'y a pas de forme d'insinuation qui prenne cours plus facilement que celle-ci : vous êtes des sots, vous vous laissez prendre par des fripons. On le croit sans examen, tant on trouve horrible le rôle de dindon. — Cela éloigne du bien une foule de gens, par la crainte d'y être dupés; on se défie de tout pour n'être pas pris. C'est déplorable. Car il vaudrait cent fois mieux être dupé sans cesse que de ne plus croire à la vertu. Au point de vue moral, il est sublime d'avoir été dupé; mais il faut que ce ne soit pas par bêtise.

Il y a certains tours de phrase ironiques qui {)cuvent s'appliquer à tout, et qui ont je ne sais quelle fascination pour empêcher qu'on ose aller ontre. Par exemple, tout ce que l'on dit, .surtout |)armi les catholiques, jK)ur se moquer des stoïciens se montant au ton de la vertu, etc. On se croirait dupe en défendant des gens moqués. De môme pour les philosophes doxYiii" siècle. Depuis qu'on s'en

UOI-M^.UE.

est moqué, on dirait qu'il est de mauvais ton de rien dire |)Our eux. Voilà encore un tour fort adroit de cette superficielle école religieuse. C'est de présenter cela comme de l'arriéré tué par le ridicule. Cousin aussi, c'est de l'arriéré, ce qu'on disait l'an dernier, c'est de l'arriéré; ce qu'on disait hier, c'est de l'arriéré. Donne tactique, pour en donner de l'horreur. Car un autre épouvantail, c'est de passer pour un homme du vieux temps. Pauvres gensl c'est eux qui en sont. Et on s'est encore bien plus moqué d'eux.

Voilà comme va le monde. On se relève en se moquant de ceux qui nous ont tués en se moquant. Misère!...

Ah! que je me représente cela vivement, et que Je trépigne de ne pouvoir transpirer tout l'acide de ma pensée. Au fait, depuis quelque temps, j'éprouve cela très fréquemment. Ces mouvements ne sont [X)urtant pas éminemment vrais: ils sont mêlés de vrai et de faux. Le vrai est dans le point de vue idéal qui les excite; le faux dans le fait tauquel je les applique. Par exemple, je me figure tel idéal contre lequel j'écume de rage; cela est vrai et bon; car cet idéal est odieux. — Puis j'ap- (ilique cet idéal à telle réalité extérieure, qui a été la cause occasionnelle de sa conception, et ceci est souvent historiquement faux.

CAHIERS DR JEUNESSE

Il est dit dans Théocr., /d., 4, v. 10 (voir note de Ca.saubon et de Geoffroy, etc.) qu'Egon, entreprenant un voyage de trente ou quarante jours, emporte avec lui vingt brebis pour se nourrir. Cela montre bien le mode de boucherie de ce temps. On tuait au besoin, et l'animal ne servait que pour la circonstance actuelle. Nous retrouvons exactement la même chose en Orient, et dans l'Odyssée.

Je commence à croire que les folies et que j'attribuais en propre aux commentateurs des livres sacrés appartient à tous les commentateurs, à toute cette race de suceurs qui s'attachent aux grandes œuvres, et veulent de force en extraire un jus qui souvent n'y est pas. .\ussi ils n'en laissent qu'un squelette desséché. — Ils arrivent tous à supposer dans leurs auteurs une sorte

d'infaillibilité, de vérité absolue. — Par exemple, Parus commentant le passage d'Anacréon, Od., 43, V. 3, où il dit que les cigales boivent la rosée

MOI-MÊME

pour toute boisson, cite un grand nombre de textes, où il est dit que les cigales mangent la rosée pour toute nourriture. Terrible difficulté! Il en cite alors une série d'autres qui ont dit comme son poète, que les cigales fcoieent. — Puis il profiose cet admirable projet de conciliation : c'est de supposer que les cigales boivent et mangent la rosée. On dirait exactement la méthode de Cornélius a Lapide, ou autre de son espèce. C'est juste le principe que dans les contradictions apfiarentes qui ne sont pas des contradictions absolues, il Note 1. faut affirmer les deux simultanément; absolument comme on affirme simultanément les deux généalogies de Jésus-Christ. — Cela me rappelle aussi cet autre trait d'un commentateur de Dante, qui à l'endroit où le poète dit qu'il tint dans l'enfer plusieurs discours qu'il est beau de taire, Ote 2. comme il était beau alors de les dire, se pose le quœres : quels étaient ces entretiens? Ceci ressemble encore de la manière la plus frappante aux quœres des commentateurs catholiques. (Ouvrez au hasard Cornélius a Lapide.) Toujours cette manie de supposer une vérité intrinsèque dans l'auteur : ce petit membre de phrase est un aphorisme irréfragable; cet autre aussi... donc. — Comparez les commentateurs alexandrins d'Ho-

Digilized by Coogle

mère, leurs et leurs àKofiai. — On peut

noblement commenter; mais il faut avouer qu'un petit es|irit qui s'en mêle tombe dans d'étranges petitesses; car il faut de

force trouver un]>etit article à chaque mot de l'auteur. Or cela tue. — Pour d'autres exemples curieux de la sottise des commentateurs (cf. la note de Nicolas Heinsius, Juro per Tlieocriti Veneres au v. 84 de la 1"° /d. de Théocrite, ou celle de Tonp* au v. 11 de la 4' /d.) — Les deux endroits sont dans les notes d'Edwards. — Ces sottises me tuent; je ne puis m'en sé|»arer, tant je les sens vivement, et ne puis aussi les exprimer.

1 . — Jamaix on ne xongr à dire :sv\on lui. Voyez lex remarqiiex anuloyiiex que j'ai faitex xur In dijinilioii de la traqp'die par Aristote, et sur le dissentiment des commentateurs à cet égard.

'L — Commentateurs de Dante : se demandent ce qu i! disait en enfer quand Dante le lait. (Passage que J'ai entendu d'Ozanam.)

Sur l'usage de l'antiquité de désigner les chansons]iar leurs jiremiers mots, comme dans les

1. Auteur d'une édition de Théocrite avec AValckenaèr et Briink, en 1810.

_L'igfecd-byXiie)Ogle

litres des Psaumes. (Cf. Théocr., Id., IV, v. 'üi et 33; et Virg. Ciijum pecus. lùjl. V, v. iSGet 37. Cf. notes, (/uæ collegil Edwards, Reiskii et Palmerii et Wartonii).

.V un certain point de vue, la littérature n'est qu'une critique de formes et l'histoire littéraire une histoire de mots. Quel n'est pas en effet le creux de la plupart des objets qu'on lui donne'? Bizarrerie qu'une science sérieuse comme l'histoire littéraire et la

critique ait pour objet des fariboles, comme un rondeau ou un madrigal, ou des faiseurs de cela. La critique est ici plus sérieuse que son objet. Cela m'étonne toujours. Quoi ! je porterai un nom qui me sera commun avec La Fare et Chaulieu ! En vérité, je ne vois guère en tout cela que le mérite historique. Cela est bien ou mal dit, voilà tout; car pour y trouver du plaisir, cela n'est rien, et d'abord il n'y en a pas en dehors de l'érudition. Et quand il y en aurait, ce ne serait pas un mérite; car rien de ce qui est plaisir n'est intellectuel : il faut entièrement et absolument bannir ce mot du domaine de l'intelligence. Aussi comme je trépigne contre

Digilized by Coogle

ces sots, qui présentent la littérature comme un amusement, dont on se lasse moins que des autres, et auquel on revient plus volontiers (M. Saint- Marc- Girardin). Horreur! Ma fin serait donc quelque chose qui devrait être assimilé à une soirée ou à une partie de plaisir ! Et si ce n'est pas ma fin, qu'est-ce qui l'est? La morale? Mais elle est sèche et incomplète si elle n'est pas alliée à science et philosophie. Et pourquoi plutôt la morale que les autres perfectibles de l'homme? Or la fin seule est digne de regard : seule elle n'est pas vanité. Mettez-y donc beaucoup de choses.

Je souffre horriblement aussitôt que je peux trouver en moi quelque chose d'affecté, un ton pris, surtout visant au bon et au sublime. Oh! alors tout me devient suspect, et comme j'aimerais mieux mille fois la mort que de renoncer au grand, je suis dans une cruelle alternative. Il e.st remarquable que je redoute l'affectation pour le beau, mais que je ne la redoute jamais pour le bon. Je ne me reproche jamais de me moraliser de propos délibéré, comme je me reprocherais de

me poétiser de propos délibéré et facticement. Quant au vrai, cela n'aurait pas de sens.

Il faut décidément que je prenne sur ce point mon parti, et que bon gré mat gré je marche au beau. Qu'importe que j'aie été aftedé une minute? Et au fait, quel mal y a-t-il à cela, au sens que je l'entends? Cette affectation n'est autre chose que la volonté réfléchie et délibérée de viser à quelque chose de grand et de beau. Les vulgaires s'en moquent, comme de tant d'autres choses, et ici encore les rieurs ont cet incroyable avantage d'être crus sur parole. Épouvantable tyrannie qu'exercent ces gens I Ce sont tous des hommes peu idéaux, communs, sans élévation, entichés d'idées positives et sans poésie, et c'est à de telles gens qu'on remet le sceptre pour juger si telle chose est ou non de bon aloi. Laisse-les, laisse-les se moquer de ces naïfs efforts que fait une âme pour s'élever. Ils n'en sont pas capables, et leur rire ne prouve rien. Cuirasse-toi contre ce rire, car tu peux être sûr qu'on rira beaucoup de toi.

Quand vient la richesse de détail, le seul moyen d'y mettre de l'ordre, c'est la division et

le classement divisé. Par exemple, les sciences. Il en sera de même pour les bibliothèques. Elles me repré.scntent parfaitement le syncrétisme primitif où se trouvent pêle-mêle omnia scibilia. On reconnaîtra bientôt que le seul moyen sera de former des bibliollièciues à diverses fins, des bibliothèques spéciales |)our les mathématiques, les auteurs classiques, etc. Alors le lecteur saura où s'adrcs.ser.

Nous n'admirons proiirement que ce qui consonne avec nous. Quand nous trouvons dans un auteur exprimée avec force une pensée que nous avons eue, alors nous admirons. Cela ne veut guère dire autre chose que : « Il est de mon avis, c'est juste ce que je pensais. » Au moins j'éprouve cela personnellement d'une niauière fra|'panle. Admirer, c'est d'ordinaire me retrouver. — De même, ce que nous admirons surtout dans les anciens, c'est quelque pensée ou quoique expression qui se rapproche de nous d'une manière plus saillante. Par exemple, une jihrase qui souffre d'èlre traduite en une phrase au tour moderne. Au fait, j'ai observé ceci surtout dans les super-

ficiels, et l'admiration que je décrivais tout à riieure, je l'éprouvais surtout dans mon commencement; maintenant j'admire plus hors de moi.

Chose frappante quand on songe que tous les caractères, les faits généraux d'un siècle se louchent et se tiennent, et qu'un jour, par exemple, on montrera synthétiquement que tous les faits qu'il est aisé d'observer dès maintenant en celui-ci sont tous fleurs d'une même tige. On verra alors comment aux siècles antérieurs il dut succéder un siècle vif et passionné pour l'actuel, peu .soucieux de l'avenir (chacun travaille pour soi), et pourtant ne parlant que d'avenir. Comment alors une foule de rapports qui avaient lié l'ancien monde se relâchèrent, par e.xemple la famille, comme institution, la religion, le lien gouvernemental. De ce côté ce fut un siècle de dissolution.

Oneques ne vis rien de plus sot, de plus pédant, d'une fadeur plus exaspérante que ces professeurs du collège Henri IV et, je

crois, tout ce

genre professeur vu à la distance de la pension au collège. Manie d'affecter le savant vis-à-vis de ces enfants, avec qui rien de plus facile que d'en acquérir la réputation ; car celui-là est savant qui sait ce que nous ne savons pas; manière de faire le difficile et l'insatisfai sable, tant on a le goût pur et le sentiment vif du beau; manière d'affecter une sévérité d'Aristarque qui se vante de trouver vingt fautes dans ce qui p>asse pour assez bien ; manière d'attacher une raleur supérieure à toutes ces nippes classiques et de se poser en savant consciencieux et approfondi vis-à-vis des personnes de leur société (ici j'induis, car je n'ai pu observer), manière de s'adonner tout entier, avec un zèle d'agrégé tout frais, à ces misères. Vie horrible, type dégoûtant. Rien de plus fade que ces grammairiens. Ils me soulèvent le cœur, et pourtant je leur pardonnerais peut-être si à cela ne se joignait la sotte prétention de se poser comme les premiers hommes, les hommes solides... Ce professeur de sixième surtout (M. Vérien) me fait cet effet d'une manière spasmodique. 11 donne ce matin à ses élèves (de sixième) une version d'IIorace, et y ajoute pour éclaircissement d'un ton doctoral et savant cette addition lumineuse et profonde ; « Vous saurez que les poètes

MOl-MÉME.

prennent la partie pour le tout. » Aussi bien le type se complète-t-il en lui par des publications pédagogiques. — Le professeur de seconde, lui (M. Theil), affecte une autre manière : il donne dans le grand genre auteur, et n'entretient ses élèves que des grands ouvrages qu'il a sur le chantier, et dont il reçoit les épreuves tous les jours de chez Firmin Didot. — Il a aussi une affecta- .\oie 1 . lion toute remarquable de singer l'enthousiasme, et

la haute inlelligence des moralistes, tels que Duclos, Vauvenargues, etc., ces médiocrités révoltantes, types de la France étiolée. (J'ai fait remarquer ailleurs que cette mode était générale maintenant dans l'Université. Voyez les épigraphes de la thèse de M. Benoit.) On voit qu'il a la prétention vis-à-vis de son petit monde de s'y rattacher. Lisez aussi dans la préface de ses morceaux choisis sa manière adroite de se rattacher à Rollin. .Note 2 . 0 Dieu ! quel comique ! — Le professeur de rhéto-

rique (Feugères) a, lui, la maniede singer l'homme grave, qui n'a pas besoin pour aliment de choses fortes, qui se contente d'une nourriture légère et substantielle. Aussi rien de plus creux que tous les sujets sur lesquels il exerce ses élèves, etc. Tout cela joue en moi une comédie singulièrement vive; je regrette que je ne me sois pas

CAHIERS UE JEUNESSE

exercé à la flexibilité de la forme pour la trans- Nju- 3. porter à rextérieur.

Je me convaincs toujours de plus en plus que cette éducation est radicalement fausse, que ces hommes sont pitoyables et d'une prétention inexprimablement comique. Rhéleun et grammaiiiens, pas autre chose. L'éducation en est au point où elle était dans les premiers siècles de notre ère, livrée à de pitoyables traliqueurs de paroles. Et la morale... pour y suppléer, on se rattache à Rollin; et savez-vous quelles sont les lectures que ces bons et pieux Rollins font eu classe à des élèves de sixième et quatrième?

c’est celle des romans d’Eugène Sue (Plick et Plock, par exemple, c’est historique), et de Paul de Kock. Voilà nos Rollins.

Ah! quand je compare à cela mes grands hommes si vrais, si beaux et si élevés au-dessus de toute prétention, ces grands hommes lacérés par la pitoyable admiration de ces médiocres, Platon et Aristote servant à la petite vanité d’un professeur de sixième ou d’un jeune docteur ès lettres! Misère! Vérité, vérité, où es-tu? Mon Dieu 1 que je souffre ! exprime donc ma pensée avec le feu et le fiel qui rongent mon âme en la concevant, faute de pouvoir la jeter au dehors I

MOI-MÊME

1 . — Ajoutes encore, suivant la vogue courante, l'habUude de revenir sans cesse à Aristote. C’est l'homme à la mode.

2. — Des embarrasseurs, comme on dit en Bretagne. Ce mot est parfaitement e.rpressif.

3. — Encore Je ne les row fjuede si loin ciré f raclés par les élèves qui ne sentent pas ce ridicule ; je suis obligé d'induire des moindres circonstances. — Oh! si je pouvais les voir directement : il y aurait là mille traits précieux à recueillir; car vis-à-vis de ces enfants, ils ne se contraignent pas et peuvent être imlunls sans crainte, même en se moquant d’oux-mêmes, comme cela arrive, souvent, car ces enfants n'ont jxis le tact assez fin jxiur sentir l’affecté et le faux. Alors ils peuvent tirer riche parti de l’ignorance des auditeurs.

27 bis.

Du reste à mon sens, l’éducation est quelque chose de très mort pour la science, et qui s’y [donne] à plein se tue [lour la

science. C'est un caput morluum fort pauvre. — Aussi il faut voir comme je m'en moque, en ayant l'air d'y marcher. Ce n'est pour moi qu'un gagne-pain de quelques années, et je prends mon âme à témoin, que je m'en serai toujours moqué. Ozanain, Fauriel, Damiron,etc., voilà mes types, voilà où je marche.

Voir suite au n" 29.

Si on suivait le point de vue éclectique, on arriverait, de peur de se tromper, à émousser toutes les propositions, et à émousser encore ce qui aurait été émoussé, sous prétexte d'éliminer l'exagéré. Pauvres résultats que cela amènerait, sans force, sans vivacité, sans physionomie ! J'aime mieux encore la manière ronde et ferme, qui s'échauffe et prend feu. Il y a beaucoup d'erreur, mais avec beaucoup de vérité, et là-bas, il n'y a rien.

Ce type classique universitaire, quand il est pris sur une haute échelle comme dans M. Le Clerc et les autres sommités, a bien quelque chose de beau et de bon ; car alors il touche à la science, il est science. Or science est de l'idéal (vous m'entendez). Mais, rapetissé dans ces petits hommes, comme il a dû en exister d'innombrables pour l'enseignement, cela a produit le type pédant-professeur, qui, encadré dans le siècle, si différent, produit l'effet du monde le plus grotesque.

Mon Dieu 1 on pourrait peut-être croire à la

MOI-MÉHE.

manière âcre dont je parle de ces choses, qui sont parties de la science, que je fais peut-être peu de cas de celte science elle-mênae ou d'une de ses parties ; non certes. Science, science, science pour elle-même, sans vue de l'utile. Il y en a (|ui voudraient

transformer nos séances de l'Académie des Inscriptions en séances d'agriculture. Oh ! horreur ! — Ce qui m'exaspère, c'est qu'on soit exclusif, qu'on s'enterre de gaieté de cœur dans l'antiquité, et qu'on se résigne si volontiers à être incomplet. Alors je m'exaspère, contre M. Le Clerc, par exemple. Je ne m'exaspère jK)urtant pas contre Job Ludolf, qui a été bien j)lus exclusif encore dans une branche bien plus restreinte de la science : c'est que celui-ci ne s'établit pas en force qui s'impose. — Ah ! mon type sublime, où es-tu, mon étoile? Herder, mon pewieur-wi, régnant sur tout, jugeant tout et n'étant jugé par personne !

Qu'un ouvrage sorte actuellement de l'Universilé, ce sera une raison pour que toute une classe de personnes dise : Cela n'est pas pour moi ; c'est bon pour les écoles. On le dit même

des ouvrages philosophiques. C'est hou à lire au collège. C'est alTreu.v! Quoi! La philosophie estelle donc affaire d'école ! — Moi, je ferai de telle sorte que je doive et puisse être lu de tous les penseurs ; pour tous les non-intellectuels, d'école ou non, je m'en moque. — Remarquez qu'un livre qui n'est (jue pour l'école n'a qu'une valeur toute relative. Car la science n'est pas pour l'école, comme on serait tenté de le croire à certains tours du siècle, mais l'école pour la .science. La science qui s'arrête à l'école n'est rien ; le but est ultérieur à l'école; les pensants formés, voilà le public des philosophes et des vrais écrivains. Un ouvrag(? qui n'est qu'élémentaire n'est pas un ouvrage dans le grand sens du mot ; seulement il arrive toujours par accident qu'il renferme des choses qui ont de la valeur pour tous. Mais le but est les non-étudiants. Ce qui est pour ceci est entaché de mécanisme et de vue pratique. Car apprendre (enseigner) n'est pas si noble que philosopher (en son sens large).

L’Asie-Mineure non grecque offre un caractère religieux et philosophique fort remarquable.

MOI-MÉME

C’est une sorte de milieu entre la Grèce et l’Orient, et c’est là surtout et en Égvple , que se fit la fusion des deux esprits, par le clirislianisme, etc. L’Asie-Mineure en effet nous offre une foule de cultes mystiques et orientaux : le culte de Cybèle de Pessinunte, les mystères, Apainée, les fables se rapportant à l’ancienne Phrygie, toutes mystérieuses, le prêtre de Comana, le nu'ud gordien, etc., etc. Les hommes également ont un caractère à part ; Apollonius de Tyane, etc. Là aussi saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, etc. — Tous ces faits ont une couleur à part très caractérisée; ce n’est pas la Grèce et ce n’est pas Pürient, milieu mat, quoique ayant son poétique.

Toutes les fois que l’homme s’occupe de quelque chose pour l’utilitô d’abord, il ne peut s’emp)êcher d’y mêler ensuite quelque chose de non utile, un luxe de science ou de l)eauté qui lui lait honneur, car cela prouve que l’utile n’est pas tout pour lui, et qu’il y a le beau par delà, vers lequel tend tout effort. Par exemple, beaucoup d’hommes n’envisagent les sciences physiques que comme utiles, et pourtant ne peuvent leur

défendre ou se défendre un luxe de recherches qui n'ont aucune utilité d'application. Dans l'étude des langues orientales vivantes de môme. Dans les soins (du reste fort comiques) que notre siècle a entrepris pour l’amélioration de la race chevaline, de même. On va au luxe, à la beauté des formes ; or luxe est déjà plus près du beau que l’utile. — L’utile est trop près de l’homme,

son élan ne peut s'y arrêter, il se [«rte nécessairement au delà dans la sphère idéale où est le beau, avec ses compagnons.

ai.

11 faudrait bien prendre garde de prendre au sérieux toutes les diatribes, injures, etc., d'usage des journaux actuels contre la branche régnante. Ce n'est pas une haine vraie, comme sous la Restauration, par exemple. C'est une affaire de ton. Et la preuve c'est qu'aussilôt que cette famille éprouve quelque malheur, on est touché, on la plaint ; on s'en moque pour tout le reste, surtout dans leurs fêtes, etc. Voici comment tout cela s'explique : nous les avons faits, alors il est impossible que nous ayons du respect pour eux; c'est bon pour ces vieux trônes qui semblent venir de

MOI-MËMK.

Dieu, mais celui-ci est trop jeune et d'ailleurs trop plâtré de main d'homme. Nous disons : C'est nous... nous serions bien naïfs de respecter ce que nous avons fait, nous sommes plus que lui, puisque nous l'avons fait ce qu'il est ; « les enfants, dit Pascal, qui s'effraient de la figure qu'ils ont barbouillée ne sont que des enfants. » D'ailleurs, il devait même suivre de là qu'on s'en moquerait à force : c'est comme dans les petits corps, une académie d'institution, etc., où les dignités sont électives. On dit : je suis autant que lui et je suis pourtant fâché de n'être pas en sa place; je m'en vais m'en venger, en lui rendant la place désagréable. Et puis c'est comme cela : une puissance qu'on a faite, un rang d'honneur qu'on a donné soi-même, est un but placé à tous les traits. On veut retirer ce qu'on a prêté. — Il fallait donc qu'on se moquât à force de cette dynastie, surtout quand elle prospérait et élevait un peu la tête. Pour les autres qui nous étaient imposées,

on ne se moquait pas, on s'exaspérait. Voyez la manière dont M. Souvestre a caractérisé ce fait dans la séance des Femmes sages, sous la présidence de mademoiselle Spartacus.

Les anciens n'ont jamais celte teinte de sentiment pure, élevée, mélancolique, qui fait réellement du malheur quelque chose de divin et de céleste, une vraie religion, un état où l'on est plus près de Dieu. Voyez, par exemple, Cicéron dans son exil : pas une pensée (jui s'élève comme un rayon de philosophie. Voyez sa lettre à Fœtus : que c'est plat, tout réel, toute vue au bonlieur mat ici-bas, non matériel sans doute, mais bonheur physique I

Cicéron a parfaitement senti une manière d'envisager la gloire, et de lui donner une valeur morale, réelle et absolue. C'est, dit-il, l'écho de la vertu ; le [son] que rend celle-ci : cela est parfaitement juste, et c'est en ce sens qu'il faut aimer la gloire, mais non la vanité. Celle-ci est horrible, et trop souvent on confond.

MOI-MÊME

Kjcwllente idée peu développée.

11 n'est pas étonnant que l'orthodoxe puisse serrer plus fort ses croyances que le philosophe. Celui-ci est obligé de s'arrêter à un certain point, faute de quoi tout se dissoudrait et se réduirait à zéro. L'orthodoxe, au contraire, met toute sa provision vitale dans un tube dur d'extérieur, qui est un fait palpable et protecteur, et on sent dès lors qu'il pourra serrer dessus tant qu'il voudra. C'est une écorce qui protège, au lieu que là-bas tout est à vif. 11 englobe toute sa philosophie dans une carapace, la révélation, et celle-là peut-être, tant qu'on veut se tenir à la vue spéculative, peut être serrée. Mais malheur au jour où il viendra à gratter la carapace avec le stylet de la critique! elle cédera, et le stylet péné-

trera du coup jusqu'à la chair vive; alors quels élancements! 11 faut d'ailleurs pour lui plus de temps, afin que la chair vive s'habitue à vivre à l'air sans carapace. Cette tendance de donner à tout une concrétion extérieure, forte mais grossière, est caractéristique de l'orthodoxe. Un homme qui aurait une carapace comme une tortue ne serait pas beau.

mais il serait plus difficile de le blesser ijue l'homme nu, dans la simple beauté de ses formes, à moins qu'on ne s'y prît à lui ôter sa carapace. Ce serait là le seul moyen de le percer.

Le monde est composé de classes d'homme.s qui ne se comprennent pas. Par exemple l'homme d'action ne comprend pas l'homme intellectuel, et réciproquement. — Par exemple voyez Louvois vis-à-vis de Lulli. Lulli n'est qu'un homme qui sait faire rire. Pour un intellectuel exclusif comme moi, l'homme d'action n'a pas de sens non plus; c'est un fou, un sot, un hors-d'œuvre. Dans ce point de vue n'est pas le vrai complet ; car dans le vrai complet, nul représentant d'une face des choses ne peut être un sot. Mais je ne puis encore m'élever jusqu'à donner une valeur à l'action en tant qu'action pure et sans influence sur l'esprit. 4'y arrive bien par cette déduction purement extérieure, mais je ne peux y arriver par l'intrinsèque. La politique, il est vrai, agit si fort sur l'esprit, elle entre pour tant dans la marche du monde, que je consens à la peser ; mais l'action inférieure, commerce, industrie, etc., tout cela.

UOl-MÉME.

si je suis ma pure vue spéculative, je dirais que c'est sottise et occupation d'idiots, quoique je reconnaisse que cela soit néces-

saire, comme il est nécessaire aussi qu'il y ait des cordonniers, etc.

Je viens de me confesser et je suis fort content, quoiqu'un peu troublé. Il semble que je sois tout dépaysé. J'ai pai'lé très nettement à Jésus, dans l'hostie; car je ne peux me figurer, après avoir cru si longtemps, qu'il n'y ait qu'un pain ordinaire. C'est là un fait psychologique très remar- (|uable : à la lettre, je n'ai pas pu me le figurer. Mais j'ai mieux aimé parler encore à Jésus de l'Évangile ; oh ! cette fois-Ià il m'a percé, et j'ai vu dans quelle étonnante position j'étais vis-àvis de lui. C'est le seul homme devant lequel je me ploie. Je le lui ai dit, et je pense que cela lui aura plu. C'est vrai, pour rien au monde je ne voudrais faire hommage de supériorité à qui que ce soit des autres hommes présents ou passés, à peine futurs. Mais pour lui, oh ! c'est de bon cœur. Je lui ai dit : Tu es mon maître en morale, qui est le capital, tu es un Dieu auprès de moi. J'ai bien une idée de plus que toi, que tu ne pou-

vais, ni ne devais avoir, c'est science, qui a aussi ses droits ; car enfin l'enfant est aimable et sublime, mais la science doit être maintenue vis-àvis. Mais, Dieu ! que tu me surpassais dans la grande science vitale ! Oh ! si je t'avais connu ! comme j'eusse été ton disciple! Aime-moi, je t'en prie, allons ! fléchis-moi, si tu veux, je ferai ce que tu voudras pour que je te plaise.

Allops! veux-tu que je me fasse petit enfant. (|ue je renonce même à la science? je veux bien, mais je ne puis croire que lu le demandes de moi. Que je voudrais siivoir si tu m'aimes! car enfin tu ne peux être mort. Qu'es-lu donc? Tant mieux, si tu es Dieu ; mais alors, fais-le-moi connaître. Ah! si je pouvais te voir, oh!

Dieu! je consentirais volontiers à passer le reste de ma vie sans consolation. Fais-moi croire de toi tout ce qu'il faut croire pour te plaire. Fais que tu puisses m'aimer : dis-moi donc, veux-tu être mon ami? Mon Dieu, que ne peux-tu me répondre? Tu me dirais au moins ce qu'il faudrait faire pour être ton ami. Car lu n'es pas de ces dédaigneux qui rebutent ceux qui veulent avoir part à leur amitié. Tu me trouves peut-être roide et trop entiché de science. Mais qu'y faire? Nous sommes comme cela maintenant, et je te jure que, pour

MOI-MÊME

t'aimer, je l'aime. J'ai même du simple et du pur dans l'esprit, la science ne me dessèche ni ne me défleuril; oui, vraiment, je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. Tu sais bien que quand j'entends les sots de notre temps qui ne te connaissent pas, mal parler de toi, ou n'en pas parler, ce qui est plus ridicule et plus superficiel, je hausse les épaules. Je ne t'ai jamais blasphémé, apparais-moi une fois dans ma vie, et je suis content. A ma mort, au moins. J'espère que dans l'autre vie, nous serons amis, et réunis sensiblement. Tu me pardonneras tout alors, n'est-ce pas? Mais il faut que je croie que dès maintenant tu m'aimes.

iO.

Pour ma séance d' ouverture' .

Ma profession de foi.

Je crois [en] un Dieu, supérieur à l'humanité.

Mais ni anthropomorphisme matériel ni psychologique. Dieu n'est homme ni de corps ni d'esprit.

Oui, si je savais qu'en acceptant le titre de celte chaire, j'eusse contracté l'engagement de poser

I. Ces deux pensées snnlécriles au recto et au verso de la même page.

.•{î;4 cahiers de jeunesse.

une limite à mes recherches et à ma pensée, j'y renoncerais à l'instant, et je reprendrais ce rôle libre et lier du libre penseur, qui, dans son indépendance, ne iwonnaît d'autres limites que celles mêmes de l'intelligible (qui sont aussi peut-être celles de Dieu).

Je parlerai souvent du christianisme. Et comment n'en parlerais-je pas? C'est la gloire du chri.^tianisme d'occuper enajre la moitié de nos pensées sérieu.ses, et au xix* siècle d'occuper l'attention de tous, soit croyant, soit luttant, et ceux qui luttent lui font jjeut-<*tre plus d'honneur que ceux qui croient.

Un mot sublime, ravissant, immensément compréhensif, quand on lui fait exprimer tout son sens, et qu'on ne restreint pas à quelques rameaux ce grand arbre qui a ses racines dans l'esj)rit de l'homme, religion.

Altemlonn pour le reste.

Rien de plus niais que de vouloir imiter les produits spontanés de l'inspiration primitive, la |)oésie antique par exemple. J'ai besoin pour admirer ces choses de savoir qu'elles sont origi-

MOl-MÉME.

nales; si je vois percer l'imitalion, j'ai la nausée. Eh ! quoi, dira-t-on, si on imite bien et sans affectation, Télémaque par

exemple? Non, non ; tout cela était significatif dans Homère, mais chez vous, c'est du placage. C'est comme si vous disst*quiez par petits morceaux de sculpture tout un l)eau temple grec, et que vous veniez en tapisser un musée. Je n'admirerai [pas] votre édifice, bien que je puisse admirer vos petits morceaux dans leur place primitive (|uc j'arrive à concevoir. — Eh! quoi, direz- vous, est-ce parce qu'Homère a dit cela que c'est beau? N'est -ce donc beau que dans Homère ; dans Fénelon, ne sont-ils j>as également be<iux? Vos pfdits morceaux de marbre ne sont-ils beaux qu'à tel degré de latitude? Cela m'a longtemps arrêté. Mais il faut prendre .son parti. J'admire profondément une cathédrale gothique; car rien de plus expressif du temps d'alors. Mais une église gothique bâtie il >■ a deux ans par singerie et goût capricieux me donne la nausée. Qu'est-ce à dire? La beauté n'est donc pas intrinsèque, et dépend-elle de la main et du temps? Qu'y faire? Bien sûr, je n'admirerai pas votre église plâtrée, que quelque architecte en redingob; a calculée à force de tète et en racolant des fragments du vieux temps. Au

contraire, celte belle et naïve expression de rhumanil»-d'alors, c'est sublime. Oui, il faut savoir pour admirer si ceci est expressif du vrai, et |xjur cela il faut savoir de qui c'est. Appliquez ces princi[Mîs à üssian et Macpherson. Celui-ci me déplaît, car qu'est-ce que c'est qu'un homme qui vient ainsi me mentir, et se mentir [à] luimème? — Ce n'est [las que je n'admire Télémaque, mais ce que j'y admire, c'est le génie moderne tout juste (car lui aussi est admirable), mais non la forme ancienne; par exemple, j'admire l'esprit chrétien qui dicte les Champs-Élysées, j'admire la jtolitique si avancée de Fénelon. Mais je ne puis admirer telle

description, ou telle comparaison prise à Homère ou Virgile. Tout ce que je pourrai dire, ce sera d'ajouter froidement et sans admirer : voilà un homme qui possédait bien délicatement le goût antique.

L'attention et l'ardeur de savoir est quelque chose qui s'irrite, comme une glande salivaire, c'est une vraie démangeaison, un besoin qui se décuple par la nourriture. C'est ce qui explique la passion des mathématiques. « Quand Archi-

mède était appliqué à son tableau de démonstrations, il fallait que ses esclaves l'en arrachassent |X)ur le frotter d'huile ; mais lui, traçait les figures géométriques sur son corps ainsi frotté. »

Tb ct{jiap|xéyov î'.ayuYeïv àôûvŒTOv. Zt|Vü)V yoü't SsüXov ifxaCTiyou tTi'e xXos?,- voü Sè e'ntôvTo;- Ki,aap"ô fioi xXti|<ai. Kat 8ap<ivai, Zvjvojv eipT,. — Admirablement expressif.

.le ne vois pas au monde de plus affreuse dégénération, de tour plus corrupteur donné à un point de vue, que celui qui métamorphosa la puissance publique en pouvoir absolu. Considérez cette horreur. La société existe et exige un pouvoir. Ce pouvoir peut très raisonnablement se confier à un seul, et celui-ci, à qui on donne la force pour pouvoir remplir son office, s'en sert pour se faire de sa charge et de ses sujets une PROPRIÉTÉ, un bien, qui lui appartient, auquel il a des droits, qu'il maintient contre leur volonté, pour défendre lesquels il fait venir des gardes étrangers, etc. C'est horrible. Voyez sur-

tout ces royautés orientales, où le roi se regarde comme posse.«seur de son royaume, etc. C'est un monstre pour moi, je

ne vois pas d'exemple plus terrible de la dégénérescence des meilleures institutions. Le plus horrible fléau de riiumanité n'est que la chose la plus néct'ssaire un peu déviée (le .son sens premier. Car remarquez que le pas était insensible. 11 faut un roi, ce roi doit avoir la force, ce roi doit jwuvoir se défendre contre les attaques, même des rebelles intérieurs qui voudraient tout brouiller sur un caprice individuel ; de là à s'envisager comme |X)ssesseur en droit, ce qui est Léviathan, il n'y a qu'un fil. — Au fait, toute cette histoire que je faisais n'est qu'idéale, et, dans la réalité, la royauté a été primitivement une conquête. Mais alors, c'est bien pis encore. C'est l'ouvrage de la force, privant l'homme de son droit. Le christianisme a heureusement métamorjihosé ce point de vue dur; il a dit : c'est Dieu qui l'a établi, jetons le voile sur l'origine. Et je ne sais quel dur et inintellectuel légiste a dit encore, il y a peu : Le roi règne par la grâce de Dieu et de son épée.

Ah ! infâme, nous sommes donc des peuj>les conquis! Mais il fallait dans cet ouvrage parler contre le clergé ! On pouvait tout dire — Cet

MOI-MÊME

antagonisme est déplorable et il durera jusqu'à ce que le clergé soit abattu. Ce n'est qu'alors qu'on parlera raisonnablement sur bien des choses, car alors seulement la passion extérieure ne s'en mêlera plus; alors seulement, on ne se verra pas cerné extérieurement par des antipathies, ou des opinions pratiques arrêtées, qui vous obligent à dire ceci ou cela, en dehors de la recherche intrinsèque. Par exemple, le christianisme, Jésus-Clirist et une foule d'autres choses sur lesquels les catholiques, en discutant, disent d'inénarrables sottises, et se contredisimt sottement par réaction.

Ohl ceci est du dernier curieux, et je ne peux exprimer ce que je sens sur ce sujet. En luttant avec le j>arti catholi(iue, ils ne craignent pas d'être les plus inconstitutionnels des hommes, d'invoquer des actes de despotisme, d'exalter les principes d'autrefois, le droit divin, etc., etc. (Cf. Oui H Non, de M. de Cormenin', et rappelle-toi tes réflexions sur ce sujet.) .\h ! si un catholique s'avisait de se rattacher à de pareils principes et autorités, quels cris de fureur contre ce rétrograde !

I. l.oui3 de Cormenin, auteur, sous le nom de Timon, de jilusieurs écriLs politiques, et d'une bruchurc intitulée Oui et Son (1S45).

Digilized by Coogle

Il est de l'essence de tout parti de chercher à dominer, même de celui qui prétend n'avoir pour enseigne que la liberté. 11 veut imposer tyranniquement ses idées libérales. Cela se voit bien dans la querelle actuelle de l'enseignement. Au fait, ce n'est que le prosélytisme tout naturel.

Toujours deux mots en antithèse dans les écrivains du XVIII' siècle, la 7-aison et le préjugé. {\ oyez, par exemple, Duclos, Comment, de la Gramm. de Port-Roxjal, surtout le cinquième chapitre de la première partie.)

Quatre classes d'hommes dans le xviii' siècle : 1“ la garde avancée, criant et tempêtant, réforme de tout, portant la hache à la religion par la philosophie, Voltaire, etc.; 2° les philosophes déclamant aussi contre les abus du passé, mais plus

modérés, parlant comme les autres pour les généralités, mais moins conséquents dans l'application, Duclos, etc.; 3" la classe spirituelle antiphilosophique, bons vivants, peu soucieux de la marche des choses, Piron, etc. ; cf. M. Villemain et Saint-Marc-Girardin {Littér. dram., I, Ch. ix); 4“ les aboyeurs contre la marche nécessaire de l'esprit, et ayant un air triomphant, car, en effet, d'un côté, cet esprit était mauvais, mais il était plus avancé.

Toutes nos idées sont antithétiques, en ce sens qu'elles ont toutes leurs contre-parties négatives. Bien — mal. Alors les esprits se partagent exclusivement entre les deux membres de l'antithè.se. Tout est bien, tout est mal. Dieu partout, le démon partout (comme les Jésuites, le Père Bougeant, etc.). De là, les systèmes exclusifs, ne voyant qu'un côté du monde. De là, la nécessité de la synthèse éclectique. Mais il y a trois manières de faire cette synthèse : 1” Dire : il y a du bien, il y a du mal latéralement, mais non syncrétiquement, c'est-à-dire ; voici le monde.

c'est lin bifrarri' où tel point est noir, tel point blanc, et de là résulte une teinte générale grise. Mais chaque point individuel est très décidément noir ou blanc. Il y a des yeux qui ne sont faits que pour percevoir las points noirs ou blancs; 2“ non, chaque point lui-même est gris, et 1e même syncrétisme qui rend le monde gris rend chaque point gris. 11 y a des yeux qui ont un certain pouvoir absorbant pour certaines couleurs, et qui ne voient que le blanc ou le noir; 3” c'est bien plus sjnlhétique encore que vous ne le dites : non seulement il y a du noir et du blanc dans le inonde; non seulement il y a du noir et du blanc dans chaque point; mais ce qui plus est, cela même qui est blanc est aussi noir, et ce qui est noir est aussi blanc. Le mal, cela même qui est mal est bien par une de ses vues, et ce qui est bien e.st mal par l'autre.

Donc, direz-vous, il y a une face blanche et une face noire. Non : c'est l'esprit qui voit blanc ou noir; la décomposition ne se fait que dans l'œil. Dans l'objet, il n'y a ni blanc, ni noir; mais la pensée n'existe qu'à condition de l'analyse : alors on donne des faces au zéroobjet, et on dit 1, 2, 3... J'ai déjà dit ailleurs comment nos notions n'étaient que l'écume du

champagne moussé, où la division des parties fait seule le volume.

Celte dernière manière est eflrayanle : c'est un gouffre qui absorbe tout. C'est, en cho(|uant les extrêmes, tes anéantir. En chimie, au moins, il reste un sel neutre.

Voyez Coran, III, verset 119 et suivants et verset 1,34 et suivants, l'admirable manière dont les religions savent s'y prendre pour exf)liquer les faits à leur point de vue. Les Musulmans ont été vainqueurs à Itcdr; alors ce sont les anges qui ont combattu pour eux, etc., on les a vus avec des turbans jaunes, etc., toutes les légendes miraculeuses. Ils ont été vaincus à Ohod ; grande objection, quand on pose la victoire en preuve, on a même crié un instant :

Mahomet est tué... Voyez le tour habile que Mahomet donne à ce fait. « Si la blessure vous a atteint, eh ! mon Dieu I elles en ont atteint bien d'autres. Chacun son tour, rien de plus naturel, et croyez-vous donc qu'on va au paradis si commodément... etc.? » C'est un antre ton. Tout ù l'heure, il s'élevait avec mépris [contre] le naturel.

en s'appuyant du surnaturel. Ici, il s'appuie sur le naturel comme défensive contre le surnaturel qui n'a pas eu lieu. Rien de plus simple; c'est le sort des choses. Mais, tout à l'heure, ce sort n'existait pas contre les croyants.

De môme, nous disons : Il est heureux et vertueux, c'est fort juste, il le mérite. Il est malheureux et vertueux, c'est épreuve. Je ne parle pas d'une foule de circonstances de l'histoire miraculeuse du christianisme, où la défaite est absolument la môme que celle de Mahomet.

Mardi 2:2 mars, je reçois une lettre de M. Garnier, où il m'invite à me rendre demain chez lui pour copier sous sa dictée sa notice sur Joufîroj'. Quelle joie ! Me voilà lancé ! Mais le père Crouzet! Il y a retenue I! Grâce à Dieu, cela s'arrange, il n'est pas de trop bonne humeur. N'importe.

Le jeudi j'y vais. — Je suis charmé, en somme, de ma séance. Cordialité charmante, questions très intimes et témoignant un sensible intérêt. Peutêtre pourtant (et cela seul fait ombre) ne me prend-il pas sur un ton assez relevé. Je voudrais qu'il me mesurât mieux. Il ne me connaît pas

moi-mh'me.

encore. Je suis comme cela. Je ne m'ouvre d'abord qu'à demi; puis, quand on a vu une l'ace, j'en ouvre une autre, puis une autre, etc. Allons ! dit-il, j'espère que nous ferons de vous un professeur en philosophie. Rien que cela ! Ah I bon Dieu! Cela suffit extérieurement. Mais intérieurement! Ah! si tu avais dit un philosophe!

Détails philosophiques fort instructifs. — Paroles magnifiques de M. Jouffroy : « Ce n'est pas le doute qui m'accable, c'est la confusion. » Tout ce que vous dites là est contestable, disait-il à M. Franck', lors de son concours d'agrégation: mais c'est très bien, car c'est très net. Celte parole exprime merveilleusement bien ce que j'éprouve en abordant quelques théories philosophiques, ce que je cherche même dans mes théories. Je consens volontiers à croire ma théorie fausse, pourvu qu'elle soit moulée dans des cases nettes et bien tranchées, qui permettent d'espérer de la réformer. — Il m'invite à une seconde séance, jeudi, et à dîner. C'est la première invitation d'homme que je reçois. La dame aussi est fort aimable et elle me parle de ma mère ! !

O maman, maman ! — Que ces femmes ont le

1. Adolphe Franck, né en 1809, mort en 1893, pcufesseur 4 la Sorbonne et an Collège de France.

lad délicat ! Son mari lui avait conté sans doute mon histoire. — Votre évêque, me dit-elle, doit être fâché maintenant de vous avoir laissé venir à Paris ; car si vous étiez resté dans votre pays, vous seriez peut-être resté au giron... Elle n'acheva pas la phrase. M. Garnier interrompit. Ah ! Ah!... Où donc, dit-elle, avez- vous puisé vos inspirations philosophiques? Ah I que ces femmes sont fines, sans être intellectuelles!... Et le père Crouzet |K)ur jeudi ! !

Je voudrais faire un poème philosophique où l'on montrât ainsi la marche de l'esprit individuel et son histoire. L'esprit type s'appliquerait d'abord au beau, et s'y trouverait à l'aise. 11 ne respirerait que beauté de toute sorte. Mais bientôt celte nourriture, qui seule est trop peu substantielle, le lasserait et il éprouverait la faim, tout en mangeant toujours. — Celte faim lui révélerait le

vrai, qu'il chereherait alors en vrai chevalier des idées. 11 serait savant maintenant. D'abord zèle ardent, confiance entière, rassasiement complet d'une moitié de lui-même, l'autre donnant, puis la science fondant entre ses

BigitteecTby éioojjle

UOI-MÉME.

mains, il désespère ; eh bien ! le bien me reste : je ne puis savoir avec certitude, au moins je puis faire le bien : je le sens, je le touche : oh ! celuilà est à moi. Alors il se précipiterait dans le bien et la morale. D'abord rassasiement complet, satisfaction entière d'une partie de lui-même, tandis que l'autre dort. Puis celle-ci se réveille de nouveau. De nouveau l'équilibre est rompu, où irat-il? A la mort. Il mourra là. Faire augurer que par la mort il va, en effet, à ce dont il a besoin, à ce qu'il réclame pour être rassasié, la réunion harmonique des trois. — Il ne serait pas nécessaire de le mettre seul en scène : on pourrait grouper autour de lui des personnages qui fissent ressortir et servir d'objet à ses trois passions (sic).

Duclos, dans son Commentaire de la grammaire de Port-Royal, chapitre v, voulant parler de la mauvaise orthographe ne suivant aucune règle, mais seulement l'oreille, l'appelle Vorthoyiaphe des femmes, par opposition de l'orthographe des savants. Gela est fort caractéristique de l'éducation des femmes à cette époque.

La seule cause claire pour l'enfant, c'est luiim'ime. 11 ne s'arrête jamais dans ses pourquoi, que quand on arrive à une cause intentionnelle et volontaire comme lui. Pourquoi un arbre pousse-t-il ? — Pourquoi... ? Les causes physiques et occasion-

nelles que vous lui donnerez ne l'ai rèteront jamais. 11 poussera toujours au delà, jus- ([u'à quelqu'un qui fasse la chose, comme lui fait son action. Voilà une cause satisfai.sante pour lui. Et c'est très philosophique. C'est nous qui nous abusons en répondant à une question de cause par une cause dite physique.

Lisez le chapitre vi (P* partie) du Commentaire de Duclos sur la Grammaire de Port-Royal. Il est caractéristique, au xviii* siècle, à propos d'une vétille grammaticale. Toujours guerre intentée aux préjugés dits vulgaires au nom de la raison. Rien de ce qu'on fait par habitude n'est bon, c'est à la raison à tout réformer. — « Mais, dit-il, il faudra du temps, parce que cela est raisonnable. »

Digitif'oci bÿ tinoglc

MOl-MÈME.

On sent que ces hommes sont en effet accablés sous le poids et l'autorité des idées dominantes d'alors, cju'ils sentent fort bien réformables. Alors ils tournent et aiRuisenl toutes leurs facultés de ce côté, ils n'ont que cette idée.

Grammaire de Port- liotjal, 1"® partie, chapitre 1 (vers le milieu). — Passage important où il laisse entrevoir la réforme de l'ancienne division de nos facultés, en conception, jugement, raisonnement. 1° Il fond le raisonnement dans le jugement, et avoue que l'on ne fait guère de conceptions que pour juger. Donc le jugement est la forme pure de l'acte intellectuel. Il no restait qu'à le dire nettement. — Il dit mémo dans la suite : que le Jugement est 'proprement l'action de notre esprit, et la manière dont nous pensons, et il continue sur le même ton.

La critique littéraire et philosophique a pris de nos jours une forme tout historique et a absolument abandonné la manière théorique. C'est un

CAHIERS HE JEUNESSE

progrès au moins pour la première, mais ce ne peut être qu'une transition. Qu'en résultera-t-il pour l'avenir? Une nouvelle forme plus avancée.

J'attendais hier dans un fort beau salon tout mondain, sec et fi-oid, et je vois au mur des gravures très fines représentant tout ce qu'il y a de plus délaissé, de plus délicat, de plus naturel et de plus naïf dans la campagne. Eh bien ! voilà ce qui plaît à ces gens. La représentation du château de Versailles serait froide dans un salon. Us croient ainsi combler ce qui leur manque.

Le temps où s'est fait mon éducation intellectuelle a profondément influencé sur mon tour d'esprit. Cette profonde paix qui règne sur l'Europe depuis que je me connais m'a fait concevoir le monde tout d'une certaine façon. Je connais qu'il en eût été tout différemment, si j'eusse traversé l'Empire à mon enfance, par exemple. La liberté aussi me paraît toute simple, toute claire. Il n'en eût pas été de même si j'eusse traversé la

MOI-MÊME

Restauration. Mais cette stagnation m'a lait concevoir la vie sans lutte extérieure, toute là-haut, voyageant de nuage en nuage.

Oui, décidément, l'éclectisme dans son large [sens] et non étymologique est la formule la plus générale de la bonne méthode maintenant à suivre. Plus de négation absolue, ne plus être positivement d'un avis. Il est de fait que quand j'aborde une controverse, il m'est désormais complètement impossible de m'enrôler sous l'un des deux étendards opposés; il faut partager, mais non à la petite manière, qui prend et mêle. Sottise. Petits esprits. Non : mais être d'un avis quand il y en a deux en face, c'est bonhomie et mauvais goût. C'est un reste de la vieille ergoterie.

Je suis toujours malgré moi en garde, de peur de donner prise par quelque côté au ridicule. Je m'en débats, en me rattachant au bon esprit allemand, mais c'est cruel pour un Français de prendre son parti sur ce point. Mais ce qui me

cuira.ssc contre, c'est que je ne me sens jamais moins ridiculisable que quand je me moque, ou que je prends mon ton crititjue frondeur. Donc le ridiculisable ou non ne dit rien de la valeur intrinsèque.

Voir dans Portraits littéraires de M. Sainte- Beuve, t. I, p. 407, semées, quelques réflexions très lumineuses sur les werthériens. Il y a mojen d'être werthérien en théorie sans l'être en pratique, et cela même sans farce, car ceci serait trop ridicule. Non, tout de bon, on peut l'être, .sans le coup de pistolet. C'est qu'on a l'esprit perçant et susceptible de prendre intérêt à la pensée. Goethe par exemple, croyez-vous qu'il eût envie de se tuer? Non certes. Je suis un peu de même; je ne puis encore m'empêcher d'admirer Werther, parce qu'il est philosophe par un côté ; mais l'imiter, merci ; car la vie est colorée pour moi ; je tiens à la morale et au vrai, même quand je suis sceptique, et puis il y a tant de plaisir à

décrire tout cela, qu'on cesse de souffrir ce qu'on souflre en le décrivant.

MOI-MÊME

Comme le plaisir est bien ménagé par la loi des choses pour faire faire à chaque époque ce qu'il est nécessaire qu'on fasse, et qu'on ne ferait point sans le plaisir! Par exemple, le travail de nos premiers grammairiens, des premiers humanistes-éditeurs de la Renaissance, quel 'pislrinum pour nous! Un homme qui, avec nos idées actuelles, y donnerait sa vie serait un héros de la science. Ceux d'alors l'étaient-ils ? Non. Ils s'y plaisaient. Providence du gouvernement de la science ! Le christianisme par son austère doctrine de mortification a aussi contribué à faire exécuter ces sévères travaux. Si ces bons moines n'avaient eu le courage de dévorer de longues heures de travail ardu, nous n'aurions pas ces travaux, matériels en un sens, mais qui facilitent si fort ceux de l'esprit.

Des hommes très superficiels et très creux ne peuvent-ils pas opérer un très grand mouvement dans le monde? Ils le peuvent, et c'est ce qui me

fait croire à la possibilité de l'influence révolutionnante du socialisme, Michelet, Quinet, etc.

Je ne serais pas étonné qu'après la période de liberté assez raisonnable dont nous jouissons depuis seize ans, il n'y ait une réaction de i-esserrement dans l'autorité. (Voir n° 66.) On s'étonnera dans la suite des temps que durant cette période de liberté, si peu de productions originales et vraiment libres aient paru. Il semble que l'esprit ne soit jamais plus hardi et plus fier que quand il sent un peu la main qui pèse sur lui; voyez le xvm' siècle, les œuvras

réactionnaires de la Restauration, qui assurément dépassent les nôtres, l'Allemagne. Laissez carte blanche, on court à l'aventure, tant on est content, et on ne songe qu'au plaisir d'être libre et à défendre ce plaisir, sans songer à mettre à profit la liberté. Voyez une vue très fine de M. Villemain se rapportant à ceci. Cours du xviii' siècle, 1^' partie, leçon 6”"", presque au commencement « Cette liberté fait naître plus de tracasseries, etc. »

MOI-MKUK.

C'est chez les nations primitives et incultes, qu'il naît le plus de grands lioinnies par nature. C'est là qu'il naît le plus de ces natures fortes et énergiques, si peu vulgaires, si exaltées, si originales, qui ont de ces éclairs uniques qui semblent sortir de l'homme. C'est comme cela : l'homme est naturellement barré dans un cercle; mais par moments il peut jeter l'œil vif au delà, et cet œil vif a son sens dans l'action comme dans la spéculation. Or cela se trouve plus dans les nations premières. Chez les Grecs modernes, par exemple, voyez ces natures extraordinaires et gigantesques (le Botzaris, de Canaris, d'Odyssée, etc. Oui, chez ces peuples, riiomme n'est pas si délimité, ses limites ne sont pas si bien tracées, il naît des monstres qui sont sublimes et présentent des natures à part, inappréciables fwur le psychologue. Il ne faut pas croire en effcl <|uc l'homme soit un être tellement à part qu'il n'ait pas de voisins, et que ses dégradations ou ses exagérations ne touchent à d'autres êtres. Excès sublimes!

Voir n” 69.

Stiperbia. ort'oeil, fierté, insolenre. Is. XVI

L'homme conquiert ses résultats par oscillations. 11 oscille de liberté à servitude, mais de telle sorte que l'oscillation de servitude qui suit aille toujours moins loin que l'oscillation de liberté, en un mot qu'il y ait toujours conquête de liberté. Quelle manière pénible I Mais qu'y faire?

L'union de deux, le mariage est partout la condition de la fécondité. En zoologie et botanique, dans les procédés de l'esprit humain, mariage du subjectif et de l'objectif, du fait expérimental et du principe, nécessaire pour enfanter quelque chose, dans la littérature, mariage de deux esprits divers pour enfanter les grands siècles : Rome et la Grèce, la France et l'antiquité.

Que les littératures classiques sont les moins autochtones. Voir dissertations préparatoires à la licence. — Prédilection pour les anciens auteurs.

MOI-MÈME. 377

Y rattacher mon point de vue du partage intellectuel entre les nations. Éclectisme.

J'ai je ne sais quelle manière toute singulière d'envisager la possibilité, la production de ces hommes extraordinaires qui, par certains côtés, sortiraient de l'homme, et auraient une vue immense. Non, l'homme n'est pas barré, et telle singulière circonstance, en apparence effet du hasard, circonstance d'éducation, par exemple, pourrait faire naître un de ces hommes uniques tels qu'il en naît chez les sauvages et les nations primitives, natures extraordinaires qui seraient sublimes si elles étaient chez nous,

qui ne se tournent pas à la pensée, mais à une action tout extraordinaire, placées sur la limite de l'homme, voyant avec des principes presque différents des nôtres, ouvertes par conséquent à d'autres combinaisons.

Fait psychologique. — Il arrive souvent que nous nous ressouvenons de nos songes de la manière suivante. Nous les avions d'abord complè-

lement oubliés, el nous n'y aurions jamais pensé sans la circonstance suivante. Une pensée se présente à nous dans la veille, ayant un rapport avec l'une de celles du songe. A l'instant nous saisissons ce rapport, avant de saisir encore la pensée du songe; mais nous vo3'ons bien que ce n'est pas là une pensée isolée dans notre esprit, qu'elle se lie à quelque chose, que nous ne connaissons pas encore. C'est un P|i'tr ' comme di.sent les Hébreux, un branchage qui va en embrasser un autre. Cela nous met à la piste du rêve, nous cherchons, nous trouvons. Ainsi c'est un rap[X)rt perçu confusément de ce que nous percevons actuellement avec ce que nous avons jierçii qui nous fait souvenir du rêve : c'est dans la rigueur des mots une réniiniscence qui amène un soui'-cinV. Remarquez aussi que, si nous déclarons que cette seconde perception est un rêve, c'est que ne trouvant pas à la placer dans la veille qui a précédé, nous déclarons qu'elle n'a pu avoir eu lieu que pendant le sommeil. Rap- |)rochez tout ceci de la théorie de Dugald Stewart sur les songes, et la manière dont on s'en souvient, qui l'embarrasse si fort. Pour lui, c'est

1. Ce niüt, surtout omploté au pluriel ; O'r'Ç' désigne les pensées qui assaillent l'esprit pendant la nuit. Job, IV, 13.

aussi parce qu'on ne peut pas la placer ailleurs, qu'on déclare aussi que la perception a été un songe.

On est plus heureux quand l'affection n'est pas partagée entre plusieurs, et qu'on se déverse tout simplement sur un seul. — Il y a embarras du choix, et tel serait plus heureux s'il n'avait qu'un à aimer. Faut-il souhaiter... O horreur! Égoïsme! Il serait plus heureux, mais aime-t-on pour être heureux ?

Il me revient par coups des élancements de c<cur au souvenir de ma chère Bretagne, au printemps surtout. Je songe aux petits chemins de derrière, aux bords du Guindy, le chemin de Saint-Yves, à la chapelle des Cinq-Plaies, aux trois pins sur la colline, au peuplier tout près de la fontaine, où maman m'arracha un livre de philosophie! Les endroits les moins riants même sont ceux qui me rient le plus. Le sec et l'aride se colorent par le regret. Et dire que c'est pour

toujours, que la cruelle opinion est là qui me tiendra à jamais exilé. Et pourtant jamais je ne m'attacherai à aucune autre terre. Allons, mon âme, attachons-nous au ciel. Songe que c'est pour la vertu et le devoir que tu as sacrifié ta Bretagne et ta mère. O Dieu, était-ce là ce que tu devais me demander? Ne me le rendras-tu pas?

Jésus, tu dois m'aimer.

•Mon Dieu! mon Dieu! quand j'envisage les mille mystères et les prodigieuses découvertes sur le seuil desquelles pose l'histoire naturelle, je suis tenté de tout quitter pour elle. — Oui, je persiste à croire que l'Océanie dans ses animaux bizarres, l'ornithorynque, l'aplérix, etc., nous offre encore un reste d'une création détruite, reste précieux d'un vieux monde. Là les races et les fa-

milles flottantes, syncrétisme des formes. L'analyse n'a pas encore été appliquée par la nature aux organes. Tout est confus. L'oiseau, le reptile, etc., mêlés. — Oui, oui, dans ces époques précédentes s'est faite la génération des espèces. Oui, ce qui maintenant nous paraît espèces jiurlapo.w.s- a été lié par filiation. Les es|>èces se sont

MÜl-MËME.

engendrées à une époque où elles n'étaient pas encore déterminées (le système de ceux qui nient les classifications et les espèces est faux dans le présent, vrai dans le passé), où toutes étaient syncrétiquement confondues (toujours et partout les mêmes lois, pour l'esprit humain aussi : syncrétisme, analyse). Oui, oui, alors tous les êtres étaient frères. L'accouplement était bien plus large que maintenant, vu que les espèces étaient bien plus larges. De cet accouplement de dissemblables naissaient des dissemblables, un monde en chaos, des espèces mal limitées. Mon Dieu! que ne puis-je dire tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce que j'entrevois sur ce point, l'histoire de la nature, la généalogie des êtres, tout s'engendrant, l'apparition et l'analyse des espèces, etc. ! Plût à Dieu que j'eusse dix vies pour en consacrer une à chacune des faces du monde! Mais il m'en faudrait plutôt mille, ou l'éternité! Or, que dis-je? je l'ai.

L'immense quantité d'espèces, que l'on découvre tous les jours, et qui semble réellement tout à fait indéfinie, semble bien donner quelque

apparence au système qui nie l'espèce et la classification. Mais cela n'attaque que le point de vue fau.x qu'on voudrait tirer de la classification, envisageant la nature comme composée de casiers

nets et séparés par des lignes, mais non le point de vue qui l'envisage comme un tableau à masses de couleurs se fondant l'une dans l'autre par dégradation. Or, ces massoe de couleurs, ce sont les espèces.

Ce matin j'ai dû passer ma matinée à faire des vers latins pour cette malheureuse licence. Le sujet (qui a été proposé en concours) était d'exprimer les sentiments d'Andronicus, poète de Tarente, qui vivait, il y a à |jeu près deux mille ans. Bonté du ciell Se peut-il qu'on nous impose encore ces chaînes! Nous obliger, nous autres modernes, si pleins de pensées et de sentiments, du présent et du passé, tout pleins de choses, à exprimer des sentiments si loin de nous, dans une forme morte, et où de force nous devons être barbares. Car que sont nos meilleurs vers latins, jugés absolument, et qui d'ailleurs les jugera absolument? En vérité, je suis tenté d'être de

MOl-MÉME.

l'avis de M. Souvestre, et de me demander s'ils peuvent se regarder sans rire.

. Fait curieux de l'histoire littéraire que la vraie fureur qui s'est emparée du goût de notre temps [H)ur les littératures non classiques. Non qu'on ne porte quelque intérêt aux littératures grecques, latines, françaises, mais c'est surtout aux époques antéclassiques et post-classiques qu'on les cultive. Cela seul a vogue; M. Patin, M. Gerusez, M. Nisard, etc. Il faut une dose toute spéciale dé constance pour oser aborder à plein les siècles dits grands et classiques. — Tout l'intérêt s'attache à ce qu'on appelle les origines et les décadences. C'eût été juste le contre-pied autre-

fois, et on eût regardé comme un grand courage celui qui eût osé aborder le moyen âge, par exemple.

On s'est trop accoutumé à n'envisager la science que pour l'enseignement. Cela tient toujours à ce misérable point de vue de l'utile. Ainsi il y a des gens qui ne conçoivent le savant qu'enseignant; les

CAHIEUS r>E JEUNESSE.

sciences, classiques et littéraires surtout, ne progres.sent qu'au profit du collège. Misère! La science est pour elle-même. Elle veut bien se prêter au collège et se rapetisser pour entrer par sa porte, mais c'est une grâce de sa part. La science est une partie du tout de l'homme fait : or il arrive, par accident, qu'elle a de plus une utilité secondaire : c'est de servir dans l'éducation. Eh bien! elle s'y prête : mais distinguez toujours cet emploi accessoire de son office principal, distinguez le professeur (qui n'est que professeur) et le livre élémentaire du savant et du livre de science.

La linguistique et l'histoire naturelle sont les deux sciences qui se ressemblent le plus pour la philosophie générale et la méthode. Elles provovoquent les mêmes problèmes de méthode sur la classification, etc. Pourtant peu de sciences diffèrent davantage pour l'ohjel. Au fait, toute science expérimentale, quel que soit l'objet, se ressemble un peu pour la méthode. Seulement les objets à grouper constituent une variété spéciale, qui entraîne classification, etc.

MOI-MÊME

Il y a ries gens médiocres, qui ont aussi une toute petite idée d'eux-mêmes, se laissent fouler, acceptent tout, ne se tiennent humiliés de rien. Ils sont estimables, mais ils se jugent bien. — Il y a des gens médiocres, qui font grand cas d'euxmêmes, se regardent comme gens de qualité, et prennent feu et flamme à la première otîense. Ils sont ridicules et coupables. — H y a des gens distingués qui sont fiers. Ils se sentent et se tueraient plutôt que de plier. Par exemple ils mourront de faim plutôt que d'accepter une jwsition vulgaire et en apparence humiliante qui leur donne du pain ; ou qui serve à les mener ultérieurement à leur fin. Ceux-là sont à plaindre, et n'ont pas atteint le summum philosophicum.

Ajoutez qu'ils sont sur la limite d'un suprême ridicule. Car s'ils ne sont pas en effet des génies, comme ils le croient (et qui les en assure, car combien d'autres l'ont cru comme eux sans l'être?) ils sont les plus sots, les plus ridicules, les plus insipides des fats, comme tous ces types à la Chatterton, ces jeunes gens de génie qui trouvent tout au-dessous d'eux, et fulminent contre la

CAIIIËKS UE JEUNESSE.

sociéU'i parce que la société ne leur fait pas un douaire convenable pour se livrer à leurs sublimes pensées (ô Dieu ! que ce type est horrible, et qu'il m'inspire une prodigieuse horreur! Ajoutez que ce .sont ordinairement des oisifs, qui se font gloire d'être peu travailleurs, et qui voudraient être nourris pour fumer et ne rien faire, et qui trouvent en cela du bon ton. Ah! si c'étaient de sérieux tiavailleurs, oui), et qui pour rien au monde n'accepteraient un de ces emplois vulgaires, humiliants, durs, mais non dé-shonorants, qui n'empêchent pas de penser et de .sentir, et de conduire son génie.

Enfin il y a les vrais génies, qui se sentent, s'estiment et sont intérieuromenl fiers. Mais extérieurement, ils ne tiennent à rien. La l'rovidence leur a-t-elle refusé la fortune nécessaire, ils souffrent, mais se plient sans rien dire, se font tout ce qu'on veut, souffrent tout ce qu'on veut, toutes injures, mépris, boutades, sans rien dire, mais en conservant toute leur dignité intérieure. Us ont fait le .sacrilice entier de ce qui n'est pas eux-mêmes. Us méprisent trop le caprice d'un maître et le maître lui-même pour y être sensibles. S'exaltant en euxmêmes, ils méprisent tout, et croiraient faire trop il'honneur à ces vulgaires en se tenant humiliés de

MOI-HÉHF..

leurs outrages. Ils se moquent de celui qu'ils servent, et lui sont par là supérieurs : mais ils ont bien soin de se taire et de ne pas faire comme le superficiel qui s'en tient blessé, et est assez l)on pour réagir contre ces misères. Ame faible, ne vois-tu pas que tu t'égales à lui, en lui faisant l'honneur de réagir contre lui? On s'égale à celui contre qui on s'irrite ou auquel on est sensible. On n'est pas sensible à l'injure du fou, parce qu'on SC sait trop sup«'-rieur. Il n'y a que les gens du peuple (fui soient sensibles aux injures des f)etits polissons, car ils sont leurs égaux. Assurément un homme d'esprit est moins choqué de l'injure qu'un crocheteur lui dit en passant que de l'injure d'un homme d'éducation. — Allons donc! fierté du sage toute intérieure : c'est là qu'il se [X)se supérieur à tout, au dehors il sert tout et tous, en se moquant d'eux tous.

Par là aussi il conduira bien sa vio, arrivera à ses fins, la modeste indéjiendance, et évitera l'horrible type des Chatterton-singes.

Mon ami Ernest, règle-loi .sur ces principes. Méprise ces hommes médiocres et positifs, qui passent par toute voie, toute humiliation dépressive pour de l'argent, par exemple celui-là, qui trouvait mauvais que tu cherchasses une place

qui te laissât beaucoup de temps pour penser et travailler, et qui se citait pour exemple, lui qui, disail-il, avait accepté dans sa jeunesse une place qui ne lui laissait qu'une heure libre par jour, et qui trouvait que c'était beaucoup. — Méprise aussi ces jeûnas écervelés qui se croient du génie parce qu'ils ne veulent rien faire, et qui te regarderaient en pitié, toi, pauvre pion de pension. Je suis sùr qu'ils feraient à ta vue, s'il leur venait à l'esprit de se comparer à toi, une éloquente protestation. Et s'ils connaissaient M. Crouzet, que ne diraient-ils pas? Ils te traiteraient de bas et d'avili, de souffrir tout cela sans rien dire. Et moi, je prétends que je serais un sot, si je disais quelque chose. Allons ! allons ! un jour viendra où les Chatterton ne seront rien, seront immoralement pauvres, obligés pour vivre d'avoir recours à l'immoral, pour n'avoir pas voulu employer le permis, où surtout ils ne seront rien dans l'estime et la science, et où toi tu seras dans les idéaux. o Dieu ! ô Dieu ! que de consolations tu réserves à ceux qui souffrent pour toi. Oui, c'est pour toi que je souffre. Ah! si j'avais voulu, je serais làbas aux Carmes, choyé, le premier en tout et partout, plein d'espérances. Eh bien non ! je suis ici au dernier degré de l'échelle sociale, tracassé

Oigitized

par un vrai tyran, jouet de ses caprices, n'importe. C'est pour ma conscience. Dominiis pars hæredUaiis meœ et calick mei; tu

es qui restitues hœreditatem meam mihi.

Quand nos modernes veulent se faire Ans, ils deviennent insaisissables. Toujours dans ces hommes l'intention d'être quelque chose, ils ne sont rien sans le savoir. Voyez Sainte-Beuve par exemple, il faut supposer en lui mille finesses et arrière-pensées. Ah! je ne puis exprimer ma pointe de pensée sur ce sujet. Oui, par exemple, on sent qu'il résulte de telle phrase tel effet qu'il a ou non voulu. Cet effet s'est peut-être présenté à son esprit, et il s'est dit : Cela résultera de la phrase, ce n'est pas ma manière ordinaire, ce n'est pas conforme à mes principes littéraires; laissons pourtant. Ah! que ne puis-je peindre le fait psychologique? C'est à ce néotrope (ce sera désormais mon mot reçu) qu'appartient le tour par lequel les écrivains de ce genre ne sont jamais à plein d'une conviction; ils la prennent toujours de côté et par forme, comme un chien un tapis qu'il traîne à terre. Scepticisme

au fond de tout cela. — Par exemple dans certains moments ils se donneront un bon ton de finesse en faisant des concessions immenses aux classiques, ils Jaisseront volontiers croire qu'ils le sont, comme pour dérouter leurs lecteurs, leur faire croire qu'eux-mêmes sont des hommes petits et médiocres à esprit partiel, qui s'étaient d'abord trompée grossièrement sur tel homme et qui sont obligés de réformer leur premier jugement. Cela n'est |)as : le lecteur a eu le bon esprit en portant ces deux jugements ; l'auteur seul n'a pas eu de caractère, ou s'en est joué. — Oui, ces auteurs aspirent à laisser croire au lecteur une foule de chos<-s. Ils le veulent, et sont contents, quand ils pensent que cela sera, serait-<xi contradictoire, n'importe ! L'homme à veines secrètes

dans lequel les pensées se contrepèsent si bien qu'on ne sait trop ce qu'il est, voilà ce qu'ils veulent être.

AhI que je voudrais être accoutumé au mécanisme du vers pour faire une petite ode-élégie à l'hirondelle qui a son nid là-bas, en Bretagne, auprès de la fenêtre de maman, qui, en couvant

ses petits, voit ma mère triste de n'avoir pas les siens, qui est témoin de tout ce qu'elle se dit et de tout ce qu'elle fait! Ah! reste, reste, petit oiseau, ne quitte pas cette douce et tranquille demeure ! Ne viens pas à Paris. Oh! qu'il est joli d'être hirondelle! On s'accroche au monde, sans y rien entendre, on est en contubemium avec lui sans entrer dans ses fine.sses et ses ruses. Comme ces oiseaux qui ont les nids sous les toits et dans les cheminées des Tuileries. C'est [K>étique! Mais ma petite hirondelle est de la famille. Maman l'aimait si fort, s'intéressait à toutes les piirticularités du nid — qui sait si quelque petit méchant ne le lui aura pas enlevé? Ahl pauvre mère I

J'ai un certain tour réfléchi et de psychologue qui me recourt toujours et m'empêche d'être largement ou facilement poétique. 11 n'y a que la haute, ferme et grande poésie de l'homme, où je sois dans mon élément facile. Ailleurs mon tour habituel (acquis) d'esprit s'oppose à la manière tout extérieure de la poésie.

Cette poésie antique tout extérieure, toute répandue sur le monde, pouvait suffire à ces peuples anciens tout extérieurs, mais non à nous, nations p.sycholugi(]ues par excellence. Il nous faut l'àme partout.

Ce qui me console quand je vais pour désespérer de mes succès extérieurs en voyant combien je dilTère du monde intellectuel qui m'entoure, c'est que ce monde ne restera pas toujours le

même. Combien de fois n'a-t-il pas changé depuis quarante ans! il est sùr qu'il changera tout autant dans les quarante ans qui vont suivre. Et peutêtre je serai de ceux qui font révolution. C'est pourquoi ne t'altère pas par système, laisse-toi aller et laisse le siècle venir à toi, sans aller vers lui.

Il est remarquable que ce sont assez souvent des jeunes gens qui, tout en se posant à leur entrée dans le siècle, en prenant position d'après leurs devanciers et leurs contemporains, ont mieux que la génération avancée le sentiment de

MOI-MÊME

l'avenir. Combien M. de Chateaubriand et M. Cousin dès leurs premiers coups d'œil n'étaient-ils pas plus avancés que toute la littérature et 1a philosophie de leur époque ! Cela se comprend très bien. Une vue d'avenir ne s'acquiert que par induction du présent et du passé. Les générations passées ont bien ces éléments sous les yeux : mais elles n'ont plus de mobilité, elles sont plantées à jamais, leur point de vue est fait, et elles ne le quitteront plus. Eb! mon Dieu! rien de plus simple, car chacun en s'attachant à un point de vue est obligé de s'y attacher d'une manière, absolue; autrement il ne s'y attacherait pas avec force et conviction, ce ne serait que plâtrage froid. Il faut qu'il croie très fermement et absolument. Or dès lors, il ne peut plus marcher à autre chose. Le jeune homme au contraire, qui arrive, et qui ne voit [pas] plus de raison pour s'attacher à tel système actuel, regardé comme absolu, qu'à tel autre qui a précédé, se met au point de vue pur inductif, il met tout à profit et en balance, même l'actuel que les autres sont obligés de regarder comme absolu, et que par conséquent ils ne contre-pèsent avec rien. De là leur liberté

absolue pour marcher à l'avenir. — Mais eux-mêmes seront obligés de prendre en absolu le système

de choses auquel ils ai'rivcront, ils deviendront mûrs dans un absolu plus avancé que d'autres renverseront par le même procédé, pour avancer toujours.

îS'i.

Bizarrerie que cette vue d'affectation qui se môle à tout et qui fait ((ue nous ne sommes pas pleinement satisfaits d'un beau sentiment s'il n'est vu que de nous. Il y a pourtant en cela différence d'un beau et poétique sentiment et d'un bon sentiment. Celui-ci se suffit à lui-même. Je me suppose souvent seid dans un état où je serais sublime, mais ce qui me gêne, c'est comment je ferais pour le faire savoir, sans paraître avoir voulu le faire savoir, ce qui gâterait fout. Toujours donc être pour paraître. Néanmoins cela agrandi n'est pas si faux qu'on le pourrait croire. Non; il y a du vrai dans l'homme. — Évidemment ma pensée mue, elle ne sait plus parler : cela lui est déjà arrivé plusieurs fois; j)ériodes successives où j'exprime facilement ma pensée, ou bien où je ne peux l'exprimer. Par exemple au sortir de ma rhétorique, je savais dire tout à fait à mon gré ce que je voulais dire.

MOI-MÊME

HG.

La manièro de charger le tableau dans la satire, comme dans le Monde tel riu'il sent de M. Souvestrc, n'est pas mauvaise. Car les lignes dans la réalité sont si fines qu'on a peine à les voir, ou les faire sentir. 11 n'est pas mal de les grossir un {KiU.

Appliquez ma loi des rudimenls aux genres de littérature chez les différents peuples. Tous sont chez tous, seulement chez plusieurs en germes, par exenifile satire en plein chez les Romains, en germe chez les Créas (Cf. mon travail sur ce sujet).

J96 CAHIERS DE JEUNESSE

comme un verger. Je suis un peu porté à faire en ce point comme les Orientaux.

Oh ! j'ai vu ce soir en rêve un idéal dont mon âme est encore suavement remplie. J'ai révé que Jésus, de retour parmi les hommes, avait été de nouveau condamné à mort et qu'il allait être exécuté dans nos formes, et j'étais là. Tout était représenté avec une incroyable expressivité. De hauts magistrats arrivent en grands costumes, et trait caractéristique, des enfants en costume militaire à côté d'eux, comme qui dirait leurs fils, .Note I. brandissant leur épée de joie de ce fjui allait se passer (trait fort psychologique de l'enfant qui se monte d'enthousiasme, sur les traces de son père). Puis parais.sait la victime entourée de gardes. Oh ! quel sentiment j'éjirouvai alors, et en vérité un sentiment en songe ou non est toujours vrai ; la 'perception est fausse en somje, le sentiment jamais, et c'est ce qui fait qu'en se réveillant on en est encore tout frappé. Oh ! que je l'aimais ! La musique militaire surtout m'exaspérait. Tous setai- .saient : je m'élance ; je parle pour lui ; les uns riaient, les autres étaient sérieux. Je me rappelle

MOI-Mh'.MK.

quelques phrases de mon discours. Je parlai de sa jeunesse, de son air pur et doux ; la fin surtout m'est demeurée. J'allais commencer ma phrase qui cherchât à exprimer la force du sentiment que j'éprouvais, mais désespérant de la rendre, je l'interrompis tout à coup par ces mots :

Note 2 . « Mais on ne me croira pas », dits d'un air froid

et concentré, et je rentrai dans mon rang.

Ici les lignes du rêve se confondirent. Le condamné devint tantôt Guyomar*, tantôt un jeune homme pur et céleste, condamné pour avoir violé une loi qu'il ignorait, presque pour de pures formalités en un mot. (Il est remarquable qu'en songe, il n'y a aucune identité de personnes, et que la même joue simultanément plusieurs rôles.) Même sentiment, je le défendis encore, et cette fois le condamné était avec le prêtre à côté de moi. Quand le moment fut arrivé, le prêtre me fit agenouiller avec lui et le condamné pour prier. Oh 1 je priai bien cette fois! Je l'embrassai, nous étions comme deux frères, je lui dis tout bas qu'il demandât à Dieu pour moi la foi que j'avais perdue.

Je souhaitais qu'il m'aimât.

Ami d'Ernest Renan, mort peu auparavant

Ici tout se confondit. Tout ce (]ui suivit pourtant .se refléta. Je voyais un monastère qui lui avait servi de prison, un festin funèbre de ses amis; moi seul, j'en étais exclu, ce qui m'afllifiiait beaucoup. Puis je fus reçu, et on m'appela son ami, ce qui me ravit. Ayant eu occasion de passer devant un miroir, je me vis et je

me trouvai d'une beauté angéli<|ue, depuis que je l'avais défendu. Enfin une foule de circonstances dont toutes étaient prodigieusement expressives du touchant et du pur. J'en suis embaumé, je ne rêve plus qu'idéaux dans ce genre, je rêve que l'occasion se présente de défendre quelque tyi* analogue, je suppose qu'on m'objecte <]u'il représente une forme arriérée puisqu'il est condamné par le présent: « Et les bourreaux de Jésus, représentaient-ils donc une forme plus avancée quand au nom de la superstition et de haines sacerdotales, ils immolèrent le plus pur des philosophes, le plus céleste des moralistes... » Ma péroraison : « O mon fils, je t'ai défendu. Mais je te souhaite de mourir. 11 ne manque plus (jue cela pour couronner ton idéal, va, complète ta beauté par ce dernier trait... Ahl (jue ne m'est-il donné de te suivre; mais ma vie n'est pas assez pure pour mériter une telle fin... » Enfin je continuai tout

MOI-.MÉMK.

éveillé le sentiment si fort et si persistant de mon rêve.

Une chose qui me perce le cmur, et à la(|uelle je ne lis hier presf|ue aucune attention. Je fus amené f>ar /« m'ressitéx de phr'oses de la conversation (car j'ai dit souvent que n'ayant pas l'habitude de la conversation solennelle bien familière, je suis souvent forcé pour ne pas me trouver embarrassé, de dire le contraire de ce ()ue je suis, et «ju'ainsi te cœur me fait mat, comme si j'avais renié mon idéal, et comme si je ne pouvais plus désormais professer ce que j'ai renié; j'ai d'ailleurs un invincible penchant à conformer ma pensée intérieure à ce que j'ai été amené à professer extérieurement, et souvent j'ai eu à lutter contre cela) à dire que j'avais lu le docteur Strauss, et un tour que je donnai malgré moi, avec l'intention de le corriger, laquelle m'é-

chappa, sembla dire que j'adoptais sa critique. O Jésus, non, aurai.s-je pu te renier? Oh I mon «eiir en est navré. Il me faut (|ue tu aies vécu, et vécu dans l'idéal qu'on [nous] a laissé de toi. Cet idéal qui me ravit, ahi si ce n'était qu'un ty[>e! Non, il me faut, pour t'aimer, que tu aies été mon semblable, ayant comme moi un cœur de chair.

Oui, tu es mon frère, mon ami. Ah! qui aurais-je

donc, si môme au delà de tes dix-huit siècles tu m'échappais? Où trouverais-je le pur désintéressé, l'amour chaste qui m'échappe en ce monde, qui par moments me semble un affreux désert de bète^ naturellement féroces, adoucies seulement par l'empire des conventions qu'ils acceptent? Oui, en ce moment, je respire un idéal tout pur, je voudrais ([uelqu'un à côté de moi pour l'aimer, Guyomar par exemple. Mon Dieu ! pauvre ami, où es-tu donc? rn'entends-tu, m'aimes-tu encore? Me pardonnes-tu? Oh! (|ue ton parfum est doux ! que ton visage pâle et languissant est aimable! Et toi, mon autre ami <|ui reposes là-bas sur cette jolie, colline, à l'ombre de la croix du cimetière et de l'église rustique. C'est la tombe du diacre. De là tu vois Tréguier et ces lieux que je no reverrai plus, et la maison de maman, et tous les dimanches, on va s'agenouiller sur la tombe! Mon Dieu ! tout cela est flétri pour moi ! ce monde n'est qu'un barbouillage de badigeonneur. Rien de vrai, rien de céleste. Oh! que je te remercie, loi qui envoies les songes, de m'avoir réveillé par celui-ci. Aulrefois on eût appelé cela une vision. Ah ! je veux bien accepter le mot.

I. l’robablempnl lTan<;;ois Liarl. V, Souvenirs dEnfance^ j

JIOI-MÊME.

1. — Ce trait bizarre veiiaU, je le reconnais, de la sin- (juliére plaisanterie de Gœrres contre les enfants de l’Vniversit" de France... à propos de la sainte Robe de Trêves'.

i. — Je. dois ajouter aussi que je re,ssentis un mouvement très vif de contentement de cette conclusion ex abrupto, laquelle .sembla faire impression sur l’auditoire. I/i vanité (mot impropre) dort avec nous, même dans nas moments les plus vrais.

8!l bis.

Durant la journée entière, je suis embaumé de ce rôve, je ne suis qu’à moitié de la terre. — Mon Dieu! je ne sais ce que je cherche, mais je cherclie quelque chose. Ce jeune homme qui m’est apparu triste, mais calme, pur et céleste, je le vois toujours me regardant avec cet air d’une tendresse concentrée, qui ne consent pas tout de suite à aimer, mais qui s’y montre tout disposé. Il me rappelle mas amis d’enfance, ces charmants types que je ne retrouve plus, Grainville, Guyomar, Liarl, me regardant doucement et me serrant timidement la main, faibles de corps, faibles aussi d'ûme, sentant vivement, compléments de mon acier par leur flexibilité, doux et chastes. O Dieu 1 qu’à certains mouvements j’éprouve d'étranges sentiments, c’est de l’amour sans objet, un vase plein

1. Probablement dans son écrit ; /.« Pèterinage de Trêves (184ô).

qui ne sait de quel cdlé déborder et dont la liqueur hésite, incertaine sur les lèvres. Idéal, idéal, que n'es-tu chair à mes côtés 1 Et on veut m'arracher Jésus! Et que m'importe qu'il ait vécu, s'il n'a pas vécu tel que le peint l'Évangile? O Dieu, romps donc ces cruelles lois de la nature, montre-moi malgré la mort un de ces types célestes qui ravissent mon âme sans la contenter. Autrefois les morts apparaissaient... Ou plutôt fais-moi mourir tout de suite si tu veux, afin que j'aille les voir et les embrasser. Oh ! quel sentiment nouveau et pur vient de jaillir en mon âme en ce moment de délicieux transport; un goût suave de la mort, un hyménée, un baiser à ces chastes amis. Roses effeuillées que je ne sais comment réunir autour d'une tige commune, fleurs éparses auxquelles il ne manque qu'un fil pour former une ravissante guirlandel Plût à Dieu que j'eusse dix vies, pour en consacrer une à faire de tout cela une épopée, à en rattacher les feuilles éparses... Elle est dans mon «vur, mais dans ses formes vagues, cl sans lien extérieur.

Une pensée vient de me faire sentir tout à l'heure l'horreur qu'il y aurait à ce que l'homme ne fût pas immortel. Supposez que Jésus-Christ ne^risle pim, qu'il soit mort, et bien mort, dans

toute la (orce du mot mort, qu'il n'y ait plus rien, exactomont rien dans l'univers qui puisse s'appeler Jésus-Christ, que foutes les molécules qui le formaient se sont éparpillées et qu'il n'est plus rien. J'ai fait l'exi>érience, j'ai voulu très lixement me figurer cela, et je vous jure que cela m'a été impossible. Ce serait une si effroyable contradiction que j'aimerais autant supposer (pie l'homme de boue égale l'homme de l'esprit. Cæ serait un monstre. C'est le monde sans Dieu de Jean-Paul ; car la []arité des deux raisonnements est frappante, et je dirais volontiers

comme Jean- Paul, que si jamais j'étais assez malheureux pour douter de mon immortalité, je penserais à Jésus, je me rapjtellerais cet effroyable recul que j'éprouvai en songeant qu'il n'était plus, et je dirais comme saint Paul: 11 vil. Doncje vivnd. 5/ Christtix resuire.rit, etc.

Il faudrait mettre ceci en forme, et cela égalerait ,lean-Paul. Voici comme on le pourrait.

Je me suppo.sc transporté au delà du monde, je veux savoir des nouvelles de ceux qui sont morts. Je m'informe, et le premier ; où est Jésus?...

Jésus, me répondrait un génie, était composé comme tous les hommes de molécules, d'hydro-

gène, etc. Tu sais bien que les Juifs le prirent, rattachèrent è une croix, etc., et que la cause de mort étant suffisante, il mourut. On le mit en terre, son corps se pourrit, ses molécules s'en allèrent à droite et à gauche, ces terres ont été souvent bouleversées ; dans ces bouleversements, elles ont achevé de se disperser; les unes sont dans les airs, les autres aux quatre coins du monde, en sorte qu'il n'y a plus rien au monde qui s'appelle Jésus.

Que cette affreuse manière toute matérialiste est hideuse et quel cauchemar elle fait du monde! Expérimentalement parlant, n'est-ce pas faux? Est -ce tout le monde? Le monde peut-il être comme cela ? Non : cela est faux.

Même raisonnement pour Socrate. Le poison descendit dans l'estomac, il décomposa, etc., son sang s'altéra, il mourut, puis ses molécules s'en allèrent, quoi! voilà tout. .Mais est-ce là So-

crate? Oui, ex|)oser dans sa crudité le matérialisme, c'est le réfuter.

Frappez-vous la tète de cette pensée, vous en verrez l'horreur. Jésus-Christ n'était qu'un agrégat de molécules. — J'ai essayé de me figurer. Impossible. Je l'ai senti, je l'ai touché, il est mon ami.

HOl-HÉHE.

J'ai éprouvé ce soir (plusieurs mois après) un rêve tout analogue, au moins quant à l'expression.

Une jeune fille simple et belle, à l'œil grand et noir, plein de sensibilité, mais sans rien d'intellectuel , condamnée à mort pour rien , presque rien, qu'elle avait commis par simplicité (quelque chose de Marguerite de Faust), sans savoir. Je la voyais, je la connaissais beaucoup, c'est Dorothée de la Pucelle, c'était à certains moments, une amie d'Henriette, Claire Brunol, mademoiselle Ulliac, par les métamorphoses ordinaires des songes. Elle était calme et résignée, d'une certaine résignation inexprimable, venant de faiblesse et de passivité. Allons ! je suis entre leurs mains, qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront. (Manière extrêmement touchante de se poser visà-vis des hommes et de la souffrance, que j'ai souvent éprouvée. On se recueille, comme voué à toutes les douleurs et injustices, de telle sorte que désormais elles ne font plus d'impression, faiblesse qui n'a pas la force de réagir contre ce qui la fait souffrir.) Elle jouait presque avec l'instrument de supplice qui était là, elle en parlait, ainsi que des circonstances matérielles de sa mort, avec une inexprimable simplicité. Mais .surtout cet air de souffrir et de se résigner par faiblesse et

Note, simplicité était singulièremnt louchant. Ajoutez (]ue par son association vague à mademoiselle Ulliac, etc., je lui supposais des antécédents moraux et beaux.

Voici pourquoi j'ai tant de difficulté à exprimer mes pensées intimes. C'e.st que j'entreprends d'exprimer ce qui n'est guère exprimable, l'image intérieure qui accompagne toute pensée et tout sentiment. Car, remarquez-le, ce qui fait la facilité ou la difficulté des styles, ce n'est pas une qualité subjective de l'écrivain, mais bien la qualité objective de ce qu'il essaie d'exprimer; tentative d'exprimer le mystérieux, confus, obscur de l'âme, voilà ce qui rend difficile et obscur.

[Ajouté e«] /<y4<V. J'ai éprouvé de nouveau un sentiment tout analogue, une nuit que je venais de finir le livre Jocelyn, le mariage céleste de la fin.

On se dit disciple de Platon, de Descartes, etc., sans les adorer, pourquoi ne se dirait-on pas disciple de Jésus, sans l'adorer, le regardant comme le plus grand des hommes, le moraliste par excellence, et s'attachant à lui? En ce sens, tout homme doit être chrétien.

HOI-MÉME

Les idées constitutionnelles en gouvernement ne me semblent que l'application de la méthode scientifique inductive à la politique. Le roi est le représentant de Dieu, voilà l'a pi-iori; le roi est le premier fonctionnaire de l'État : voilà le point de vue expérimental, et les deux sont pourtant vrais.

Je me convaincs toujours de plus en plus que le roman est la forme la plus apte pour faire jouer la fine psychologie, et peindre un caractère. — J'en ferai un, comme Woldemar, où je peindrai un caractère que je saisis merveilleusement, et qui sera d'une frappante originalité. Ce ne sera pas un type général, mais une nature exceptionnelle, d'où ressortiront de grands enseignements. Je prendrai probablement la forme de lettres comme la plus psychologique, entremêlée de pièces, fragments, etc., comme si c'étaient seulement des matériaux rassemblés. Par exemple, à propos de telle circonstance, il y aura des pages

du cahier vital de mon Woldemar, des fragments de ses confessions... Je témoignerai aussi un grand dédain pour toutes les circonstances extérieures ; je n'en ferai presque pas entrer dans la fable. Ce sera un roman tout psychique : on y verra l'âme dans ses phases, à peu près comme les personnages [de] Cœthe : le Hoi, le Père, etc. Ainsi par exemple, je ne m'embarrasserai pas que Woldemar, ou tel autre personnage, soit banquier ou châtelain, n'importe. C'est tel caractère. Soin de ménage que tout cela ! — Savez-vous que le roman est bien plus jisychologique que le drame même, et qu'il prête bien plus à la peinture de l'intérieur?

Veine froide, inanimée, imphilosophique que toute cette littérature universitaire : histoire de telle chose, fragments de critique et d'histoire littéraire, livres élémentaires, manuels de philosophie ou d'histoire, voilà tout. Décidément ces hommes n'ont-ils d'autre but par leurs exercices littéraires que de former de bons professeurs? Ah ! c'est qu'alors je n'en suis pas. Je serai professeur pour avoir du pain, mais je passe acte par devant notaire que je m'en moque. — Où

MOI-MÈME

trouver des ouvrages dans la veine de ceux-ci : Des religions... De l'homme... Morale... De la direction et du but de la vie? — Ah ! mon Dieu ! je vois bien que je ne ferai pas fortune extérieure, n'importe, je tiendrai ferme, je jurerais qu'on reviendra à moi.

Il ne faut pas du tout que nous nous figurions l'état actuel du monde plus stable que celui qui a précédé. Au contraire, ces changements sont une induction de plus pour que ce qui a eu lieu se représente, et se représente avec une accélération nouvelle. — Par exemple, est-il impossible que, de même que l'univers tend vers l'unité, et le commerce mutuel, de même relation s'établisse entre les dili'érents mondes du système solaire, etc.? qu'on juge ce que deviendrait alors l'univers. Notre imagination peut-elle se le représenter? Comparons la .société moderne à la société troglodyte et déclarons hardiment que la distance qui sépare l'une de l'autre se retrouvera bien plus grande encore entre l'actuel et l'état d'alors. Oh! que ce sera beau, brillant! (Non que j'imagine que les misères n'y soient aussi en proportion.) — Il faudra prendre garde seule-

ment que les astronomes qui feront le voyage ne se métamorphosent en satellites ou plutôt en comètes. — Ce serait quelque chose de fort gentil et de très conforme au goût antique, que M. Arago ainsi transformé en astre errant.

La France s'ennuie, a-t-on dit. Oui, c'est très vrai. Mais pourquoi? Je [ne] m'ennuie jamais, moi, je souffre souvent, mais rn'ennuyer, jamais.

Serait-il possible que nos universitaires se fussent dit à eux-mémes : Restreignons-nous à notre rôle négatif; ce n'est rien,

mais il faut que le modérateur soit modeste? Comme les sulpiciens, (|ui par système se circonscrivent en un cercle étroit; car la jeunesse est folle, il faut la corriger par l'excès contraire. Mais qu'il faut être bon pour en agir ainsi! Oh! pour moi, jamais; je serai strictement et rigoureusement vrai ; or cela n'est pas vrai : on ne se laisse pas pousser à vrai, on se coupe dans un but préimposé. Ces vues ultérieures faussent l'homme.

moi-hk'me.

11 est temps décidément de ne plus envisager une langue comme une loi faite et immuable qui s'impose à l'écrivain, de telle sorte qu'il soit obligé de s'y mouler. Il faut l'envisager comme un ensemble de moyens à lui ofl'erts pour se faire entendre, et qu'il peut tripoter et manier à son gré. La langue n'est (|u'nn instrument et non une loi, une limite; par exemple je n'ai pas de mot qui rende ma pensée; il devrait être permis à chacun de faire son mot, mais de le faire intelligible. Ainsi la langue deviendrait à la lettre infinie en richesse; ce serait par un tout limité, ce serait un procédé comme la numération, donnant des moyens pour tout cjrprimer, mais n'exprimant pas tout otlicielllement. Et de quel droit vient-on attenter à ma liberté? Où sont les lettres patentes des grammairiens? Le grec et l'allemand par leur comjwsition de mots me retracent quelques traits de cet idéal.

Ces caractères austères, probes, sévères, mais sans fleur de beau, d'intelligence ou d'idéal moral

tels que ceux dont notre ancienne magistrature présente tant de types, me déplaisent. Car ils ne sont que négatifs. Deux choses imposées à l'homme ; 1“ être probe, condition aine qua non, mais qui seule n'est rien; 2° être beau, pur, idéal, refléter Dieu par tous

les côtés. Or ces Gâtons froids et mats n'ont rien de beau ni d'élevé. Il aura pu se faire qu'à une époque cela ait suffi ; mais absolument parlant, cela ne peut suffire. Il faut, pour être vraiment homme, de la poésie, du vivant, du flexible, du céleste, de l'amour.

Les lignes tranchées ne valent rien. Par exemple, nos apriorisles disent nettement : Homme, animal ; l'homme a ceci, l'animal cela; ce qui est à l'homme n'est pas à l'animal; ce qui est à l'animal n'est pas à l'homme. — Pauvreté! Le sentiment moral, par exemple, est en trace dans l'animal. Ah! cet œil triste et morne, ce front obscurci et pensif cache quelque chose de confus, dans les nuages duquel il y a bien sùr quelques étincelles. C'estàdire que la nature est composée de grandes masses de couleur, formant des placards; sur ces grandes masses s'étend comme un réseau d'autres

UOI-MÊHE.

divisions, qui ne correspondent pas aux premières. Ces secondes marquent les facultés qui régnent également par masses sur certaines régions des espèces. Par exempte, les affections sympathiques, etc., s'étendent évidemment sur l'homme et l'animal, etc. Ce sont comme deux filets à mailles inégales, qu'on étendrait l'un sur l'autre, ou deux cartes de géographie qu'on superposerait.

Rien de plus bète que les arguments d'autorité dont les absolutistes prétendent appuyer leur thèse, jiar exemple Homère qui a ei;xo!favoç,etc., la Bible, tous les jieuples primitifs, les animaux, les aljeilles, etc. Pauvres sots, belle autorité ! C'était bon alors! Mais dommage qu'Homère n'ait pas ajoute au vers suivant : je

sais bien qu'un jour on en viendra au système constitutionnel. — Ah ! que je déteste ces médiocres cjui découpent les génies pour s'en faire des parements à leur mode! — Qu'ils disent aussi : Homère, la Bible, l'antiquité, les animaux aussi (les fourmis par exemple) ont usité et approuvé ou du moins supposé légitime l'esclavage. Donc il faut le rétablir, et notre système ne vaut rien.

CAillEnS UE iEUKESSE.

Il est .souvent utile dans renseignement de ne pas donner le bon et le beau lout à fait purs, mais de le mêler à du son et à du foin pour le bien de la digestion. Par exemple dans nos rhétoriques, les exemples seuls à peu près sont elTi- .Noie. caces, et pourtant s'il n'y avait qu'eux, ils feraient peu d'effet. Cela s'applique dans une foule de cas : il faut tempérer le nutritif par du non nutritif pour donner aux facultés excrémentielles l'occasion de rejeter quelque chose.

Sol exemple.

Quand on entreprend de légitimer la cause finale de tous les penchiuits de l'homme, il ne faut [«s essayer de le faire dans l'individu, mais bien dans l'ensemble de l'humanité comme progressive. Il y a des facultés qui ne s'expliquent qu'à ce point de vue. Par exemple, le désir de domination considéré isolément serait mauvais et très maux'ais, puisque enfin sa tendance serait de détruire les libertés qui sont le droit de chacun. .\u con-

moi-hh'he.

traire, dans l'ensemble de l'humanité, cela a été nécessaire, vu que cela a été cause des guerres et des conquêtes, leviers si puissants de progrès, toutes choses qui elles-mêmes sont horribles au

point de vue de l'individu, mais si profitables à l'humanité. Au fait, si de toutes les facultés naturelles à l'homme, il en est une qu'il soit difficile de légitimer, c'est bien celle que je disais, et, je répète, cela est impossible dans l'homme considéré isolément.

Deux manières de juger : absolument, éclectiquement : je prends tantôt l'une, tantôt l'autre, et j'aurais [»eine à me restreindre à l'une.

iOi.

Rien ne m'est plus antipathique que tout ce système d'éducation antique, de Lj'curgue, etc., absorbant la liberté individuelle, considérant l'homme comme une plante, un sujet qu'il faut dresser ; l'expérience de Lycurgue sur les deux jeunes chiens qu'il monlra aux Spartiates est fort caractéristique de œ système. L'-homme est un

èlre composé d'instincts qu'il s'agit de développer en tel sens ; mais pourquoi plutôt en tel qu'en tel autre, s'il n'y a là-haut tlevant lui uu idéal sublime? De ces deux chiens, l'un courut à la chasse après un lièvre qui était là, l'autre sauta sur un plat de viandes; le premier était pour Lycurgue le vertueux. C'est absurde, et pourquoi, je vous prie, y a-t-il plus de vertu à l'im qu'à l'autre ? Tous ces peuples à l'éducation austère (joignez-y notre ancienne magistrature, etc.) |iartaicnt d'un concept éminemment faux de la vertu. Ils ont trouvé, les Spartiates surtout, le moyen d'être vertueux sans profonde moralité. Iaî Spartiate était vertueux on ne sait trop pourquoi. Pour sa patrie? mais quelle sottise ! Liberté, beauté, vérité, idéal, voilà la morale. — Je porte ici

un jugement absolu : on ne l'acceptera pas, et on reviendra au sens éclectique.

lO'i

Ces vieilles moeurs des Calons, etc., me sont tout à fait odieuses. C'est pour moi le t^'pe de la fausse vertu. Voyez ces maximes par exemple sur les esclaves : c'est affreux. 11 n'y a rien de plus I lacune] que l'enthousiasme dont on s'éprend

MOI-MÉME

j)our ces durs hommes, ces vieilles mœurs romaines, qu'on regarde comme type de la liberté : c'était au contraire la servitude sous une oligarchie dure et méprisante. Si nos républicains de 93 avaient bien vu l'histoire romaine, assurément ils auraient eu moins d'enthousiasme pour J3rutus, quand ils l'auraient vu ne détruire un tyran que pour satisfaire une superbe aristocratie : la cause du peuple était bien plus dans César que dans Brutus et les conjurés. Mais on s'én tient aux aspects des choses, et d'ailleurs l'esprit de parti n'est pas si difficile pour choisir ses types et ses objets d'enthousiasme. Les libéraux s'enthousiasment encore pour la Pologne, sans songer que leurs secours ne feraient qu'aller en aide d'une aristocratie insupportable. Évidemment tout ce vieux parti romain était odieux, gothicpic, absurde, ridicule môme dans sa décrépite et opiniâtre vieillesse.

Quand je vois des esprits que je suppose peu étendus s'occuper de philosophie avec une certaine prise de tête, cela me fait peine et m'inspire du dégoût. Par exemple, ces bonnes gens que je vois

discuter en Sorbonne. Cela sc revêt alors pour moi d'une couleur sénile, et comme c'est mon bien, mon alTaire propre, jugez de l'horreur. Mon Dieu ! il est sûr que dans l'homme médiocre la contention spéculative a une couleur très misérable ; on est tenté d'en hausser les épaules et de dire ; Pauvres gens, qui s'échauffent ! qu'importe au monde! Dans l'homme supérieur, même qui fait fi de l'action extérieure, il n'en est pas ainsi, et d'ailleurs laissez le ridicule, il ne prouve rien. Le rôle de fmisl est en tout le plus commode et le plus à couvert dit ridicule : aussi tant de gens aiment-ils à s'y réfugier. En vérité, là est ma tentation : car ce Faust sc pose nécessairement en supérieur à ceux dont il rit : or qu'il est affreux de soupçonner quelque chose de supérieur à soi ! du moment où on en a l'idée, on est invinciblement entraîné à s'y mouler. Il faut du sérieux et de la bonne foi pour ne pas prendre ce rôle. Et remarquez que les hommes d'aclion tombent bien moins sous le coup de ce rire que les hommes de spéculation : plusieurs croient s'échapper par là, et font fi du savant pour s'imaginer qu'en agissant, en cherchant à être ministre par e.\cmple, ou mieux encore en jouant un grand rôle d'opposition, il échappera

MOI-Mf.MF..

aux étreintes de Faust. En effet, les rieurs mesquins ne rient que des savants, mais [non] des flambards du monde; mais les rieurs fermes et supérieurs rient de tout cela de la même manière : un ministre est pour eux tout aussi dupi> de luimême (|u'un savant. Ainsi donc tout est risible, et c'est par ici qu'expulsé de mon type j'y rentre par une hardiesse remarquable, et qui dans mille circonstances m'a servi de principe de solution : car si tout est risible, le penseur ferme et froid, le Gœthe olympien qui rit de tout

ne saurait l'être : donc le penseur est au-dessus de tout et ne peut être ri. Ainsi je rattrape mon idéal j)ar son sommet, après l'avoir lAcbé un moment par sa base (la .science) ; or, comme en cet idéal tout SC tient, et que la base est condition nécessaire du sommet, en reconquérant le sommet, je reconquiers par là-même la base, au lieu qu'en tenant la base seule et abstraitement, je ne serais pas sûr d'avoir le sommet.

Loi des transitions insensibles se retrouvant dans les nuances des sectes religieuses et philosopbiques. Par exemple, le christianisme a un centre

ferme, fort et très individuel, puis sur les bords il expire par teintes mourantes, et il y a telle secte qui touche soit au naturalisme, soit même à des doctrines fatalistes et funestes, par exemple le socinianisme. Ckî dernier trait est remarquable: car c'est tout l'analogue de l'histoire naturelle où les fonctions se font souvent par des parties assez infimes et par plusieurs points : aussi le christianisme se joint et au plus haut spiritualisme et au dernier fatalisme par des nuances délicates. — Réunir ceci à tant d'antres analogues.

lOH.

Nous avons besoin qu'il y ail un être, de qui nous puissions porter l'affirmation de tout ce qui est beau, dans sa fermeté, et sans restriction, dont nous puissions dire, par exemple, cela est beau, donc il l'est; cela est plus beau, donc il l'est; cela est bon, item. Cet être est Dieu. De là la nécessité de Dieu pour l'homme, au moins comme idée.

Non, ces feuilles ne contiennent pas la plus belle partie de moi-même, celle qui s'enflamme.

s'idéalise, à la pensée de certaines choses, de ma douce, faible, et pensive enfance par exemple. Oh I alors j'éprouve des sentiments qui dépassent toute expression, et je n'essaie même pas de leur en donner.

Bizarre privilège accordé aux anciens de tout dire, sans qu'on s'en scandalise. Si un moderne était ordurier comme Catulle ou Properce, on vous le balaierait de la bonne sorte, et on a vu de bons moines, de respectables ecclésiastiques, etc., consacrer leur vie à l'élude de ces dégoûtantes priapées. C'est fort bizarre, et encore aujourd'hui, on voit nos Rollins-singes les prendre pour leurs auteurs de goût. Cet élève de l'École Normale qui s'en va leur dicter de mémoire, par fanfaronnade de goût antique, une élégie de Properce.

Supposé que nous n'eussions que la vue, nous percevrions par la vue éduquée, les trois dimensions ; mais nous ne percevrions proprement que

deux dimensions, et conclurions la troisième. — Les deux premières seraient naturelles, la troisième perception acquise. (Cf. Reid.)

Trois phases de la science : syncrétisme, analyse, synthèse. Dans la première, on est en un sens plus près de la perfection que dans la deuxième, car on proclame l'unité, et on est

complet

A est le point de départ, C

le point de perfection, B l'analyse, et A est plus près de C que B quoique relativement au chemin à faire, B .soit plus près. — Du reste, l'analyste peut aussi se rapprocher du vrai ; il n'est pas lié à l'erreur, et voici comment. Prenons l'exemple de l'école écossaise, sur laquelle voici mon éclectisme : l'Écossais dit : Ceci, cela, ceci, cela, donc il y a quatre ou cinq dans l'esprit humain ; Vapriorisle dit du premier coup : Non, il y a un. L'(iprinri.<ite est en un sens plus près du vrai, mais l'Écossais est plus près du vrai si en s'en tenant à ses ceci, cela, il ne les présente que comme des uenVes de méthode ; dans l'état actuel de la science, il y a ceci, cela, mais je déclare par

MOI-MÉME

une vue a primi et qu'il me serait impossible de léfiilimer actuellement, que tout cela est un. Ce [illisible] sauve tout; car si l'Écossais distût: l'esprit humain est comme cela, ce serait affreux et l'fipnon.s/eaurait beau jeu. Mais qu'il dise au sens du chimiste: pour moi, il en est ainsi, et atlendon.'y que nous arrivions là. Ainsi les uns ont raison comme principe, les autres comme méthode.

L'écleclismc règne dans tout cela, et voit que tous ont raison et que tous ont tort.

De la mauvaise science étymologique des rabbins, etc., rapprochez le Cratyle de Platon, par exemple celle de hIt/çI; et surtout dans les lois de Manou, livre V, o'i, une curieuse étymologie du mol qui signilie chair, en sanscrit.

Les hommes ne dilTèrent réellcmeul ou supérieurement que par l'idéal qu'ils ont posé à la vie. Ainsi l'un, la pâle science, l'autre, la science vitale ou philo-sophique, etc. — Là sont les degrés hiérarchiques des hommes. J'ai éprouvé

ceci en lisant Galien-Arnoull qui comprend les choses bien plus paiement et moins viUilement que moi. Quand ma pensée est obscure, j'aime à ajouter à la suite l'endroit de ma lecture qui l'a suscitée, afin de la ressusciter en relisant ou en me ressouvenant.

CINQUIÈME CAHIER. — MOI-MÈME

IMl'AiSFKIE ClUlX, RUE HRRCÈRE, iO, PARIS. — 1218-4-05. — (Akic .AtlilcUA

œuvres complètes D'ERNEST RENAN

histoire des origines du christianisme

ViB DE Jiscs.

Les Apôtr».

Saiwt Paul, Bvec caries des vovaBc»

de saint Paul. ^

L'ANTBCUaiST.

Lbs Évangiles bt u sbconob Obné- RATION CHRCTIBNNB.

L ÉGLISE cnnmENNB.

Marc-Ai*rélb rr u Fm du Mobdb

ANTIQUE

IKDII oi,àK.i pour lei 7 vol. de i Hisro.,. o» Obio.uu do CniiBn«uiim. format in^».

‘^1-5^1"' Te'ciîSi “^rae^.'"!"; '* P'“*

'*« I■l•ibreu,■ avM une «tude sur le pian, I à^e ot le Céiraclèrt du poème.. , . , ,

‘■’Sî^ièredu'^™!'

BiSTÛIHB oéNBRALB DES LANGUES SÊEITIQUBS

Histojrb du peuple u Israel i *. ! 1

Études d’nistuirk rbligikusb . .

Nouvelles btudb.s D’His^roiRB RBLiurecsE ..... 1 . * * ’ *

Aterrobs et l’averroïsme, essai ni»iorique. ...*,.***’

E^IS DB MORALE BT DB CRITIQUE

Mélanges d’histoirb et db votages

QUBSnONS OONTEMPORAINBS * ’

La REPORME INTBLLEin'UELLR BT UURALB. ... ! !

De l’Origine du unoacb . *• ! ! !

Dialogues philosophiques ••••••■••

Drames pmilos<)Phioues, édition complète.’ ’ .’ .* .’*****’

SOUVEHIRE d’eNPANCB BT DB JKU.HESSB .

Feuilles détachlks *

Discours et conférences

L'avenir de la science

Lettres intimes dr E. Renan et HBHRiirrTK Rbnab

Etudes sur la politiquk kbligieuse ©ü règne de Phiuppe’lb Bel *

L^ikes du séminaire (I83K-I8(6)

Mélangés religieux et historiques. * *

▼ol.

Mi»io\ DE PMfcMciE. — Cet ouvraçe coniruond un volume io-A* de Su^Pi1|*e\ u*ne UWe te pîàïc'ifeJ!"'“'"'"

format gratid in-tS.

Conférences d'Angletbrri

Études d’histvire religieuse

Vie de Jésus, édition populaire. ...*.*.*..*!**.’****’

Souvenirs d'enfancb rr de jeunessi, i

Feuilles DCTACRSiis

Pages choisies

vol.

L'</i/ton i//i«trde, formai in-fe jétui.

Ma horuR Henriette . ,

En rolfabitrafion avec M. \ lt:TOII LK CLERC 'iTfnuini: de la France au xiv mi,, le. 2 volumes grand la^*.

Histoire •

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_RW9C1pbl7lAC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.